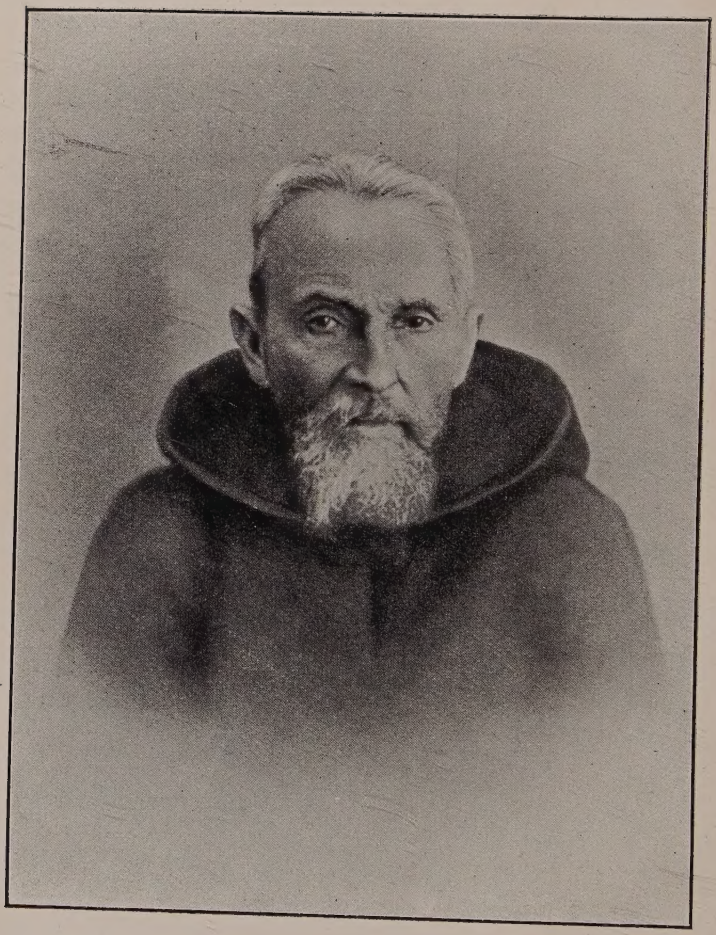
D. BASSI
LABORATORIA

The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.



LE P. JOSEPH D'AURENSAN

026.
8
J77

UN MOINE D'AUTREFOIS

WITHDRAWN

LE PÈRE JOSEPH D'AURENSAN

CAPUCIN

Par le Père ERNEST-MARIE de BEAULIEU

DU MÊME ORDRE

23860

DISCARDED

LES VOIX FRANCISCAINES

32, Rue des Potiers — TOULOUSE

1928

The Catholic Theological Union LIBRARY Chicago, Ill.

Nihil obstat :
Tolosæ, die 2ª februarii 1928.
Fr. Sigismundus, *o. m. c.*
Fr. Aloysius Gonzaga, *o. m. c.*

Imprimi potest :
Tolosæ, die 4ª februarii 1928.
Fr. Aloysius a Moulins, *m. pr.*

Imprimatur :
Tolosæ, die 10ª maii 1928.
J. Délies, *o. g.*

Province of St. Joseph
Capuchin-Franciscan Libr.
Mt. Calvary, Wisconsin
026
81
377 er6
84-760

LETTRE

DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL

Mon Très Révérend et Cher Père,

C'est une force et une puissance dans une nation qu'elle trouve un historien pour ses héros. Par lui, ceux qui survivent s'inspirant des hauts faits qui sont la gloire de ces grands hommes et s'exerçant à les reproduire, travaillent du même coup à les continuer.

Pour un Ordre religieux, c'est une grâce précieuse et profonde que de posséder un biographe pour les Saints qui l'ont édifié de leurs exemples et embaumé du parfum de leurs vertus; car c'est ainsi que la ferveur se transmet et que la sainteté se perpétue.

Et vous me permettrez bien, mon Très Révérend Père, de dire que notre chère Province des Capucins de Toulouse a trouvé en vous cette grâce, d'avoir un écrivain qui raconte aux générations qui suivent les héroïsmes de celles qui les ont précédées.

Vous avez été vraiment et vous êtes toujours l'écrivain choisi par qui continueront de vivre les admirables et saints religieux qui ont fait le plus bel ornement de nos vies conventuelles, et l'édification si profonde des populations dont ils ont été les apôtres.

Au lendemain de la mort de celui que la voix du peuple a surnommé le « Saint de Toulouse », vous avez publié une vie du Père Marie-Antoine dont le succès fut si grand et si légitime, qu'on a voulu traduire votre œuvre en d'autres langues et que vous avez été amené vous-même à en présenter récemment une édition nouvelle et plus belle encore que la première.

Cette vie était celle d'un missionnaire puissant, d'un confesseur admirable, et même d'un thaumaturge. N'avons-nous pas la joie de voir, sous la poussée de la vénération que garde le Père Marie-Antoine, s'ouvrir le procès en vue de sa béatification et de sa canonisation!

Mais tandis que le Père Marie-Antoine ramenait les pécheurs à la pénitence, un autre de nos grands religieux cachait son admirable vie intérieure et répandait son cœur aux pieds de Jésus-Hostie, dans l'humilité et le secret de nos pauvres cloîtres capucins. Le Père Alfred Mermillod est apparu parmi nous comme la prière faite homme, comme l'oraison vivante, ainsi que s'exprimait Thomas de Célano quand il parlait de Notre Séraphique Père saint François. Et vous avez écrit un beau livre pour nous dire sa vie cachée et sa ferveur eucharistique.

Et maintenant — soyez-en pleinement remercié, — vous nous donnez la vie du Père Joseph d'Aurensan. Et cette nouvelle vie est celle d'un Chevalier.

Chevalier, le Père Joseph le fut par sa naissance, car ses aïeux étaient de noble race.

Chevalier, il le fut par son zèle ardent à défendre les petits et les humbles. Pour lui, l'âme des enfants était chose sacrée et nul n'y pouvait toucher. Aussi pour lui, l'école sans Dieu, ou le rationalisme à l'école était l' « hérésie totale ». Il frappa sur elle et d' « estoc et de taille », sans souci des coups que lui-même en recevait des méchants, sans souci des procès ni des condamnations.

Chevalier, il le fut par son culte de la famille qu'il appelait nombreuse et pour la grandeur de laquelle il n'admettait ni défection ni trahison.

Chevalier, il le fut dans son amour des travailleurs, voulant par ses « caisses rurales » arracher à l'usure vorace les populations des campagnes qu'il évangélisait.

Chevalier, il le fut dans l'appel à la Ligue qu'il sonna par le Tiers-Ordre ouvert à toutes les bonnes volontés, et dans un livre dont on lui écrivit qu'il avait fait entendre « un coup de trompette à réveiller les morts ».

Chevalier, il le fut dans la pratique de la vie religieuse qu'il avait vouée, qu'il mena sous la pauvreté de son habit avec une noblesse et une grandeur d'âme admirables et dans une force de volonté que rien ne put jamais abattre.

Cheminant toujours à pied, priant, jeûnant, souriant à tout et à tous, prêchant partout selon sa Règle « les vices et les vertus, la peine et la gloire », il fut vraiment le chevalier errant et fidèle de « Madame la Pauvreté ».

Je souhaite à cette vie du Père Joseph de nombreux lecteurs. Outre qu'ils y puiseront édification et profit, ils y seront, Mon Très Révérend Père, retenus sous le charme de votre manière, votre style

facile, abondant, gracieux dans la description, piquant dans la narration, avec, à l'occasion, une fine pointe d'humour qui ne messied point.

Les religieux y admireront un modèle de capucin, un idéal d'enfant de saint François... toujours le même au vingtième siècle, comme au seizième et au treizième.

Les prêtres s'y édifieront au grand exemple d'une vie sacerdotale toute de sacrifice et de dévouement.

Ls tertiaires y apprendront le secret du mépris du monde et de ses vanités; et si dans les diocèses du Sud-Ouest que le Père a évangélisés, de nombreux fidèles lisent aussi l'histoire de cette vie si longue et si bien remplie, ils y retrouveront un renouveau de ferveur au souvenir d'une parole qui peut-être déchira leurs oreilles, mais qui fendit leurs cœurs.

Laissez-moi donc encore une fois, Mon Très Révérend Père, vous adresser mon merci le plus fervent, et veuillez agréer avec les vœux que je forme d'une large diffusion de votre ouvrage, la meilleure assurance de mon bien religieux dévouement.

Fr. Aloys de Moulins,
Min. Prov.

De notre couvent de Saint-Louis de Toulouse, en la fête de la Commémoraison solennelle de notre Séraphique Père saint François.

16 avril 1928.

AU LECTEUR

C'est sur les instances des prêtres qui l'ont connu et à la prière de nos supérieurs, que nous avons écrit cette vie du Père Joseph, cherchant à faire revivre les traits énergiques de sa physionomie, à faire entendre, après sa mort, quelques échos de sa voix qui fut si puissante, à continuer en tout cas l'édification si grande qu'il donna par ses vertus.

N'est-ce pas là le but de toute biographie religieuse, et la raison pour laquelle le Livre de l'Ecclésiastique nous exhorte à conserver la mémoire des hommes justes : Laudemus viros gloriosos?

Les prêtres, témoins des vertus du Père Joseph, des merveilles opérées par un apostolat que son austérité rendait un continuel martyre; les séminaristes formés, et pendant trente ans, par sa direction et ses enseignements dans les retraites mensuelles; les religieux surtout à qui il montra l'idéal séraphique, y visant lui-même avec une ardeur sans défaillance, retrouveront dans ce livre, nous voulons l'espérer, les leçons si réconfortantes que leur donna l'homme de Dieu. Et c'est ainsi que le Père Joseph continuera et de parler et d'agir dans sa tombe.

Au vénéré Mgr Froment, qui repasse, dans sa pieuse retraite, les souvenirs de son saint ami, et à qui nous devons de si nombreux et si édifiants détails de cette biographie;

au frère de l'abbé Dupuy, qui a hérité de lui son culte pour le Père Joseph et nous a précieusement documenté en nous communiquant ses lettres, nous offrons ici nos remerciements bien chaleureux et respectueux.

Et nous déclarons, en conformité avec le Décret d'Urbain VIII, nous soumettre en tout aux jugements de la sainte Eglise, ne prétendant en rien prévenir ses décisions, quand nous appliquons à l'apôtre vénéré des Pyrénées et des Landes des épithètes élogieuses que la Sacrée Congrégation des Rites réserve aux serviteurs de Dieu dont elle a examiné la cause.

Cahors, en la solennité de saint Joseph, le 25 avril 1928.

L'Auteur.

CHAPITRE PREMIER

La Préparation

Le Père Joseph avait de la race. De là cette distinction innée, qui étonnait chez un religieux si austère, des traits d'une rare énergie mais d'une remarquable finesse, un tempérament de chevalier et des allures martiales; une manière toute militaire de comprendre la vie religieuse et apostolique, faisant de ses missions des chevauchées héroïques et de belliqueuses campagnes contre l'ennemi des âmes. Sa vie elle-même, animée de cet esprit chevaleresque et d'un zèle courageux et ardent, fut une magnifique épopée.

Descendant d'une ancienne famille écossaise, les Frazer (ou Fraser) de Villas, ses ancêtres, avaient passé en France avec le roi Jacques II, pour montrer sans doute leur fidélité au trône, mais surtout pour conserver la liberté de pratiquer leur religion catholique. D'autres de ces émigrés s'étaient réfugiés en Amérique, où ils forment encore aujourd'hui des groupes catholiques très fervents. Ils sont les enfants des persécutés, des confesseurs de la foi; ils en gardent avec fierté les pieuses traditions et cela explique, qu'après cet exode, l'Ecosse soit demeurée plus encore que la Grande Bretagne, un pays exclusivement protestant.

Le Père Joseph vénérait la mémoire du roi catholique dont sa famille avait partagé l'exil et en disait l'histoire à ses neveux d'Aurensan.

« Jacques II, roi d'Angleterre, fut détrôné en 1688 et accueilli par Louis XIV. Sa femme, la reine Béatrice d'Este, avait toutes les vertus de son auguste famille.

« Leur fils, Jacques III, Chevalier de Saint-Georges, fit, pour recouvrer son royaume, de vaillantes et audacieuses tentatives, qui échouèrent malheureusement.

« Il fut traité royalement à Rome par le Pape Clément XI, qui le maria à la princesse Marie-Clémentine, fille de Jacques Sobieski, prince de Pologne, laquelle mourut en odeur de sainteté, à peine âgée de trente ans (1735).

« Dirigée par saint Léonard de Port-Maurice, le grand apôtre franciscain, cette princesse avait faim et soif de l'Eucharistie. La communion était sa vie. Elle entendait tous les jours toutes les messes auxquelles elle pouvait assister et suivait aussi, le soir, toutes les bénédictions du Saint-Sacrement.

« Comme saint Léonard s'absentait souvent, le confesseur qui le remplaçait auprès de la princesse ne croyait pas devoir l'autoriser à communier si fréquemment. Le Saint s'en affligeait, et Marie-Clémentine souffrait à tel point de cette privation, qu'elle en tomba malade. Toute la ville de Rome la pleura, à sa mort.

« Son époux, Jacques III, mourut en 1766.

« Il avait deux fils, Charles-Edouard, mort à Rouen en 1788 et Henri-Benoît, duc d'York, devenu cardinal, dernier rejeton de la race, qui s'éteignit pieusement en 1807. Fin édifiante, bien digne de cette famille. »

De ces détails, le capucin tirait une leçon et faisait une application au monde moderne.

« Les familles nobles n'ont plus le souvenir des sacrifices que leur nom leur imposait, dans l'ancienne société française, et plus encore quand il y avait en Europe l'état social chrétien. L'Europe a apostasié, il faut de grands courages et de grands exemples pour la ramener à Jésus-Christ. »

Quant aux Frazer de Villas, ils avaient occupé en France, dès leur arrivée, des postes honorables. L'un d'eux, avant la Révolution, avait été lieutenant général des armées du royaume. Ruinée à cette époque, la famille, établie en Angoumois, était devenue terrienne.

L'ancêtre immédiat du Père Joseph, Jean-Pierre, marié en Charente, avait pourtant une maison à Tarbes. Tout en conservant des propriétés dans son ancienne résidence, la famille était venue s'établir à Aurensan. Thomas, le père du futur capucin, y était né, s'y était marié à Marie Sata, originaire de Bazet. De ce mariage, étaient nés six enfants : Anne-Alexandrine et Jeanne-Marie, Simon, qui fut le Père Joseph, Lucien, le chef actuel de la famille, Dominique qui, en bas âge, se noya dans le canal, et Théophile, qui fut prêtre et mourut deux mois à peine avant son frère capucin.

Parmi les neveux du Père Joseph, il y eut un séminariste, mort à Angoulême, et un prêtre qui exerce encore le ministère dans ce diocèse. Un autre de ses neveux, dont nous allons parler, fut victime de la guerre et mourut à Salonique.

A cette même époque, une Miss Frazer acquérait en France quelque notoriété. Les Frazer de l'Angoumois et des Pyrénées se reconnaissaient avec elle des liens de parenté éloignée.

C'est à Aurensan que vint au monde, le 9 avril 1840, celui qui devait être le Père Joseph.

Son enfance se déroula dans la monotonie du village natal, dans ces rues régulières, où courent les ruisseaux, toutes bordées de maisons de maîtres, dans lesquelles on sent l'aisance et la douce paix des campagnes. L'air y serait un peu humide, malgré l'étymologie que l'on donne à Aurensan (*aurœ sanœ*, air sain, salubre), la plaine un peu monotone, mais il y a, pour l'égayer, la luxuriante végétation que développent les canaux et, au fond, au delà de Tarbes, la blanche muraille des Pyrénées.

La vie de l'enfant consistait en quelques travaux des

champs et les préoccupations de l'école, car déjà il se montrait sérieux, studieux et sa piété laissait augurer la vocation ecclésiastique.

Il fit toutes ses études au petit séminaire de Saint-Pé, dès qu'il fut en âge d'y être envoyé; mais c'est à Angoulême qu'il prit la soutane, de même que son frère Théophile.

On cite de lui, à cette époque, un trait qui, sous une apparence d'espièglerie, était un acte de piété. Devant couper les cheveux de ce petit frère, moins âgé que lui de neuf ans, et le voyant soupirer aussi après le séminaire, il lui laissa en arrière la longue chevelure bouclée, parce que c'était ainsi que la portaient les prêtres à cette époque. Simon voulait par là, en quelque sorte, consacrer son petit frère à la milice ecclésiastique et affermir en lui la vocation.

Les parents, qui ignoraient cette louable intention, crurent que la coquetterie sévissait déjà parmi leurs enfants, et comme ils voulaient leur donner une éducation sévère, le coiffeur improvisé fut admonesté fortement. Sa vertu commençait déjà à paraître, car, sans se disculper, il baissa humblement la tête, et, à regret cependant, reprit les ciseaux pour retrancher à son frère ce superflu de cheveux, qu'il considérait déjà comme une couronne sacerdotale.

Il racontait lui-même, avec un bon sourire, un autre trait de son enfance qui montre, avec la turbulence de l'âge, l'énergie du caractère, le mépris du danger, reste, sans doute, de l'atavisme britannique.

Il y avait près de sa maison, une rivière dans les eaux de laquelle un arbre plongeait ses racines, ornant la rive de son feuillage. Le courageux enfant, ne sachant point encore nager, s'exerçait pourtant à faire des plongeons sous ces racines enchevêtrées, s'accrochant à elles, se frayant un chemin sous l'eau et, hâletant, reparaissant après une ou deux minutes de l'autre côté de l'arbre. La sainte Vierge, qui le destinait à de grandes choses, veillait sans doute déjà sur lui et l'arrachait au péril.

Comme beaucoup d'autres enfants de la région, le petit

séminariste, bien qu'interne dans l'établissement, était en grande partie ravitaillé par sa famille. Sa sœur, de quelques années plus âgée que lui, s'imposait de faire à pied, chaque semaine, une lourde charge sur la tête, la route d'Aurensan à Saint-Pé, ce qui représente plus de vingt kilomètres, rentrant chez elle dans la même journée. Les marches à pied, qui illustrèrent plus tard le capucin, faisaient partie, on le voit, des traditions familiales.

Aurensan, cependant, paraissait n'être qu'une halte dans le chemin suivi par la famille de Frazer, que les perturbations politiques venaient partout atteindre. Angoulême demeurait le point d'attache, le centre familial, et voilà pourquoi c'est à ce diocèse que se destina le pieux séminariste, choix qui, un peu plus tard, devait entraîner celui de son frère.

Peut-être aussi, dans le zèle énergique et ardent qui s'affirmait en lui, préférait-il défricher un terrain plus ingrat. Tarbes avait des prêtres en abondance, qui, dans ce pays de foi, n'avaient guère qu'à conserver et à jouir des résultats acquis depuis de longs siècles.

La Charente était loin de cette prospérité religieuse. L'un des premiers en Gaule, avec saint Martial, saint Eutrope, ce pays avait reçu la foi; mais il avait été aussi des premiers à la perdre, si bien qu'au temps de Louis XI, il était déjà redevenu païen. Effet sans doute des longues guerres dont il avait été le théâtre, car nous savons par expérience, quels fléchissements, dans une épreuve trop prolongée, peut subir l'esprit religieux. Il y avait de plus, à cette époque, les désordres inévitables que devait causer le long séjour dans une région, d'une soldatesque indisciplinée et à demi-barbare.

Toujours est-il que le pays de Saintonge et d'Angoumois, où le protestantisme trouva plus tard un terrain neuf, facile à gagner, et où la Révolution sema tant de ruines, était un des derniers à renaître, après la tourmente, le recrutement des prêtres s'y faisant difficilement, et les paroisses

demeurant dans une apathie et une indifférence désespérantes.

C'est là qu'allait travailler l'abbé Frazer de Villas, oubliant combien son tempérament ardent, combatif, faisait contraste avec le calme et la quiétude de l'âme charentaise. Les années du grand séminaire écoulées, il fut nommé curé de Souvigné, paroisse de cinq cents âmes, dans l'archiprêtré de Ruffec.

Quel immense travail l'attendait sur ce terrain! Quels obstacles à surmonter! C'était un amas de roches à soulever, un enchevêtrement de ronces à couper et à arracher, de mauvaises herbes à extirper, un sol à retourner : travaux préliminaires aussi nécessaires que pressants.

L'ouvrier du Seigneur, plein de zèle, mais inexpérimenté, négligeait les préparatifs, et déjà allait directement au but. Dans sa vive foi, il ne tenait compte ni de l'ignorance, ni des préjugés, inexistants pour lui. Il ne voyait dans son peuple que le désordre moral, l'attachement aux biens de la terre, l'amour du bien-être, et là, surtout, une plaie qu'amenait la richesse et qui allait prendre dans toute la France des proportions si alarmantes : la stérilité des foyers, la baisse de la natalité.

Comment ne pas trembler devant les terribles conséquences de ces mœurs nouvelles, si funestes aux âmes, déshonorantes pour le foyer, qui tuaient l'esprit religieux, en attendant de tuer les peuples eux-mêmes qui ont l'imprudence de les laisser s'acclimater chez eux?

Avec quelques autres prêtres et missionnaires, aussi clairvoyants que courageux, l'abbé Frazer, qui devait plus tard, dans les chaires des villes et des campagnes, tonner si fort contre ce désordre, se montrait déjà sans ménagements pour lui et lui déclarait, dans sa paroisse, une guerre à outrance.

Hélas! le succès était loin de répondre à ses désirs et à ses efforts. La semence tombait sur un terrain mal pré-

paré; on le trouvait sévère, exagéré, et il prêchait dans le désert.

Et puis, il faut bien le dire, il était trop seul à mener ce combat. Les économistes, les sociologues n'avaient pas encore remarqué la gravité du mal et l'imminence du danger; les prêtres eux-mêmes, en face d'une foi faible, d'un esprit religieux précaire, n'osaient pas élever la voix, ou le faisaient trop timidement. Les confrères de l'abbé Frazer étaient de ce nombre, et au lieu de lui prêter leur appui et de marcher dans le chemin qu'il leur traçait, ils critiquaient ses interventions inopportunes, intempestives, le taxaient d'imprudence et blâmaient ses ardeurs.

Les avis, les objurgations du zélé pasteur se trouvèrent en tout cas inefficaces, et ses auditeurs s'en autorisèrent pour déserter l'église.

L'abbé Frazer était bien convaincu pourtant de l'excellence de sa méthode, et n'aurait, pour rien au monde, consenti à garder le silence, parce qu'il était responsable des âmes, et que ne pas leur signaler le danger si grave de perdition dans lequel elles se trouvaient aurait été, de sa part, lâcheté et trahison.

Que faire pourtant? Le pieux curé, homme de prière intense, y pensait devant le Seigneur, et la lumière peu à peu brillait à ses yeux.

L'expérience lui montrait qu'il n'était pas fait pour le ministère ordinaire des paroisses : il lui manquait la patience, l'esprit de méthode.

Chevalier en même temps qu'apôtre, il voulait des batailles rapides, des actions d'éclat. Encore, n'avait-il rien du chef qui médite, prépare, fait de la stratégie et dresse des plans; il n'aspirait qu'à frapper d'estoc et de taille, harcelant l'ennemi, le poursuivant et ne lui laissant ni trêve ni repos.

Il lui fallait donc un terrain large sur lequel il put évoluer, comme évolue une armée en face de l'adversaire, des champs de bataille successifs et la variété de l'action.

A ses bouillantes ardeurs, à son zèle enthousiaste, à ses pieuses impatiences, le ministère paroissial paraissait trop restreint, insuffisant; il lui fallait de la liberté et de l'espace, l'apostolat mouvant du missionnaire.

L'arme de l'apôtre, c'est la parole de Dieu, le Verbe, glaive mystérieux qui a conquis le monde. Quelle que soit pourtant sa puissance, seul, il ne pouvait suffire. Les envoyés du Christ ont dû y ajouter des sueurs, des larmes, du sang; à leur exemple, à l'exemple de saint Paul, le plus actif d'entre eux, les missionnaires de tous les temps ont dû dire : « Je complète en moi ce qui manque à la Passion de Jésus, pour son corps mystique, pour l'Eglise et pour les âmes. »

Jamais la parole simple, ardente, poétique de saint François d'Assise n'eût entraîné les peuples et soulevé le monde, si elle n'eût été accompagnée du spectacle de sa souriante pauvreté, de sa joyeuse pénitence, d'une totale immolation à Celui qui était son Dieu et son Tout.

Aujourd'hui surtout, quand notre génération est saturée de discours et que le scepticisme règne en maître, il faut que l'Evangile apparaisse dans les actions du prédicateur, plus encore que dans ses paroles. Pour arracher les contemporains à leur torpeur, à leur apathie, à leur indifférence, pour les déraciner de ce monde, où sont toutes leurs pensées et toutes leurs affections, pour les dématérialiser et les élever, non pas vers un au delà vague et imprécis, mais vers le ciel des chrétiens, il faut l'exemple, il faut la pratique des vertus sacerdotales et religieuses, il faut la pénitence, il faut l'héroïsme.

Voilà ce que se dit, dans ses méditations, le pieux curé de Souvigné, de plus en plus déçu dans les expériences de son ministère. Et comme dans toute méditation, il faut la résolution pratique, celle-ci découle comme une conséquence logique des réflexions qu'il vient de faire : il sera religieux, missionnaire et pénitent.

Il voit dans l'Ordre de saint François la pauvreté, le dé-

tachement, le mépris de l'argent, et cet idéal du petit pauvre d'Assise, chevalier lui aussi, l'enthousiame et l'exalte. Il voit la pénitence qui resplendit dans la bure et les pieds nus, il voit la vie renouvelée des apôtres, les randonnées à pied à travers les campagnes, et cela le décide : il sera franciscain.

Un médecin, mis au courant de ses projets, tente de l'en dissuader, car la paroisse, malgré tout, tient à son curé. Sa piété, sa vertu lui en imposent, et s'il ne suit pas ses conseils, elle l'a néanmoins en haute estime et en grande affection. Aussi, cherche-t-elle à le retenir.

« Monsieur le curé, lui dit le docteur, vous avez un mal de cœur qui vous empêchera de prêcher, et des varices aux jambes qui vous rendront la marche difficile. — Et c'est précisément pour marcher, pour aller à pied et pour prêcher que je veux être capucin. » Et il partit pour le noviciat.

Il a toujours eu ce mal de cœur, il a souffert et parfois très vivement de ces cruelles varices, il a joint à ces infirmités des austérités sans nombre; et il a prêché plus qu'aucun missionnaire, et il a parcouru la France à pied dans toutes les directions, et il a vécu quatre-vingt-deux ans! Miracle de la pénitence et providence de Dieu, qui garde ses apôtres!

Séparé de sa famille, il la confondait maintenant dans son grand cœur avec l'immense famille des âmes à qui il s'était donné, et sacrifiant les satisfactions de la nature, il aimait les siens d'un amour tout surnaturel, n'hésitant pas à leur imposer à eux-mêmes des privations auxquelles ils savaient chrétiennement se résigner.

La Providence, après son noviciat, l'avait ramené dans cette région de Tarbes, qui devait être à peu près son unique terrain d'action. Jamais il ne profita des missions qu'il prêchait dans le voisinage d'Aurensan, ni des courses que son ministère l'obligeait à faire de paroisse en paroisse, pour faire visite à sa famille. Que de fois il passa à quelques

kilomètres de sa maison natale, se contentant d'y envoyer son ange gardien et de réciter quelques prières pour ceux qui l'habitaient!

Prêchant une mission dans une paroisse peu éloignée, il apprend la mort de sa vénérable mère. Facilement il pourrait prendre quelques heures dans la journée pour aller consoler ses frères et contempler une dernière fois les traits de celle à qui il doit le jour. Mais il lui faudrait accepter une voiture, faire un court trajet en chemin de fer, il songe à sa règle plus encore qu'à la mission qui ne serait pas interrompue par cette courte absence. Le curé le presse, mais le saint religieux préfère s'imposer ce sacrifice en faveur de l'âme dont il pleure le départ.

Il prêche, le soir, devant l'auditoire ordinaire, qui ne peut soupçonner la lutte qu'il soutient pour refouler au fond de son cœur l'émotion et les larmes, et ce n'est qu'à la fin de son sermon, qu'il fait part à tous de l'épreuve qui le frappe et demande des prières. Son cœur était véritablement broyé et sa voix entrecoupée de sanglots; aussi l'assistance, aussi affligée de sa douleur qu'édifiée de sa résignation, se mit à fondre en larmes.

Il en fut de même à la mort de son frère Théophile, qu'il devait suivre de si près dans la tombe. Comme la fin approchait, il aurait pu, son supérieur lui ayant donné la permission, se rendre auprès du cher mourant; mais c'était l'époque de la retraite ecclésiastique à Auch, il avait coutume d'y être chaque année, et beaucoup de prêtres désiraient lui faire leur confession.

Il se contenta de pleurer son cher défunt, qu'il avait presque élevé et dont il avait été toute sa vie le soutien; il célébra la sainte messe pour lui et le recommanda aux prières, offrant à Dieu un double sacrifice.

Allant dans la journée annoncer la triste nouvelle à une maison amie, où il y avait aussi une grande souffrance, un deuil de guerre bien cruel, il sut, pleurant lui-même, apporter des consolations aux autres, et laissa cette famille

profondément impressionnée : « Son visage était plus beau que de coutume, écrivait-on, tout illuminé d'une résignation angélique. »

Conseiller et directeur de ce frère, qui lui ressemblait étrangement, connaissant son zèle et son tempérament un peu fougueux, il lui donnait, du couvent du noviciat, en 1874, ces avis significatifs : « Te mettre à l'œuvre *suaviter et fortiter*. Le *fortiter* doit suivre lentement le *suaviter*. Ce n'est qu'après avoir pratiqué longtemps la douceur, qu'il faut faire intervenir la force. Qu'il soit cependant bien entendu que la première ne doit pas dégénérer en faiblesse. »

Belle leçon de patience, que celle qu'il lui donne un jour : « Il faut supporter le mal que nous fera un paroissien, sans y faire aucune allusion jamais, sans jamais en témoigner de rancune, sans laisser transpirer aucune froideur. Etant curé de Souvigné, j'ai confessé à leur lit de mort des personnes qui m'avaient insulté d'une manière sanglante. »

Citons encore ce passage d'une lettre qui serait dans son entier un véritable traité de la sanctification du prêtre : « Tu n'es pas obligé de pratiquer la pénitence comme les trappiste ou les capucins; tu es prêtre cependant pour la prêcher, et tu ne pourrais prêcher ce que tu ne pratiquerais pas.

« Il faut user avec discrétion des pénitences corporelles. Quand, pour asservir la chair à l'esprit, on excède et on contracte des maladies, on va à l'encontre du but qu'on se propose; car c'est l'âme alors qui devient esclave du corps, à qui elle doit prodiguer ses soins. »

Quand ce frère, malade et retiré du ministère, est venu se reposer au milieu des siens, à Aurensan, le Père Joseph lui recommande, puisque le travail lui est devenu impossible, de s'adonner à la vie intérieure. « Tu ne peux pas combattre dans la plaine, au moins lutte sur la montagne par la prière. L'apostolat de la prière est plus puissant que celui de la parole. »

Il dirige aussi de loin ses parents, et écrit à son frère : « J'ai toujours insisté pour que nos neveux soient édifiants et très pratiquants.

« Ils ont le devoir d'honorer leur nom. Un beau nom et une vie vulgaire, cela jure. *Non decet.* Jadis le sang et la vie des nobles appartenaient à l'Eglise et à la patrie; les chevaliers ne doivent pas oublier leur règle : Ne peut vivre sans souci, doit le faible défendre et son sang pour la foi répandre.

« Il faut que ces chers neveux soient tertiaires et communient d'abord tous les mois, puis tous les dimanches. Les populations se matérialisent, il faut que les nôtres donnent l'exemple d'une vie surnaturelle. »

Ces allusions à la noblesse de sa famille, il les répétera souvent; c'est d'ailleurs les seules circonstances dans lesquelles il se permet cette licence, qui n'est ni fierté, ni orgueil, puisqu'elle n'a pour but que de stimuler le zèle de ces hommes de cœur et de leur rappeler que noblesse oblige.

Jamais d'ailleurs, dans ses conversations avec ses confrères, avec les curés, il ne parle de son nom, de son origine, et s'il est interrogé à ce sujet, il répond modestement et ne manque pas d'ajouter qu'il est fils de paysan. Ce qu'il dit à son frère et à ses neveux, il le pratique lui-même : « Ces considérations sur la noblesse ne doivent pas porter à l'orgueil, mais au contraire à l'humilité, à l'esprit d'abnégation, de dévouement, à l'amour des choses difficiles.

« La noblesse autrefois était un ministère, un service parfois très dur, plutôt qu'un privilège. Si elle ne fait de nobles choses, elle tombe en roture.

« Notre famille a été exterminée et ruinée par la Révolution, en 1793. Elle s'était pendant de longs siècles dépensée et sacrifiée en Ecosse. Qu'elle continue de le faire maintenant, en faisant beaucoup de bien, en édifiant et en donnant l'exemple! »

Et, passant dans le détail, il indique les malades à soula-

ger, les bonnes œuvres à faire, les secours à donner à l'Eglise. Il veut que la famille, si elle n'est pas riche, soit néanmoins *aumônière*.

Ces conseils, il les répète de vive voix, quand de loin en loin, il est amené par les circonstances, à faire visite aux siens.

Il vint à Aurensan notamment à deux reprises, pour prêcher des missions. A la première, en 1885, il fit un bien très grand et érigea le Tiers-Ordre. La seconde, en 1913, à cause des temps devenus plus mauvais, n'eut pas le même succès.

S'attribuant à lui-même ce qu'il appelait un échec, il ne voulut pas accepter d'en prêcher une troisième, qu'on lui demandait, s'abritant derrière le proverbe évangélique : « Personne n'est prophète en sa patrie ». Elle fut donnée par un autre capucin et le Père Joseph s'y intéressa de loin, comme il s'intéressait à une quatrième qui était projetée et qui fut donnée après sa mort.

Dans la maison de son père, chacun s'effaçait devant lui. Parce qu'il était l'aîné et prêtre, les traditions anciennes régnant toujours dans la famille, c'est lui qui était considéré comme le chef et le maître. Il prenait la présidence et on l'écoutait comme un oracle.

A chaque visite, il se faisait rendre compte de la vie religieuse et morale de chacun, il exhortait, encourageait, gourmandait et corrigeait au besoin. Quelque sévères que fussent ses avis, on les recevait toujours docilement et en silence.

Hâtons-nous de dire que la maison se montrait digne d'un tel chef, digne des aïeux, des chevaliers à la piété légendaire. Le plus grave reproche qu'avait à lui faire le Père Joseph, c'était de ne pas communier assez souvent. Mais la communion fréquente n'était guère en honneur dans les paroisses rurales, et les de Frazer, hommes de foi et de devoir, craignaient de se singulariser au milieu des paysans et des jeunes gens. Ils recueillaient pieusement l'exhor-

tation que leur faisait le saint oncle, et remettaient à plus tard la pratique.

Mais elle donnait l'exemple sur un autre point bien important. Elle augmentait en nombre et se tenait prête, par sa vertu, à jouer le rôle que son passé lui imposait, à donner des prêtres, des religieux, des officiers, carrières de dévouement, qui ne sont pas lucratives, mais qui sont riches d'honneur et de vertu.

Précisément un des neveux du Père Joseph, à l'armée coloniale, obtient de très belles notes. Comme il commande des Sénégalais, il lui fait dire « d'être bon pour eux, afin que les ayant dans la main, il puisse les utiliser... et même les convertir. »

La guerre éclate et ce neveu, dans toutes les rencontres, se conduit en héros. Le Père Joseph le suit de cœur et écrit à son frère : « Je prie mon excellente nièce de recommander à son mari d'être fidèle, sur les champs de bataille, aux prescriptions du Tiers-Ordre, afin que saint François le protège et le ramène indemne dans son foyer. Elle aura soin de l'approvisionner du scapulaire et du cordon. Qu'elle soit elle-même une fervente tertiaire, vaillante pour accepter toutes les charges qui incombent aux épouses chrétiennes, à celles qui veulent être les filles de Dieu et mettre le culte de l'honneur avant les misérables considérations du monde; vaillante pour élever chrétiennement les petits anges que le bon Dieu lui a confiés. »

En 1917, dans une attaque, Louis, le jeune officier, tombe frappé à mort. L'âme chevaleresque du Père Joseph tressaille à cette nouvelle, et il écrit au père : « Cette fin cruelle, qui meurtrit votre cœur, est pourtant une belle récompense, digne de notre famille, qui est militaire et dont le sang appartient à la patrie. Depuis cent ans, aucun des nôtres n'a eu une si belle mort. Il avait dit quand il était au Tonkin : « Si une balle me couche à terre, je mourrai en brave et en bon chrétien. » C'est ainsi qu'il a succombé.

« Il avait agi toujours selon les lois les plus sévères de l'honneur; il était un brillant et superbe soldat, par atavisme sans doute. Dieu a pris le membre de la famille qui pouvait lui être le plus utile. Il choisit de tous côtés des victimes de choix. »

Et dans une nouvelle lettre : « Il n'y a, à traverser les siècles, que les grandes familles militaires, qui ont versé beaucoup de sang sur les champs de bataille. » Dans ce sacrifice douloureux, son âme si belle voit un gage de bénédiction.

Les officiers du régiment ont érigé à la mémoire de cette noble victime une plaque de marbre dans l'église d'Aurensan. Le Père Joseph est très sensible à cet hommage, glorieux pour lui et pour sa famille. Mais la gloire humaine lui importe peu, à côté des biens dont notre Dieu très bon est le dispensateur, et il veut que mention expresse soit faite, sur cette plaque, que Louis Frazer de Villas est mort chrétiennement.

CHAPITRE II

Le Religieux

L'abbé Frazer de Villas trouvait au noviciat de Carcassonne, au moment où il y entrait, et l'ambiance qui lui convenait, et un Père maître bien fait pour le comprendre, l'encourager et le diriger.

Là, en effet, venait de s'initier, avec le concours de religieux choisis parmi les plus fervents, une sorte de réforme, ou plutôt un essai de réforme, car il s'agissait de voir si, après un demi-siècle de réorganisation pénible, en face des obstacles que les persécutions jamais calmées faisaient sans cesse renaître sous les pas des religieux, il serait possible de revenir à une pratique exacte de la règle, comme aux premiers temps de l'Ordre, de reprendre ces usages et antiques observances que le séraphique Père avait mis en honneur, auxquels les premiers capucins avaient voulu s'attacher, les inscrivant comme devant être inviolablement gardées dans leurs constitutions.

Le couvent même de Carcassonne avait été conçu en vue de ce projet, reproduisant nos anciens ermitages, avec leurs cellules étroites et austères, leur plafond de roseau et l'humble auvent qui s'appelait le cloître.

Des efforts inouïs y furent déployés pour conserver cette édifiante régularité, mais hélas! les circonstances furent

plus fortes que toutes les bonnes volontés. Notre siècle n'est plus le moyen-âge, les conditions d'existence ont radicalement changé, et la nécessité oblige, tout en conservant à la règle toute sa vigueur, à en adapter les pratiques aux besoins nouveaux, aux prescriptions de l'hygiène, à la délicatesse du siècle, aux exigences du ministère sacerdotal et apostolique; les supérieurs généraux de toutes les branches de l'Ordre franciscain et le Saint-Siège lui-même y ont pourvu, dans des dérogations très limitées, d'ailleurs temporaires, qui laissent subsister intégrales toutes les austérités, jeûnes, abstinences, disciplines, lever de nuit et nudité des pieds.

« De gré ou de force, disait le R^me^ Père Général, dans la lettre pastorale écrite à l'occasion du quatrième centenaire de la Réforme capucine (1928), il a bien fallu que notre Ordre s'adapte, en quelque sorte, aux conditions de la vie sociale, qui, en notre siècle surtout, a connu tant d'innovations. Nous avons dû, pour répondre aux ordres de la sainte Eglise, nous adonner à des tâches nouvelles; enfin, il a été nécessaire, pour nous conformer aux lois canoniques, communes à tous les Ordres religieux, qui ont progressé, eux aussi, avec le temps, de modifier nos constitutions. Il faut toujours émonder; mais en élaguant les branches mortes et en favorisant les nouvelles pousses, on ne change pas l'arbre, il demeure toujours le même. »

L'Ordre garde sa fécondité et sa ferveur, comme le montrent son développement continu malgré les persécutions, l'abondance de ses œuvres, la sainteté de ses membres. « Quant à la vie intérieure de l'Ordre, disait le Père Venance de l'Isle-en-Rigault, qui, comme Général, avait visité presque toutes les Provinces, nous pouvons affirmer que la règle et les constitutions sont observées, autant que le permet la faiblesse humaine. »

Au temps où le Père Joseph entrait au noviciat, on essayait pourtant de résister à ce courant et de retenir, même

dans les choses extérieures, la perfection des temps passés.

On n'y recevait pas d'argent et on n'usait point du chemin de fer. Cette invention merveilleuse, qui déjà transformait le monde et allait aider si puissamment à l'évangélisation elle-même; qui, en France, permettait aux missionnaires de gagner un temps précieux et de multiplier leurs travaux, avait, pour ces religieux austères, l'inconvénient de troubler de vieilles coutumes et de supprimer pratiquement cette pénitence méritoire et ce moyen d'impressionner les peuples, qu'était la marche à pied.

Ce moyen nouveau de locomotion n'avait pas été prévu par saint François et donc n'était pas défendu par sa règle; par ailleurs, il était devenu d'usage courant, à la portée des pauvres eux-mêmes et ne pouvait pas être considéré comme une marque de richesse et une distinction d'honneur. Enfin, le Saint-Siège, consulté, avait répondu que le chemin de fer n'est point défendu aux Frères Mineurs.

Malgré cette réponse, il y en avait parmi ceux-ci qui, par dévotion du moins, voulaient continuer d'aller à pied, et boudaient l'invention de la vapeur. N'était-il pas plus conforme à l'esprit de l'Ordre, aux anciens usages, à l'exemple de saint François, de laisser passer sur leurs voies ces trains essoufflés et de poursuivre poétiquement son chemin sur les routes poussiéreuses, en regardant le ciel?

Le Père Alfred, supérieur, était ainsi venu à pied de Marseille, prendre possession de sa charge; et le Père Casimir, de suave mémoire, une musette en écharpe, avec un rouleau contenant l'image de Notre-Dame, traîna longtemps ses sandales à la manière apostolique sur toutes les routes de l'Aude. Par esprit de pauvreté et d'humilité, le Père Alfred encore se faisait quêteur dans la ville, et allait explorer le marché, sollicitant l'aumône de quelques modestes légumes.

Là, se trouvaient encore le Père Félix, grand confesseur devant l'Eternel, qui, accablé de toutes sortes d'infirmités

et incapable de voyager, passait la journée en allées et venues de sa cellule au confessionnal, toujours confectionnant des chapelets et récitant des oraisons jaculatoires, intercalées d'exorcismes, jetant à haute voix des *Vade retro Satanas!* dans tous les corridors et le sanctuaire même. Auprès de lui, le reprenant en souriant, un autre vieillard, le Père Marie-Joseph, édifiait la communauté de sa piété et de sa patience, alliant au cortège des maladies qui le tenaient à peu près impotent, une exactitude méticuleuse à tous les exercices et de jour et de nuit.

L'animateur de ce cénacle de sainteté était le zélé supérieur, qui devenait peu après maître des novices.

On devine avec quel bonheur le Père Alfred, si austère, si rigide observateur de la règle, ouvrit les bras au postulant que Dieu lui envoyait des bords de la Charente.

Il le trouvait non seulement disposé à recevoir ses leçons, mais déjà pour ainsi dire formé par elles. Il les avait prévenues, les appliquait dans sa conduite, et, venant au noviciat, n'avait qu'un désir : embrasser la règle et l'observer à la lettre, sans glose, sans accommodation, sans dispense.

C'était le rêve du fervent Père Maître, qui luttait héroïquement et désespérément pour arriver à ce but si désirable.

Le vertueux abbé, qui s'appela le Père Joseph, lui apportait son concours et cette énergie de volonté qu'il déploya dans toutes les circonstances de sa vie, qui avait modelé ses traits, et qui demeure la caractéristique de son tempérament, reste sans doute de l'hérédité écossaise.

En faisant sa profession, il s'engageait à observer ainsi rigidement, dût-il lutter contre vents et marées, et la règle et les constitutions des Frères Mineurs Capucins.

Il fut fidèle jusqu'à la fin à cette résolution, et les supérieurs, bien qu'obligés pour le bon ordre et la discipline, à imposer aux autres des dispenses qui devenaient nécessaires, eurent toujours la sagesse de respecter les scrupules du Père Joseph. Ils lui laissèrent la sainte liberté de repous-

ser toute mitigation et de se soumettre, sa santé n'ayant pas à en souffrir et sa volonté étant bien éprouvée, à un régime d'une austérité exceptionnelle. C'était bien caractérisée, une de ces vocations spéciales, comme Dieu en suscite pour l'émulation et l'édification de tous.

C'est le privilège de l'Ordre franciscain de pouvoir ainsi s'adapter à tous les tempéraments, de ne point comprimer la personnalité de ses membres, pour lui permettre d'atteindre, dans les limites du bien, toute son extension et déployer sa puissance.

Ici, les abus n'étaient pas à craindre et l'exemple ne risquait pas de devenir contagieux à l'excès. Les supérieurs n'abdiquaient pas l'autorité, mais en usaient dans l'ordre de la Providence, en donnant licence à un religieux de se sanctifier dans une voie spéciale, sa grande ferveur et son austérité répondant de son obéissance.

N'est-il pas bon qu'il y ait, dans les Ordres religieux, des membres sortant du banal et du conventionnel, tenant bien haut le drapeau de l'idéal, alors même qu'il semblerait impossible à atteindre, un rêve, une utopie? Ne faut-il pas un contrepoids à la pauvre nature humaine, toujours portée à descendre, cet élan vers les sommets, alors que les usages du monde et l'esprit ambiant pousseraient si fort vers les terrains commodes, où la vie franciscaine serait irrémédiablement diminuée et compromise?

Qui dira combien les exemples du Père Joseph, même les plus inimitables, ont contribué à conserver dans nos monastères la notion de la perfection séraphique, en aidant les âmes généreuses à la poursuivre toujours? Qui dira aussi combien ces exemples ont édifié le prochain et amené des âmes à Notre Seigneur Jésus-Christ?

Cette pauvreté extérieure, cette marche à pieds, cette austérité furent, il le disait lui-même, ses grands moyens d'action, et les témoins de ses œuvres confirment son témoignage. « Le Père Joseph faisait du bien, disait-on, non

par son éloquence, mais par la sainteté qui rayonnait de son visage et de toute sa vie. »

Anachronisme vivant, il a passé à travers les villes et les bourgades, comme une incarnation du Pauvre d'Assise, et nos populations, quelque blasées qu'elles soient, se sentirent émues à ce spectacle. Aussi, tient-il une place de choix parmi les missionnaires qui laissent dans les paroisses une trace durable. Il a conquis les âmes de haute lutte et profondément ensemencé l'Evangile, car il le portait dans toute sa vie et le montrait, dans la rue et sur les routes, à ceux mêmes qui ne songeaient pas à venir l'entendre de sa bouche.

La première impression qu'il produisait était toute d'étonnement et d'admiration.

C'était vers 1880. Mgr Froment, le futur archiprêtre de Mont-de-Marsan, était curé de Roquefort, quand il fut mis, pour la première fois, en présence du Père Joseph. Le vénéré prélat aimait à raconter cet incident, parce que l'austère capucin lui apparut ce jour-là tel qu'il l'a connu ensuite tout le temps de sa vie.

« Je venais, dit-il, midi ayant déjà sonné, de m'asseoir à table avec mon vicaire. Au dehors, une pluie torrentielle tombait depuis le matin. Un coup de sonnette retentit à la porte, et ma servante vient vers nous embarrassée : « Il « y a là un Père, dit-elle. — Faites-le entrer. »

« C'était un religieux encore inconnu pour nous, et dans quel état nous le voyions! Ses habits détrempés, sa démarche fatiguée et le visage cependant rayonnant : il venait de la Gironde et avait fait quarante kilomètres à pied.

« Après avoir essuyé la boue qui le couvrait, sans accepter d'autres soins, il consentit à prendre place à table, mais me dit, dès que je lui présentai un peu de viande : « C'est un carême de notre Ordre, je vous remercie, mais je « ne prendrai point de viande. — Le voyage que vous « faites vous dispense du jeûne. — Je le fais pourtant, et « ce matin je suis parti à jeûn. — Raison de plus pour

« vous restaurer maintenant. — Non, merci; quelques lé-
« gumes me suffiront. — Vous aurez des légumes, mais si
« vous refusez la viande, je vais vous offrir des œufs. —
« N'en faites rien; ne vous dérangez pas pour moi; je ne
« prendrai que des légumes. — Mon Père, je connais votre
« règle et je sais que, hors de votre couvent, vous pouvez
« prendre de tous les aliments qui vous sont présentés.
« C'est saint François lui-même qui vous le dit, ayant trouvé
« cette liberté dans le saint Evangile. — Sans doute, je n'y
« suis pas obligé, mais je tiens beaucoup à suivre, même
« au dehors, la règle de mon couvent. Je ne pourrais pas
« le faire, si ma présence obligeait ceux qui ont la bonté de
« me donner l'hospitalité, à avoir pour moi un menu spé-
« cial. Voilà pourquoi je vous serais reconnaissant de ne
« rien déranger à vos habitudes, de me laisser une liberté
« complète. Je vais bien me restaurer. »

« Toutes mes instances furent inutiles. Le Père ne mangea qu'une soupe préparée à la hâte et quelques herbes cuites, très léger complément d'un dîner bien frugal.

« Je me heurtai à un refus plus formel encore, quand le voyant si fatigué, si loin de sa destination, avec un temps toujours pluvieux, j'insistai pour le conduire à la gare et lui donner une place en chemin de fer. Voyant que je le mettais au supplice, je retirai ma proposition et je me résignai à le voir, après un si maigre repas, reprendre son bâton de voyage pour poursuivre sa route.

« Je l'avais trouvé un peu obstiné, aussi ne pus-je m'empêcher de dire à mon vicaire, quand il fut parti : « Voilà un « homme qui n'a pas laissé sa volonté à la porte de son « couvent! »

Non, sans doute, ce moine austère la conserva toujours cette volonté si rude, mais disciplinée, uniquement au service de Dieu et de sa règle, pour en faire l'instrument de sa sainteté; il la garda dans la ligne austère, avec une inflexibilité qui faisait dire à tous : « Quel homme! Quel caractère! »

C'était ,en effet, une volonté de fer, un caractère inflexible, une énergie indomptable, et c'est dans ce don de nature qu'il trouva le ressort de sa sainteté et le levier de ses grandes actions.

Que cette énergie ressemblât quelquefois à de l'opiniâtreté, il ne pouvait en être autrement.

Ses confrères et même ses amis du dehors s'en étonnaient comme le curé de Roquefort, et lui disaient en souriant : « Vous êtes tenace dans vos idées. — Et pourtant, répondait-il, je ne suis pas un entêté; qu'on me montre que j'ai tort et je me soumets aussitôt. » Mais comme il n'y avait pas de juge pour trancher la question, on ne parvenait pas à s'entendre.

« Sans cette opiniâtreté, si louable cependant à certains points de vue, le Père Joseph, disait un religieux de ses amis, eût fait des miracles. »

Avec une sincérité très réelle, il affirmait sa volonté de se soumettre en tout, à ceux qui détenaient l'autorité. Il aurait même désiré être humilié par eux. De fait, bien qu'il ne trouvât personne pour partager ses idées de perfection, même parmi les supérieurs les plus austères, il fut toujours, sur le terrain pratique, un parfait obéissant, et il n'y eût jamais, dans un monastère, religieux plus déférent et plus soumis.

Mgr Froment, qui vécut si longtemps près de lui et que le Père Joseph, demeuré seul, considérait comme son gardien et son Provincial, est le premier à lui rendre ce témoignage.

Son presbytère de Roquefort s'ouvrit souvent, dans la suite, comme tous les presbytères des Landes, au capucin errant. Avec quel bonheur il était accueilli et quelle vénération on avait pour lui! Il tenait si peu de place, réclamait si peu de soins et on s'édifiait si profondément de sa vertu!

Il y vint dix ans plus tard pour prêcher une mission, et on s'aperçut bien vite que, sorti de sa chambre à 4 heures pour aller à l'église, il n'avait pas, durant la nuit, dérangé son lit.

Un jour, le domestique trouve, sur la chaise, une tunique brune qui lui paraît un peu salie, et il l'emporte pour la laver. O surprise! le tissu usé ne tient plus; c'est une loque, qu'on croirait abandonnée à dessein.

Le curé consulté de dire, en face de ce monument de la pauvreté : « Allez mettre cela au feu! »

Grande désolation du capucin, qui cherche anxieusement son trésor disparu. « C'est une tunique que je voulais laver moi-même. J'ai l'habitude de m'occuper de mon linge. »

On la lui rendit, neuve et solide cette fois, et sa désolation redoubla. Mais il lui fallut bien se soumettre.

Ce n'était pas seulement son linge qu'il oubliait ainsi, mais ses instruments de pénitence, qu'il croyait en sûreté sur la table, au milieu de ses papiers. L'indiscrétion du domestique lui fut encore une fois un sujet de contrariété, mais servit à l'édification de la paroisse.

Un jour, à Mont-de-Marsan, les tertiaires l'obligèrent à revêtir un habit neuf, en lui retirant le vieux, qu'il ne put retrouver. Il était si gêné, si humilié, qu'il commença l'allocution qu'il devait donner, en s'excusant de paraître ainsi en habit de gala.

Sans argent, à la manière apostolique, après avoir traversé, mendiant son pain, tout le midi de la France, il arrive à Marseille pour faire, aux Lieux Saints, un pèlerinage semblable à ceux que firent Pierre l'Ermite, les Croisés et les anciens pèlerins.

A peine reposé au couvent des capucins, s'étant mis, sur la colline de la Garde, sous la protection de Notre-Dame, il se rendait sans plus de façon sur le bateau du pèlerinage, et peu curieux de contempler l'eau boueuse qui l'environnait et le mouvement du port, encore moins désireux de lier connaissance avec ses compagnons de voyage, il s'était retiré sur le pont, dans un coin, et méditait assis sur un paquet de cordages.

« Allez donc prendre possession de votre cabine, lui dit quelqu'un. — Je n'ai pas de cabine. — Mais le numéro

est indiqué sur votre ticket. — Je n'ai pas de ticket. — Mais alors? — On ne me jettera pas à l'eau. » Le confiant capucin savait qu'on admettait gratuitement les pèlerins pauvres, et il se croyait un droit à être de leur nombre. Ce droit, personne ne le lui contesta, et il eût même, sans ticket, au lieu du coin de pont dont il se serait contenté, une cabine et une couchette.

Un bon prêtre se chargea de lui pendant tout le voyage, pourvoyant à ses besoins et mettant sa bourse à sa disposition. Le Père, disons-le bien vite, ne lui fut guère à charge.

Ayant abordé à Caïpha et joui d'un repos au Carmel, il repousse les moyens de locomotion préparés par la commission du pèlerinage et part seul, sous le soleil torride, un bâton à la main et suivant tant bien que mal la caravane.

Mais un soir, à l'étape, le pèlerin capucin manque. S'est-il égaré dans le dédale des sentiers palestiniens, des monts et des vallées, qui se croisent en tous sens? Lui est-il arrivé quelque accident?

Il n'est pas inouï qu'un pèlerin attardé, séparé du groupe de ses compagnons, ait été assailli par des arabes, dévalisé et égorgé. Les craintes sont grandes, au camp, et le Père Vincent de Paul Bailly organise sur le champ une caravane de secours, pour l'envoyer à la recherche du Père.

Celui-ci paraît enfin; il ne lui est rien arrivé, la Providence l'a gardé des voleurs, qui n'auraient pas fait leurs frais en le dévalisant; mais la route était longue, pénible, dans la poussière et la chaleur suffocante et les horreurs de la soif, il avait dû faire des haltes pour respirer : de là un retard bien compréhensible.

Mais le directeur du pèlerinage, à peine revenu de ses émotions, ayant la responsabilité de son personnel et connaissant le danger des routes, lui demande de se joindre au groupe des autres voyageurs, et de remplacer le bâton du piéton par un des ânes que les moukres tiennent à sa disposition.

Pauvre Père Joseph! Il supplie, il demande grâce : « De-

puis que je suis capucin, dit-il, je n'ai jamais usé ni de chemin de fer, ni de monture d'aucune sorte. — Mais ici la nécessité s'impose. »

De guerre lasse, l'austère religieux lâche le dernier argument, qu'il croit sans réplique : « Ma règle me le défend. — Mais ici, il y a une autre règle, à laquelle vous vous êtes soumis par le fait que vous êtes parti avec nous. C'est la règle du pèlerinage, qui prime pour le moment la règle de saint François. En vous confiant à moi, votre supérieur m'a donné autorité sur vous et vous m'avez promis obéissance. »

Ce mot fit taire toutes les objections. A partir de ce jour et tant que dura le pèlerinage, le Père Joseph dut se résigner à user de monture, comme tous ses compagnons. Il se dédommagea en choisissant le plus mauvais âne. Au moukre désappointé qui lui tendait la main, il dit : « Je n'ai pas d'argent, mais je te donnerai une image! »

Heureusement que son bienveillant procureur n'était pas éloigné et put donner autre chose qu'une image. S'installant près de lui, il veilla à ce que rien ne lui manquât et sut gagner, à force de bacchichs la confiance des moukres.

De toutes les fatigues, de toutes les souffrances de la sainte expédition, cette nécessité de sacrifier sa règle fut certainement pour l'austère religieux celle qui lui coûta le plus, et mêla d'amertume toutes les joies de son séjour aux Lieux Saints.

Il a fait souvent à pied le chemin de Mont-de-Marsan à Toulouse ou à Carcassonne, poussant même une fois jusqu'à Nîmes, lors du Congrès franciscain.

Son passage dans une localité fit impression. On le dénonça à la gendarmerie, qui vint au presbytère enquêter sur son compte. Souriant, le bon religieux, qui s'occupait beaucoup alors des Caisses rurales et qui en expliquait le mécanisme au curé de l'endroit, ne trouva rien de mieux que de poursuivre son discours, et d'exhorter MM. les gendarmes, gardes-champêtres et policiers à l'aider dans cette œuvre.

Une autre fois il fit à pied, en partant de Mont-de-Marsan, le voyage de Burgos, en Espagne, où les capucins de Toulouse avaient trouvé un asile.

Tout alla bien jusqu'à la frontière espagnole, car toutes les Hautes et les Basses-Pyrénées connaissaient le *capucin trimard,* comme il s'appelait lui-même. Mais la difficulté commençait de l'autre côté de la frontière, en pays basque d'abord, puis, à partir de Vitoria, en pays castillan. Ignorant les deux langues et n'étant point connu, le voyageur se confiait à la Providence, qui fut très maternelle, et à la charité des curés, tout remplis et d'admiration et de bienveillance pour ces religieux français attachés à leur vocation jusqu'au sacrifice de leur patrie.

Aller de Mont-de-Marsan à Aire pour confesser les séminaristes, ou à Buglose pour tenir une réunion du Tiers-Ordre ou prêcher à une Conférence de prêtres, étaient pour lui un jeu.

Et c'était, pour les supérieurs du séminaire, ou pour les chapelains du pèlerinage, une si bonne fortune que de le posséder! Aussi, bien que le sanctuaire de Marie et le berceau de saint Vincent de Paul, tout voisins, fussent souvent sur le passage du perpétuel voyageur, les missionnaires faisaient volontiers surgir l'occasion de l'attirer dans le célèbre sanctuaire où Marie « sur la paix de la lande étend la paix des cieux. » Et le Père Joseph, heureux de goûter aux pieds de la Vierge un repos spirituel, ne se faisait point prier pour répondre à leur appel. C'est là, sur le seuil de la maison où il trouvait des amitiés si sincères, qu'on put prendre, sans qu'il s'en aperçût, un de ses derniers portraits, où il apparaît dans une pose des plus naturelles et avec la plus frappante ressemblance.

A une époque plus critique de sa vie, son ministère dut plus particulièrement se borner à ce cercle, si grand par son importance : les séminaristes et les prêtres. Traqué, persécuté, ayant à répondre à des procès qui tendaient à le discréditer et à nuire au clergé, on le demandait moins

dans les paroisses et il était considéré comme un peu compromettant.

C'est alors que, pour occuper son activité autant que pour lui témoigner sa confiance, l'évêque d'Aire l'établit confesseur à son grand séminaire. Une fois chaque mois, au moins, il faisait le trajet de Mont-de-Marsan à Aire.

Précisément à ce même moment, ses jambes le faisaient cruellement souffrir et menaçaient à tout instant de cesser leurs services.

Le voyant dans cet état, Mgr Froment prévint Mgr Gieure, l'actuel évêque de Bayonne, qui était alors supérieur et lui dit : « Le Père Joseph veut absolument partir à pied, je ne sais pas s'il arrivera. »

Le vénéré supérieur, grand ami du saint religieux et qui savait quel bien il faisait à ses lévites, de répondre aussitôt : « Dites au Père Joseph que Monseigneur ne lui donne les pouvoirs qu'à condition qu'il viendra en chemin de fer. »

Mgr Froment montra la lettre au Père Joseph, qui se retira très confus. Quel fut l'étonnement de l'archiprêtre, quand il le croyait parti pour la gare, d'apprendre qu'il avait fait, comme à l'ordinaire, malgré ses varices, ses trente-deux kilomètres à pied!

De retour, le Père Joseph, pour toute explication, se contenta de lui dire : « Je savais bien que ce n'était pas sérieux. »

Quand le grand séminaire fut transporté à Poyanne, le Père Joseph, plus âgé, plus cassé, mais toujours maître de ses jambes, que sa volonté avait assouplies et domptées, sans les guérir de leurs plaies, continua ce ministère, qui lui imposait encore une course de trente-cinq kilomètres. Il partait le matin, quêtait sur son chemin, à midi, un morceau de pain, et arrivait le soir au séminaire, harassé de fatigue. Et il a fait cela pendant quinze ans!

Bien vite, on s'aperçut que tous les conseils de prudence, toutes les instances amicales pour diminuer ses fatigues,

se heurtaient à une volonté de fer, et tout ce que l'on put obtenir, c'est que le vénéré confesseur prît le train jusqu'à Mugron. Là, devait venir le chercher la voiture du séminaire : mais seule, la voiture de saint François fut mise en usage. Qu'était-ce, pour le Père Joseph, que les dix kilomètres restant encore à parcourir? En vain, le domestique déployait sa diplomatie, exhortant, pressant, alléguant les ordres de son supérieur, le Père demeurait rivé à la route et commençait sa marche. Désappointé et n'osant rester sur son siège, le cocher venait prendre place près du religieux, et tous les deux, à pied, récitant le chapelet, suivaient le cheval, qui, tout heureux d'être allégé de sa charge, se mettait paisiblement au pas des voyageurs.

Il y avait aussi une voiture publique qui faisait le service. Pour obliger le Père, qui, à cette époque, souffrait davantage, à user de ce véhicule, on avait payé sa place d'avance, et le domestique était là pour y faire monter de force l'austère voyageur. Mais ce fut encore peine perdue. « Le cocher ne rendra pas le prix du billet, objecta le serviteur. La place est retenue, il faut l'occuper. — Eh! bien, c'est vous qui allez vous y mettre et vous rendre vite à Poyanne, pour annoncer mon arrivée. »

Et par un temps affreux, sur cette route couverte de boue, il se traîna péniblement, ayant au cœur la joie d'avoir sauvegardé sa règle.

Il arrivait au séminaire, un soir, à une heure plus tardive que de coutume et sans être attendu. En vain, il essaya de sonner et de battre le portail. La partie habitée était trop loin et personne ne l'entendait. Dans sa discrétion, il n'osa pas aller demander l'hospitalité à une maison du village; peut-être ses forces qui lui avaient permis d'arriver jusque là étaient-elles épuisées. Se couchant dans le fossé, il se disposait à y passer la nuit. Que fût-il advenu, avec la fatigue qui le tenait immobile et le froid qui le glaçait?

Heureusement qu'une de ses plaintes parvint jusqu'à un domestique non encore endormi, qui vint à son secours et probablement lui sauva la vie.

Pareil accident lui arriva, dit-on, dans les environs de Biarritz, et il y en eut d'autres dans le cours de ses multiples randonnées.

Ici, des enfants fuyaient devant lui, comme à l'approche d'un fantôme; là, des femmes se cachaient et se barricadaient dans les maisons, comme s'il eût été un de ces malfaiteurs, coureurs de chemins, capables de tous les crimes.

Dans un presbytère même, ne fut-il pas un jour victime d'appréhensions de ce genre? Un curé qui ne le connaissait pas, l'éconduisit poliment, ne se souciant pas d'avoir sous son toit ce singulier voyageur.

Le châtelain de la paroisse connaissait bien, lui, le Père Joseph, et fut très heureux de l'accueillir. Bien plus, il se fit un malin plaisir d'envoyer à la hâte un messager au presbytère avec ce mot : « Nous avons ce soir une visite. Vous nous ferez plaisir de venir souper avec nous. »

Prenant sa canne et son chapeau, M. le curé s'empresse de répondre à l'invitation, et on devine sans peine son émoi quand il se trouve en face du capucin qu'il vient de renvoyer, et qui reçoit dans cette maison des honneurs tout spéciaux.

« Vous devez trouver, lui dit finement le Père Joseph, qu'un capucin n'est guère à sa place dans un château. Aussi nos hôtes qui nous reçoivent aujourd'hui avec tant de charité, me pardonneront bien de venir, quand je repasserai, prendre l'hospitalité au presbytère. — Oui, mon Père, et vous y serez chez vous. »

L'infatigable voyageur ne disait rien de ces aventures, craignant de perdre le mérite de l'épreuve, ou de manquer à la charité, et plus encore de murmurer contre la Providence, si prévenante et si douce pour lui.

Obligé, parce que le temps presse, d'user de cette *via ferrea* qu'il voudrait tant éviter et dont il ne parle qu'en latin avec une sorte d'horreur, il arrive en gare d'Auch, à une heure tardive et se dispose à passer la nuit sur un banc de la salle d'attente. Un employé, protégé du Père Marie-

Antoine, s'y oppose résolument, et le conduit à un couvent voisin, où il trouve au moins un fauteuil dans un parloir, pour y attendre l'heure de la célébration de sa messe.

Sur les routes qu'il parcourait d'ordinaire et où il était connu, il ne trouvait que des presbytères hospitaliers et des maisons amies, qui s'ouvraient toutes grandes devant lui. Il aimait à s'y arrêter pour y prendre un léger repos, comme Jésus dans la maison de Lazare et de ses sœurs.

« Le Père Joseph, écrit M. Soulé, de Bagnères-de-Bigorre, un de ses meilleurs amis, nous édifiait par la chaleur de sa parole et la rigueur de ses mortifications. J'étais heureux, lorsque je le voyais franchir le seuil de ma porte, les pieds meurtris, les jambes saignantes.

« Il prenait un peu de repos, couchait parfois sous mon toit (sans se servir du lit, qu'on retrouvait intact), puis il repartait, endossant sa mince besace, pour poursuivre sa mission évangélique. »

« La visite du Père Joseph chez nous, écrit une pieuse personne, ne consistait guère qu'en une halte de quelques minutes, pour donner à son rude corps d'ascète un repos éphémère, et surtout à nos âmes une édification qui embaumait. Il laissait après lui un sillage de sainteté. »

Les populations qui, dans cet équipage apostolique, le voyaient arriver dans les paroisses, se souvenaient des mots du prophète : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes qui annoncent le bien, qui évangélisent la paix! Qu'ils sont beaux, couverts de la poussière du chemin, baignés de sang, gonflés de fatigue! » Ce sont les pieds des confesseurs et des martyrs.

On garde comme une relique, dans un presbytère des environs de Bagnères-de-Bigorre, les draps sur lesquels l'homme de Dieu ayant reposé après une journée de marche, des traces de sang demeurèrent, coulant des gerçures que le froid avaient causées et qui rappelaient au curé les stigmates du grand Saint d'Assise.

Un soir, à Loucrupt, dans les Hautes-Pyrénées, les pa-

roissiens attendirent leur missionnaire dans l'église, de sept heures à neuf heures et demie. Il venait des environs de Trie : un orage effroyable avait défoncé les chemins et ralenti sa marche. A son arrivée, la pluie découlant de ses vêtements, le corps exténué de fatigue, sans repos, sans réfection, il était monté en chaire et avait inauguré une mission qui, on le conçoit, était gagnée d'avance.

Aux incidents tragiques se mêlaient parfois des épisodes curieux, toujours édifiants.

Comme il se rendait, comme confesseur, à la retraite ecclésiastique, il est rejoint par deux prêtres en landau, qui, gracieusement, lui offrent une place. « Vous serez plutôt rendu, lui disent-ils. — Ce n'est pas sûr, répond le Père, il se pourrait que mon cheval de saint François arrivât avant le vôtre. »

Il en fut ainsi. Une panne survenue à la voiture retarda de plusieurs heures l'arrivée de ces prêtres, qui trouvèrent, pour les accueillir, au seuil du séminaire, le capucin souriant arrivé avant eux.

Dans un presbytère de la Gironde, où il est connu, son apparition cause une grande joie. Il vient à pied de la Charente et porte des traces de fatigue sur son visage, autant que de la poussière sur ses vêtements. Vite, on lui offre un canapé. « Oh! non, s'écrie-t-il, je le salirais; et puis, les canapés ne sont pas faits pour les capucins. »

Une lutte s'engage dans laquelle la pauvreté allait gagner son procès, si le curé n'avait fait appel à l'obéissance. Le bon Père, pour une fois, se déclarant vaincu, consentit à occuper ce siège, sur lequel il se reposa bien peu, ne sachant quelle position y prendre.

Ce lui fut, dans une autre circonstance, une mortification cruelle, devant aller voir un malade, d'être forcé de prendre place dans la voiture de l'évêque, qui lui commandait de venir avec lui.

Quelle confusion encore quand, un jour, ses jambes se refusant à une longue course, il dut se résigner, sur l'ordre

de son supérieur, qui devait être son compagnon de mission, à prendre place dans une automobile amenée par le curé. Encore fallut-il employer la ruse, lui laissant croire qu'on allait à une très grande distance. On fut cependant bientôt arrivé, et, pour calmer ses scrupules, on entretint l'illusion en parlant des lieues que la voiture volante venait de dévorer si vite. Le Père gardait bien quelques doutes, et aussi le regret d'avoir si vite obéi, quand il s'agissait surtout, non pas seulement de se laisser traîner par un train, ce qui, à cette époque, était devenu une nécessité pour lui, mais par une automobile, qui devait lui apparaître, à lui, moine taillé à l'antique, comme une véritable machine infernale.

Lourdes était souvent sur son chemin, et avec quelle piété il y faisait son pèlerinage, recommandant à Marie ses travaux et lui offrant le bouquet de myrrhe de ses fatigues et de ses austérités!

Un matin, c'était au commencement de la guerre, venant de célébrer la sainte messe à la crypte, prêt à partir pour le lieu de sa prédication, il faisait son action de grâces à genoux, sur le pavé, au milieu du corridor, face au maître-autel. Deux religieux de ses confrères, allant prêcher dans le diocèse, sont étonnés de le trouver dans cette posture. Equipé pour la marche, son sac en sautoir, avec un parapluie bleu, immense, lui barrant les épaules et lui donnant une singulière apparence.

Heureux de se rencontrer, ils échangent quelques paroles. « Mais pourquoi, Père Joseph, portez-vous votre parapluie de cette façon. — Si je le portais autrement, il me gênerait davantage, et puis, je serais tenté de m'en faire un appui. Je le porte pour me garantir du mauvais temps, mais non pas pour m'en faire une canne. »

Il repassait à Lourdes, revenant d'une autre mission et venait à onze heures du soir, frapper à la porte d'une maison amie. A cette heure tardive, tout le monde était couché et on hésitait à ouvrir. Se penchant à une fenêtre, une

pieuse personne reconnaît le Père Joseph, s'empresse de le faire entrer. « Mais que vous est-il arrivé, mon Père, que vous venez si tard? — Ce sont mes jambes, qui ne sont plus jeunes, et qui ne voulaient pas marcher. Il est bientôt minuit, je suis exténué, j'aurais besoin de prendre quelque chose. — Je vais allumer le feu, cuire des œufs, réchauffer un peu de viande. — Non, ma fille, vous n'aurez pas le temps, donnez-moi un peu de pain et de fromage. — Pendant que vous mangez, je vais vous préparer le lit. — Non, c'est inutile, je m'arrangerai. »

Et avec ce souper sommaire, un soir de si grande fatigue, il reposa sur un fauteuil, célébra la messe de grand matin et reprit son chemin.

Tout le Père Joseph est dans ces menus incidents, dont sa vie est remplie.

Ces marches cependant, à diverses reprises, nous l'avons dit, lui furent rendues plus pénibles par l'état de sa santé.

« Depuis cinq jours, écrit-il en 1891, j'ai été par monts et par vaux. Une partie du temps, mes mauvaise jambes me portaient; l'autre partie, c'était ma volonté qui portait mes jambes et les obligeait à marcher. Il faut que j'aille à Lourdes demander à la sainte Vierge de me les guérir, si elle veut que je continue à prêcher à la manière évangélique et apostolique. »

En juillet 1894, il écrit à un prêtre de ses amis : « Le médecin me trouve absolument épuisé, le pouls faible, n'ayant que de l'eau dans les veines. Il m'ordonne de me reposer pendant tout un mois et de me bien soigner. La consigne est facile à exécuter. »

Trop facile, pour un homme qui ne sait s'appliquer qu'aux choses ardues. Le Père Joseph, obligé de s'arrêter et de se mettre au repos, voilà ce que personne n'avait jamais vu et qui paraissait incroyable. De fait, le repos fut très relatif et l'austère religieux viola souvent les prescriptions des docteurs.

Comme le médecin charentais qui voulait l'arrêter sur

le chemin du noviciat, tous lui disaient maintenant : « Père Joseph, ménagez vos forces, sinon vous n'irez pas loin. Il faut vous soigner, vous fortifier, surtout prendre du repos. » Et le vaillant lutteur écoutait la voix de Dieu qui le pressait, la voix des âmes qui l'appelaient à leur secours, et répondait à la faculté, comme à tous ses amis : « Tant pis si je dure peu. Mais j'aime mieux marcher cinq ans comme un bon cheval que dix ans comme une rosse. »

Et comme un bon cheval qui ne bronche pas malgré tous les obstacles, d'un pas alerte et vigoureux, il a marché, il a couru, non pas dix ans, mais trente ans encore.

Voici, de ses voyages, un souvenir plus intime, qu'il disait un jour à un confident.

Une mauvaise créature, dans le chemin, osa le provoquer, cherchant à l'attirer dans un guet-apens.

Avec quelle indignation le religieux se redressa sous l'injure : « Sachez, s'écria-t-il, que ce n'est pas pour faire le mal et pour perdre mon âme que je m'impose les fatigues de mes voyages. » Et il continua son chemin, sans plus d'émotion que s'il venait, de sa canne, d'écraser un serpent.

La chasteté, la belle vertu que saint Jérôme appelle la plus belle couronne du sacerdoce, le Père Joseph l'aima d'un amour ardent, passionné, farouche. Il n'y avait qu'à entendre l'accent avec lequel il stigmatisait le vice, pour voir combien son cœur était grand, noble, pur, au-dessus de toutes les poussières et de tous les brouillards.

Sa réserve pouvait même parfois paraître excessive. A son dernier voyage dans sa famille, on lui présentait une de ses petites nièces, âgée de treize ans. L'enfant, se haussant sur les pieds, présentait innocemment son front pour recevoir un baiser, une caresse. Et lui, vieillard octogénaire, en face de cette candeur, tempérant par un sourire la sévérité de son attitude : « Mais, dit-il, je n'embrasse pas les femmes. » Et la tenant à distance respectueuse, il se contenta de la bénir.

Sur une route des Landes, raconte-t-on, des voituriers

s'étaient embourbés. Passe le Père Joseph qui, les voyant dans l'embarras, n'hésite pas à s'approcher et, plus fort qu'eux tous, d'un coup d'épaule, relève la voiture. On s'étonne de cette vigueur si puissante, malgré le déclin de l'âge; et le capucin, pour donner une leçon à ces hommes, dont les paroles sans doute avaient trahi les dispositions vicieuses, de répondre aussitôt ce mot, qui n'est pas une naïveté, mais une apologie voulue : « C'est que moi, voyez-vous, je conserve mes forces. »

Quand il composait son Manuel du Tiers-Ordre, sentant combien il est difficile à qui n'a pas l'habitude d'écrire avec la perfection de style qu'on désirerait pour son œuvre, il songeait à confier ses notes à un écrivain habile, spécialiste des choses franciscaines, mais dont la réputation morale n'était pas intacte. L'ayant appris, il s'écriait avec dégoût : « Jamais cet homme ne mettra la main à mon livre, qui est tout de pureté et fait pour la pureté. »

Quand il exaltait cette vertu, dans les auditoires de prêtres, de séminaristes en particulier, son visage s'éclairait, ses yeux s'élevaient vers le ciel, et un saint enthousiasme l'emportait. Il apparaissait comme la pureté incarnée. Les allusions à cette vertu venaient souvent dans ses conférences, où il mettait en scène les chevaliers, en qui il voyait toujours « des géants de la chasteté ».

Dans son enthousiasme, il les faisait à son image et à sa ressemblance, et attribuait à leur chasteté toutes les prouesses, toutes les victoires qui forment leur auréole.

Jamais il ne levait les yeux sur une femme, et il considérait comme un des incidents les plus désagréables de sa vie d'aventures, l'obligation dans laquelle il s'était vu, un jour, devant passer un gué, avec un torrent débordé, lui qui s'était fait une loi de ne jamais voisiner avec une personne de l'autre sexe et de ne pas monter en voiture, d'accepter une place près d'une dame pour arriver à l'autre rive.

Non moins strict à éviter le maniement de la pécune, il

reçoit, à Poyanne, une lettre suspecte : son poids, son apparence au toucher, un peu de cire au revers de l'enveloppe, lui font faire une grimace. Avisant son ami, le R. P. Pontnot, S. J., qui exerce au séminaire la fonction de père spirituel : « Ouvrez-moi cette lettre, lui dit-il; ôtez-en ce qu'il y a dedans. »

C'étaient des honoraires de messes en billets. Pour rien au monde, le P. Joseph eût voulu y toucher. « Gardez cela, dit-il au P. Pontnot, et quand quelque abbé viendra vers Mont-de-Marsan, vous aurez la bonté de lui confier la commission; il l'apportera à notre mère temporelle (la bonne M^lle^ Voirgard, qui avec un dévouement semblable à celui de dame Jacqueline pour saint François, s'occupait des affaires matérielles du couvent). Quant à moi, je vais commencer la célébration des messes que demande cette lettre. »

Un autre jour, à Mont-de-Marsan, il aborde, d'un air très peiné Mgr l'archiprêtre qui croit à un malheur : « Je suis bien ennuyé, lui dit-il; il faut absolument que vous me tiriez d'embarras. Figurez-vous que j'ai eu le malheur d'ouvrir cette lettre et il y a un billet dedans. Je ne sais que faire. » Le pauvre Père n'eût pas eu une mine plus déconfite s'il avait trouvé dans cette enveloppe des microbes du choléra. Mgr Froment lui rendit bien vite le service demandé, et mit son âme en paix.

Une pénitente, auprès de son confessionnal, avait laissé tomber son portemonnaie. Le Père vint aussitôt à la sacristie requérir les vicaires pour recueillir l'objet perdu, comme si ses mains, en le touchant, avaient craint de se brûler.

Une autre pénitence à laquelle il s'astreignit, fut l'observation exacte, même hors du couvent et dans le temps de ses missions, de ses jeûnes et de ses abstinences de règle.

Pour lui, le *Manducate quod apponuntur vobis*, qu'on lui avait objecté au presbytère de Roquefort, n'était ni un ordre, ni une invitation, mais seulement une tolérance,

une permission dont ses rigoureux principes lui interdisaient l'usage.

Il ne voulait point de viande durant les carêmes, ni, en temps ordinaire, les mercredis et samedis. Or, outre le carême ordinaire, la règle franciscaine ordonne celui de l'Avent, qui va de la Toussaint à Noël, et exhorte à l'observance d'un troisième carême intermédiaire, de l'Epiphanie au 14 février, appelé, dans l'Ordre le carême de la bénédiction, parce que saint François, qui ne l'a point imposé, promet cependant à ceux qui le gardent, une bénédiction spéciale.

Les constitutions capucines l'ayant adopté, il est en usage dans tous les couvents, et le Père Joseph, à ce titre, l'observait comme les deux autres. L'austère religieux allait plus loin encore, mangeant à peine, ne prenant, le matin et à une heure tardive, qu'une légère boisson chaude, se mortifiant et se privant sans cesse : de sorte qu'on pouvait dire qu'il faisait les sept carêmes de son séraphique Père, soit un carême perpétuel.

Mais n'était-ce point une grande gêne pour les presbytères que de donner à l'homme de Dieu, se dépensant sans compter, une nourriture suffisante, quand la viande était si sévèrement exclue de la table? Le missionnaire avait beau être de fer et déclarer qu'il n'avait besoin d'aucun soin, la charité des curés ne laissait pas que de s'alarmer, et les gouvernantes étaient désolées de ne pouvoir, en si bonne occasion, montrer leur dévouement et leur talent.

Les uns et les autres devaient se plier à la volonté inflexible du prédicateur, qui était d'ailleurs l'homme le plus accommodant, en dehors de ses pratiques de mortification, et le plus aimable à faire accepter ses refus.

Peu de chose lui suffisait, disait-il, et il ordonnait qu'il ne fut dérogé en rien aux habitudes du presbytère. Pour lui, il se contentait de la soupe des campagnes, solide et substantielle, et de quelques légumes, de préférence les plus vulgaires. Ce qui lui plaisait le plus, c'étaient les ha-

ricots, les pommes de terre, auxquels son estomac était habitué, disait-il, et aussi la morue, qu'on lui donnait tous les jours, même le dimanche, coupant la monotonie du menu par la variété des assaisonnements.

Les curés édifiés se résignaient souvent pour eux-mêmes à ce régime, qui les associait à la pénitence du missionnaire pour la conversion de leurs paroissiens.

Ce religieux mortifié comme un ermite, était le type de l'homme d'action, soldat toujours sur la brèche, s'arrêtant à peine au couvent, pour y reprendre haleine, et recommencer une nouvelle série de manœuvres, de marches et de combats. Si son visage trahissait l'ardeur de la contemplation, ses œuvres semblaient l'éloigner de cette voie; et cependant, plus encore qu'une action, sa vie était une prière incessante. Toute sa force résidait là : profondément uni à Dieu, il entretenait avec lui une conversation de tous les instants, et animait de l'esprit de prière et ses travaux apostoliques et ses pénitences mêmes.

Qu'aurait-il fait, sur les routes, durant les longues heures de ses marches, s'il ne les avait occupées à la méditation, interrompant seulement ses pieuses pensées par la récitation du chapelet? Ceux qui le rencontraient ainsi, les yeux baissés, tout absorbé en Dieu, étaient surpris de son recueillement et croyaient voir un séraphin. Il s'arrêtait quelquefois sur un tertre, à l'ombre d'un arbre, et dégageant son bréviaire, unique bagage qu'il portât, de sa musette de bure, il se reposait en récitant l'office. Mais le plus souvent, il l'avait dit avant de partir, ou le réservait pour l'arrivée, ce qui lui était un bon prétexte pour s'isoler et éviter des conversations plus fatigantes pour sa piété que pour son pauvre gosier desséché par la poussière.

C'est à l'église qu'il se retirait alors, y faisant de nouveau, après le repas, une longue halte, et s'y retrouvant le lendemain matin à des heures impossibles. S'étant assuré un servant de messe, qui souvent ne pouvait être que le curé lui-même, il se faisait remettre la clef, et à une heure,

deux heures du matin, sans calculer avec les fatigues de la veille et celles qu'il allait y ajouter le jour même, il commençait son chemin de la croix et ses oraisons, en attendant qu'il pût, sans trop déranger son hôte, célébrer le sacrifice.

Après un déjeûner bien sommaire, dans les ténèbres de la nuit, en hiver, souriant et guilleret, il reprenait son chemin et son action de grâces, qu'il poursuivait toute la journée.

On était habitué à le voir ainsi. Chacun le connaissait sur ces routes si souvent parcourues, et on le saluait avec sympathie, tandis qu'il s'arrêtait volontiers pour adresser un mot à chacun, s'enquérir de l'état des paroisses, des familles, des résultats d'une mission déjà prêchée et par une suggestion aimable, un bon conseil, continuer cette mission et assurer la persévérance de ceux qu'il rencontrait.

« Que vous devez souffrir de la nudité de vos pieds! » disait-on quelquefois au bon Père Joseph. Il souriait et répondait comme tous les capucins : « On s'y habitue. Le contact de l'air fouette le sang, la marche y entretient la chaleur, et l'évaporation met à l'abri de l'humidité. » Il est vrai que si les pieds du religieux ne souffraient pas du froid, ils étaient sujets à d'autres misères, les blessures que faisaient souvent les sandales mal adaptées, les ampoules et les durillons, et surtout l'enflure, résultat du mal de cœur, qui aggravait tous les autres inconvénients.

Pourtant ce n'est pas de la nudité des pieds que le bon Père souffrait le plus. La vie capucine lui avait imposé dès le noviciat une pénitence moins apparente mais bien plus douloureuse, une pénitence à laquelle, non seulement on ne s'accoutume jamais, mais qui devient toujours plus difficile à mesure que les années s'écoulent. C'était le lever de minuit.

Quand tout sommeille dans la nature et que seuls veillent les hommes de péché et de désordre, ceux dont Notre

Seigneur a dit que leur heure est l'heure des ténèbres, les enfants de saint François, après un court sommeil, à minuit, sont appelés à la prière.

Dormant vêtus sur une dure couche, comme des soldats toujours alertés, ils n'ont qu'à chausser leurs sandales et à se rendre au chœur, où les attend le Maître.

Là, pour le monde oublieux et criminel, ils prient. La lente psalmodie, durant une heure, s'élève vers le ciel, et c'est pour les fervents religieux une source d'intimes consolations que cet office récité dans la nuit, en face du tabernacle, partout désert à cette heure.

A ce rendez-vous solennel de minuit, le Père Joseph fut toujours fidèle. A l'appel du Maître, le vaillant soldat avait répondu une fois pour toutes : Présent!

Et il goûtait, dans cet exercice, des joies d'autant plus douces, qu'il y trouvait réunies et la prière et sa chère pénitence.

Non seulement il ne manqua jamais cet office de matines, lorsqu'il était dans les couvents, mais si, à l'occasion de quelque fête, ou pour reposer la communauté d'une fatigue spéciale, ou par mesure de prudence en temps d'épidémie, les supérieurs jugeaient à propos de faire réciter l'office à une heure moins onéreuse, le Père Joseph le disait avec ses frères; mais, à minuit, tout seul, il se levait discrètement et passait une heure en méditation.

Dieu sait pourtant si, avec les fatigues de son apostolat et les lacunes de sa santé, il aurait eu des motifs d'exemption. Mais rien de tout cela ne comptait pour lui et encore ici, il répétait : « La règle! la règle! »

Cette règle, qui ne l'obligeait pas hors du couvent, il l'emportait néanmoins avec lui, et s'il se relâchait de cette pratique, pendant ses voyages à pied, ce dont nous ne sommes pas sûr, il la reprenait inviolablement dans les presbytères où il prêchait, et on se demandait où et quand il prenait son sommeil. On le voyait, en effet, retenu le soir par les cérémonies et par les confessions, levé à minuit pendant une

heure ou deux, déjà à l'église le matin, longtemps avant le jour. Les gouvernantes des presbytères s'étonnaient peu, après cela, de trouver le lit dans l'état où elles l'avaient laissé la veille, ou artificiellement remué de façon à laisser croire qu'on y avait reposé, quand le missionnaire, malgré sa fatigue, s'était contenté de s'étendre sur les planches ou de demeurer sur sa chaise.

L'éclairage, dans certaines maisons de la campagne surtout, était bien insuffisant pour qu'il pût lire les caractères fins de son bréviaire. Aussi, lui arrivait-il des accidents. Un jour, il avait son capuchon brûlé sur les bords, et sa barbe l'avait échappé belle : c'était la bougie trop rapprochée des yeux, qui avait commis le méfait.

Dans un presbytère, croyant ne déranger personne, il priait en se promenant pendant la nuit. Ennuyé de voir surpris le secret de ses veilles, il s'excusait en disant : « Les vieux ne savent plus dormir. »

A Mont-de-Marsan, demeuré seul après l'expulsion, il se levait au milieu de la nuit pour monter la garde auprès de son Dieu et remplacer la communauté absente. On lui donna, dans les derniers temps, un bon frère, dont les délices étaient de suivre les exemples de son vénéré compagnon et de faire avec lui émulation et de piété et de régularité dans l'observance. Ils se levaient alors à deux : le Père lisait son office, le frère déroulait son chapelet. Une longue méditation suivait, quelquefois prolongée jusqu'au matin. En tout cas, il était bien léger, le supplément de sommeil que l'un ou l'autre pouvait prendre, après cette longue séance de prières, en se jetant, souvent transis de froid, sur la dure planche qui leur servait de couche.

De la rustique chapelle, une chambre d'infirmerie, dont Jésus était tout le trésor, le Père Joseph passait à cinq heures à l'église de la Madeleine, pour y continuer ses oraisons, dire la messe et confesser.

On peut dire qu'entre ces deux tabernacles, celui de l'imposante église et celui de son pauvre oratoire, s'écoulait sa

vie tout entière, dans l'étude de ses auteurs préférés, philosophes et mystiques, et dans la prière qu'il n'interrompait jamais.

Ses conversations, quand il recevait la visite d'un confrère, roulaient toujours sur la règle. Il voulait savoir comment elle était observée dans les divers couvents et surtout dans les refuges de l'exil, où se formait la jeunesse religieuse de la Province, l'espoir de l'avenir.

Il se réjouissait, car il en avait de bonnes nouvelles, il savait que partout on aimait la règle et qu'on l'observait au mieux des circonstances. Il s'en rendait compte lui-même, lors des retraites qu'on l'appelait à prêcher à Burgos, à San-Pedro de Cardeña, à Oyarzun.

Impatient des obstacles, dont pour lui-même il ne faisait nul cas, il eût voulu qu'on ne les prît point en considération pour organiser la vie de nos couvents. La règle rigide devait faire plier toutes les circonstances à son cadre, au lieu de s'accommoder à elles, et les projets qu'il exposait à ce sujet, très édifiants sans doute, ne paraissaient pas toujours pratiques. Combien il souffrait de ne pouvoir convaincre ses interlocuteurs!

« Moi je le fais bien, disait-il à un supérieur. — Mais ce que fait un religieux en particulier ne peut toujours être érigé en règle générale. Vous, vous faites des choses que nous admirons... — Ne m'admirez pas, interrompit-il vivement. Je ne fais que mon devoir. » Il en était profondément convaincu.

Il aima sa règle, non seulement jusqu'à l'héroïsme et jusqu'à la passion, mais nous serions tenté de dire jusqu'au fanatisme. Cet amour, il l'a gardé jusqu'à la fin, comme en témoignent les termes enthousiastes par lesquels il termine une lettre, une des dernières qu'il ait écrites : « La règle! La règle! Voilà le cri de guerre. Plutôt mourir que d'altérer les lois que Dieu nous a données! Tout pour la règle et la règle immuable! »

Ce cri de guerre lui était familier et les jeunes clercs de Mont-de-Marsan pouvaient lui rappeler, lors de ses noces d'or, cette parole recueillie sur ses lèvres et qui exprimait son plus ardent désir : « Quel bonheur pour moi, si je pouvais mourir martyr de ma règle! »

CHAPITRE III

Le Lutteur

Son noviciat terminé, le Père Joseph est envoyé quelque temps à Fontenay-le-Comte, où il édifie de jeunes religieux, comme il le fera à la fin de sa vie, et où il inaugure ses prédications.

Dieu le réserve cependant pour un autre théâtre, les Landes, d'où il pourra rayonner dans les Hautes-Pyrénées, qu'il connaît mieux, puisque c'est sa patrie, et où il pourra faire plus de bien.

Le couvent de Mont-de-Marsan venait d'être fondé à la suite d'une mission qu'avaient prêchée, avec un succès exceptionnel, les Pères Exupère et Marie-Antoine. M. Malet, archiprêtre, voulant s'assurer la collaboration constante de ces bons ouvriers apostoliques, avait procuré un terrain et fait construire un couvent de capucins qui, dédié au Sacré-Cœur de Jésus, fut érigé canoniquement le 27 août 1875.

Le Père Joseph, encore jeune religieux, fut destiné à cette fondation, et il en demeura, sans s'en douter, la pierre angulaire, le soutien principal, comme le Père Marie-Antoine l'avait été du couvent de Toulouse.

Il est difficile de ne pas associer ces deux noms, car, sur un terrain plus réduit et avec des qualités moins brillantes, le Père Joseph fut, comme le Père Marie-Antoine, un apôtre.

un convertisseur, et, de même qu'on a pu appeler le second le Saint de Toulouse, pendant sa vie et après sa mort, le Père Joseph a été proclamé, par la voix populaire, le Saint de Mont-de-Marsan.

Comme le Père Marie-Antoine, il ne fut pas supérieur du couvent, Gardien, comme il est nommé dans l'Ordre de saint François, car, avec sa vie errante et ses travaux incessants, le Père Joseph était bien incapable de garder autre chose que sa règle et lui-même; et pourtant, il fut le religieux le plus connu, le plus populaire, celui qui représentait la communauté, et qui demeurait là, en permanence, tandis que les autres, y compris les supérieurs, ne faisaient que passer.

C'est à peine si, à deux reprises, on essaya de le déraciner de ce terrain, qu'il avait conquis dès son apparition, et qui, plus que d'autres, était apte à se laisser travailler par lui et à recevoir la semence qu'il allait jeter abondamment à tous les vents de la montagne et de la plaine.

En 1890, le Père Alfred, son ancien maître des novices, étant devenu Gardien à Toulouse, manifesta le désir de l'avoir auprès de lui. Dans son zèle et sa ferveur, il voulait, à défaut d'une perfection d'observance impossible à réaliser, faire régner dans son couvent, le premier de la Province, une régularité et une ferveur toujours plus grandes, et il savait qu'il ne pourrait trouver un meilleur auxiliaire dans cette œuvre que son ancien novice, dont les exemples entraîneraient la communauté entière.

Mais le Père Joseph, religieux modèle, était aussi un missionnaire; il lui fallait du travail auprès des âmes, et il s'aperçut bien vite lui-même que les populations toulousaines, plus délicates, plus exigeantes, avaient de la peine à comprendre ses méthodes, que son apostolat risquait d'y demeurer infructueux.

De Toulouse, il fut envoyé à Millau, dans l'espérance que la région aveyronnaise, avec sa foi vive et ses chrétiennes traditions, lui donnerait les mêmes consolations que celle des Pyrénées. Mais là, il se heurtait à un nouvel obstacle.

Précisément parce que le Rouergue est attaché à ses traditions et à ses coutumes, il ne comprenait que des missions classiques, et on les donnait, depuis de longues années, dans toutes les paroisses, de façon très régulière. Instruction le matin, catéchisme, gloses sur les commandements, sermons sur les grandes vérités et les fins dernières : tel était le cadre invariable auquel tenaient les curés, et les prédicateurs s'y assujettissaient très scrupuleusement. Mais le Père Joseph avait brisé tous les cadres et avait une méthode d'évangélisation toute personnelle, qui assurait ailleurs ses succès, mais risquait, sur ce terrain particulier, de rencontrer des obstacles.

Il appréciait cette population et s'enthousiasmait de la voir si fidèle et si vibrante. Dans la dernière mission qu'il y avait prêchée, en 1898, il n'avait trouvé, dans une paroisse de trois cents âmes, qu'un seul réfractaire, et il avait pu organiser les trois œuvres qu'il considérait comme vitales : un beau Tiers-Ordre, la bonne presse, la caisse rurale.

« La population tout entière, écrivait-il, est à l'instruction du matin, comme à celle du soir, qui se donne en plein jour, à 4 heures, les hommes aussi bien que les femmes, les domestiques comme les maîtres, car tous les travaux sont à peu près suspendus. »

Il remarque ailleurs que les pasteurs font bonne garde autour de leurs troupeaux et que les grands maux qu'il combat, enseignement athée, mauvais journaux, dénatalité, sont à peu près inconnus. Combien de ces balles qu'il lance constamment dans la peau du diable seraient dès lors perdues et sans effet; combien des méthodes militaires allaient détonner dans un milieu si calme et si pacifique; combien son action et sa lutte allaient en être affaiblies ! C'était une adaptation nouvelle qu'il devait subir; sa rigidité habituelle la lui eût rendue fort pénible et peut-être impossible.

La divine Providence y pourvut. Un incident obligea le vaillant missionnaire à revenir à Mont-de-Marsan et il y resta. On l'avait vu déjà et l'avenir le montra de plus en

plus; là était sa place. Il avait une vocation locale bien déterminée : Dieu voulait faire de lui l'apôtre de son pays natal, les Pyrénées et les Landes.

C'est à ce poste que l'obéissance l'attache; et là, il peut déployer librement tout son zèle et exercer toutes ses facultés.

Si son champ de culture fut restreint, il eut le moyen de le travailler en profondeur et de façon intense et de le mettre en pleine valeur.

Il ne se contentait pas de parcourir les paroisses, de donner des missions ou retraites de huit ou quinze jours, exerçant ainsi une action temporaire nécessairement réduite, mais, ayant occasion de revoir ces populations, et ses marches à pied lui servaient à merveille sur ce point, il pouvait se rendre compte des fruits de son travail, de la persévérance des évangélisés; il pouvait les gourmander, les stimuler, renouvelant et confirmant les résultats de ses premiers travaux; labourant et défonçant toujours davantage le sol qu'il avait déjà défriché.

Sa renommée franchissant les frontières des deux départements confiés en quelque sorte à ses soins, il était appelé quelquefois dans les régions voisines, Gironde, Gers, Lot-et-Garonne; mais il s'y trouvait quelque peu dépaysé. Son zèle se heurtait à de l'apathie, de l'indifférenec, des préjugés, et ses auditeurs, plus riches des biens de la terre que des trésors de la foi, ne répondaient pas, comme il l'eût voulu, à ses exhortations.

Sa méthode vigoureuse surprenait et, comme en Charente, lui valait des oppositions et écartait de sa chaire ceux à qui ses enseignements auraient été plus utiles. Les maux qu'il dénonçait étaient trop invétérés pour qu'il pût, en quelques jours de mission, les guérir. Du moins il éclairait les consciences, il empêchait l'ignorance et les préjugés de prescrire contre la morale et les droits de Dieu; il libérait son âme et donnait aux pasteurs un exemple salutaire. Ceux-ci admi-

rant son courage apostolique, étaient heureux d'entendre retentir un coup de clairon qui pouvait être sauveur.

De fait, bien que dans des proportions plus restreintes, le bien se faisait là aussi et les âmes revenaient à Dieu.

Ce n'était pas du premier coup qu'il obtenait toujours la victoire, comme il arriva dans une paroisse, où il était venu prêcher avec un compagnon, cherchant à convertir un écarteur célèbre sur toutes les places où avait lieu la course aux vaches.

Du passage et du séjour des Arabes, après la bataille de Poitiers, les Landes ont gardé, comme l'Espagne, le goût de ces jeux quelque peu sauvages et dangereux.

Notre pays pourtant les a adoucis et simplifiés, sans supprimer le danger, qui en forme tout l'attrait. Sans le secours du cheval, de la lance, de la cape rouge, l'écarteur landais, après avoir provoqué l'animal jusqu'à le rendre furieux, l'attire à lui, s'offre à lui en quelque sorte, sauf à s'*écarter* vivement au moment où il fond sur lui, lutte entre la force et la ruse, qui excite au plus haut point l'intérêt des assistants, les cris, les trépignements, les bravos.

Dans la paroisse où les capucins commençaient leurs exercices, se trouvait un de ces écarteurs aussi indifférent en religion qu'il était passionné dans l'arène, aussi impie devant Dieu que téméraire en face des fauves.

On l'avait signalé au Père Joseph, qui essaya de le convertir. Mais ce fut en vain. L'ardeur chevaleresque de ce jeune Landais, habile, courageux, oublieux du danger, avait séduit le capucin, dont le caractère était fait pour comprendre ces audaces. Aussi se retirant de la maison, le Père répétait cette parole qui faisait sourire ceux qui connnaissaient l'obstiné personnage. « J'aurai cette âme ! » A quel prix dût-il l'acheter? Ceux qui connaissent les secrets de sa vie et les cruelles mortifications auxquelles il se livrait peuvent le soupçonner.

La mission prit fin, le prédicateur regagna son couvent, mais n'oublia pas l'écarteur.

Souvent dans ses courses, il repassa dans ce village et toujours il demandait des nouvelles de celui dont il voulait faire sa conquête. Il essaya même de le visiter, mais la porte était obstinément fermée et l'écarteur renouvelait devant lui la manœuvre qui lui réussissait si bien sur le champ de courses : il passait à côté et devenait invisible. « Pauvre Père Joseph! il perd bien son temps », disaient les voisins.

Cependant on prévint un jour le missionnaire que le lutteur est très malade. Il a éconduit le prêtre; il ne tolère auprès de lui qu'une sœur de charité. Seule, d'ailleurs, celle-ci a le courage de soigner une plaie nauséabonde, d'où s'échappent des vers. » Le Père Joseph ne recule pas devant le spectacle et vient lui aussi panser la plaie, surtout guérir l'âme.

Malgré un refus opiniâtre, il ne s'éloigne pas, mais répète à la sœur : « Je l'aurai! Je l'aurai! » S'éloignant de quelques pas, il se met à genoux, les bras en croix. Depuis deux heures, il garde cette posture, son visage exprimant non pas la douleur, mais la pitié et la prière ardente. Tant de foi, tant de charité étonnent d'abord le malade, puis amollissent son cœur. Il se rend enfin, il pleure, il fait une confession admirable et s'endort dans la paix du Seigneur.

Quand, ayant acquis un peu d'expérience et en possession de tous ses moyens, le Père Joseph put déployer son zèle, sentant le besoin de stimuler l'attention du peuple et de l'attirer à l'église, il conçut le projet d'organiser ses missions comme des campagnes militaires et d'en faire ce qu'il appelait des chevauchées apostoliques et des séries de batailles.

N'est-ce pas, en effet, la guerre au diable, qu'entreprennent ainsi tous les apôtres de l'Evangile?

Terrible et solennelle rencontre que celle où s'affrontent, sur un terrain donné, pendant les quelques jours d'une mission, toutes les forces de l'enfer et du ciel!

Le Père Joseph était trop surnaturel pour en méconnaî-

tre l'importance, et il savait que les moyens humains, encore qu'ils soient utiles à employer et même nécessaires, puisqu'il s'agit de conquérir des hommes, demeurent vains et sans effet si Dieu ne vient, de sa grâce, assister ses missionnaires. Il déployait en conséquence toutes les ressources d'une tactique habile et toutes les forces disponibles, multipliant les prédications et les exercices, les rendant intéressants, attirant à l'église, par des industries efficaces et variées, cérémonies pittoresques, illuminations, processions; mais surtout il priait et il faisait prier.

A la fois guerrier dans la plaine, harcelant l'ennemi et le poursuivant sans relâche, et prophète sur la montagne, étendant ses bras pour implorer le secours et la bénédiction sur le peuple, il puisait dans la prière ses inspirations et ses forces, et unissait ses veilles, ses pénibles labeurs, ses mortifications extrêmes aux souffrances rédemptrices de Jésus.

Tout missionnaire ne doit-il pas ressembler en quelque chose au Maître qui, à la veille d'entreprendre ses travaux d'évangélisation, comme au moment de compléter par la souffrance et par la mort son œuvre de salut, se retire ou sur la montagne, ou dans la grotte, pour exhaler sa prière devant son Père céleste?

« Il faut pour la bataille que je livre, écrivait-il à un de ses confidents, m'armer de la pénitence et de la prière.... Que le bon Dieu nous fasse la grâce d'être des prêtres pleins de ces deux vertus, pour travailler un peu à la grande œuvre d'expiation qui s'impose! »

Il disait bien souvent, dans ses conférences, en parlant des grands missionnaires du passé, surtout de ses ancêtres franciscains, saint Bernardin, saint Laurent de Brindes, saint Joseph de Léonisse : « Tous ces grands convertisseurs étaient de grands contemplatifs. Ils étaient aussi des hommes de grande pénitence; ils ont parcouru l'Europe à pied et quelques-uns sont allés jusqu'au fond de l'Asie. On ne fait du bien que par la prière et le sacrifice. »

Ceux qui entendaient ces propos s'expliquaient ses grands succès apostoliques, car on voyait de quelle somme de prières ils étaient précédés, et au prix de quelles souffrances il savait les acheter. Le grand contemplatif, l'homme de pénitence qu'il dépeignait, c'était lui-même, et il devenait à son tour un grand convertisseur.

En arrivant sur le champ de bataille, c'est-à-dire dans la paroisse, il annonçait que les hostilités étaient ouvertes, et il commençait le feu.

Il lui fallait d'abord recruter des soldats, s'assurer des munitions célestes. Il mobilisait les forces spirituelles, mettant en prières toutes les personnes pieuses, leur demandant des pénitences, des sacrifices, les exerçant aussitôt lui-même à la manœuvre, pratiquant le premier les actes qu'il leur imposait.

Vers cinq heures, c'est-à-dire longtemps avant l'aube, car ses missions se donnaient généralement en hiver, il sonnait lui-même la cloche pour appeler les personnes pieuses à un chemin de la croix qui devait inaugurer la journée et ouvrir les sources de la grâce.

Son premier succès était d'amener un groupe toujours nombreux à cet exercice matinal. Quel dérangement, pour des personnes ayant assisté à l'exercice du soir, qui devaient abréger leur sommeil le matin et se mettre en route dans la nuit, à travers de longs chemins de montagne, à peine praticables le jour! Mais le saint missionnaire était là pour entraîner les moins fervents. On connaissait ses longues veilles dans ces églises de campagne mal fermées, exposées à tous les vents, où sévissait un froid intense. Les pieds bleuis et enflés, quelquefois ensanglantés de crevasses, disaient assez ce qu'il avait dû supporter pendant les longues heures de l'attente passées en oraison.

C'est à un chemin de croix de réparation qu'il conviait ainsi les personnes pieuses. Se traînant sur la dalle de station en station, il tenait ses bras élevés en croix pendant tout l'exercice, qui durait une demi-heure. Des paroles de feu

s'échappaient de ses lèvres, tandis qu'il laissait parler son âme et faisait des réflexions pieuses ou suggérait des prières. On apercevait à peine dans la pénombre de l'église son visage émacié, tout brûlant, avec son large front, ses lèvres entr'ouvertes, ses yeux baissés, cette physionomie à laquelle une barbe courte et peu abondante donnait la ressemblance d'un crucifix.

Ce chemin de croix était l'exercice le plus touchant et beaucoup, même parmi les tièdes, s'y donnaient rendez-vous pour voir un saint en extase; quelques-uns même disaient pour contempler le Christ sur sa croix. C'était aussi l'exercice le plus fructueux et le pieux missionnaire attribuait à la générosité de ceux qui répondaient à son appel matinal, les victoires qu'il remportait.

Un peu plus tard, ayant célébré sa messe, prêché et confessé, il rentrait au presbytère pour prendre une légère réfection et présenter quelques instants ses pieds au feu de la cuisine; puis de nouveau, ne tolérant jamais qu'on lui apportât une chaufferette, il reprenait à l'église son poste de souffrance et de prière. C'est là qu'il passait à peu près toutes ses journées, sauf le temps que lui prenaient les visites aux malades et la préparation des exercices extraordinaires.

Pour attirer le peuple au pied de leur chaire, les autres missionnaires ont coutume de célébrer des fêtes, de faire des illuminations et, à certains jours, d'organiser des cérémonies extraordinaires : consécration à la sainte Vierge, amende honorable, adoration de la croix, renouvellement des vœux du baptême. Il fallait au Père Joseph une action plus mouvementée et plus guerrière.

Ayant déployé l'étendard et tiré le glaive du fourreau, il pourfendait l'ennemi. Chacun de ses avis étaient des mots d'ordre; et ses sermons des chants de victoire. Il allait par étapes dans sa belliqueuse campagne et annonçait les opérations et les phases de la bataille. L'originalité de cette méthode lui a valu des succès qu'on ne s'expliquerait point, si on ne savait que la grâce de Dieu abonde là où l'attirent la prière et les sacrifices.

D'abord il s'agissait d'étrangler le diable. « Vous le verrez là, disait-il, pendu à ma corde, sur le panneau de cette chaire. » Il décrivait si bien la scène qu'un de ses auditeurs, alors enfant, déclara avoir cru vraiment à l'apparition, au soir indiqué, du fantôme cornu, tirant la langue et se débattant dans le vide, étranglé par la corde du capucin. « Avec quelle anxiété j'attendais cette cérémonie ! J'y rêvais la nuit, et me tenais plus sage que de coutume pour ne pas mériter d'être, ce soir là, confiné à la maison. »

Ce n'étaient pas les enfants seulement, mais toute la paroisse, qui était haletante, se demandant ce que pouvait bien être la surprise réservée par le capucin.

Le temps de la mission étant court, il n'était pas question d'une cérémonie bruyante, sans portée pratique, qui eût été une perte de temps. Les fêtes elles-mêmes et les attractions singulières que le Père adoptait tendaient au but final et étaient seulement le prétexte à un sermon sérieux, sur un point d'importance spéciale, que tous devaient entendre.

La strangulation du diable, c'était une attaque à fond de train contre la presse maçonnique et l'enseignement athée, double mal dans lequel le prédicateur dénonçait un même venin et qu'il fallait combattre sans répit. Les arguments se suivaient et le nœud autour du cou du diable se resserrait de plus en plus.

Mettre en lumière la gravité du désordre et le péril pour les âmes, c'était ce que le Père appelait la pendaison de l'ennemi.

Mais la bête infernale avait la vie dure. Même étranglée, elle n'était pas morte. Aussi l'opération commencée allait avoir une suite et le terrible justicier donnait à ses auditeurs un nouveau rendez-vous solennel pour assister à une fusillade. Il allait tirer une balle dans la tête du diable.

Annoncée à satiété, cette seconde cérémonie attirait plus de monde encore que la première, car la curiosité allait croissant, et on s'intéressait de plus en plus à des sermons qui

ressemblaient si peu à ceux que l'on avait entendus jusque là.

Cette fois, la balle consistait en un sermon plein de feu et d'énergie contre la libre pensée. La libre pensée à la campagne, éclose sur la table d'auberge entre une bouteille de vin frelaté et le mauvais journal empoisonneur, quel facile sujet à la raillerie! Le Père ne s'y arrêtait guère, mais il tonnait contre ces ridicules docteurs de village; il stigmatisait leurs prétentions et leurs audaces, et mettait en garde contre eux les esprits trop confiants et trop bienveillants. Avec sa verve piquante, son accent convaincu, l'apôtre tenait son auditoire en haleine, tandis que les coups pleuvaient drus comme grêle sur les suppôts de Satan, qu'il confondait avec leur maître. C'était un vrai jeu de massacre et les fortes têtes, qui ne pouvaient s'empêcher d'assister à ces sermons, parce qu'ils voulaient savoir ce qu'on allait dire d'eux, se retiraient fortement meurtries, comme si elles avaient essuyé le feu de tout un régiment.

Les hurlements de fureur que poussaient, à la sortie, ces malheureux libres-penseurs, les invectives qu'ils lançaient contre le missionnaire, faisaient la joie de celui-ci, qui se disait en se frottant les mains : « Je les ai touchés au bon endroit! » Et la joie était partagée par tous les bons chrétiens, qui relevaient la tête, prenaient conscience de leur force et ne s'abandonnaient plus à leur redoutable adversaire.

La troisième cérémonie contre le diable, toujours récalcitrant, c'était un autre coup de fusil pour lui envoyer une balle au cœur.

Le sermon ici portait sur les ravages du vice impur dans les familles et dans les âmes. Ce sujet si ardu, était abordé avec une délicatesse comme seule pouvait l'inspirer la vertu du Père Joseph, mais avec une franchise absolue, qui ne laissait rien dans le vague et dans l'ombre.

Il tançait la jeunesse folâtre, l'abus des toilettes si ridicule chez des paysans; les danses et les fêtes; il mettait en

garde les jeunes gens contre les séductions de la campagne et de la ville, mais surtout il instruisait les époux et dénonçait, comme nous le dirons plus loin, avec une vaillance impitoyable, le mal qui ravage si cruellement les foyers et met la race en péril.

Cette lutte contre le diable devait se terminer par une grande victoire, et il fallait en préparer la célébration extérieure. C'est ici qu'intervenait le canon.

Le Père Joseph s'était procuré un mortier d'assez gros calibre, et, avec ses instincts de chevalier et de guerrier, il en avait fait un auxiliaire précieux de son apostolat. Dès le premier jour de la mission, les fidèles étaient prévenus que le canon gronderait à l'heure solennelle de la clôture.

Avec quel amour et quel enthousiasme le vaillant missionnaire parlait de son canon! Quelle efficacité il lui attribuait pour le succès de ses campagnes! Et comme il lui en coûta d'y renoncer, après les accidents que nous aurons bientôt à raconter!

Tous les soirs, dans les avis précédant le sermon, le canon avait une place d'honneur. Le Père Joseph, moitié souriant, moitié sérieux, le faisait en quelque sorte gronder d'avance et promettait de donner, grâce à lui, à la paroisse, une fête sans pareille.

Le canon était en route, car le missionnaire, marchant à pied, ne pouvait le prendre dans ses bagages, et il tenait d'ailleurs à en réserver la surprise. Le curé de la paroisse précédemment évangélisée était chargé de le faire parvenir, mais seulement au jour voulu : il devait, jusqu'au dernier moment, garder le mystère et tenir cachée cette arme formidable : « Que M. D..., écrivait le Père, n'exhibe pas trop mon canon! On rendrait mon cher bronze ridicule : *quod Deus avertat!* »

C'était le temps où un ministre de la République, après des désordres dans quelques églises, avait déclaré être prêt à fermer toutes celles où ils se produiraient, ce qui était donner aux perturbateurs une prime et un encouragement. Les

campagnes suivaient les villes, et un soir, tandis que le Père Joseph était en chaire, on fit, au fond de l'église, partir un pétard. Il y eut grand émoi dans la foule, bien vite calmée cependant grâce au sang-froid du prédicateur, qui, haussant les épaules, se contenta de dire : « Mon canon fait plus de bruit que ça! »

Ce canon était si bien pris au sérieux que lors de la mission de Lourdes que prêchaient le Père Joseph et le Père Alfred, le *Journal de la Grotte*, avec une aimable ironie, rendant compte de la cérémonie de clôture, mentionnait le canon du fort, qui, pendant la procession, remplissait de ses échos et la ville et la vallée. Les pèlerins de Lourdes et les habitués du pèlerinage durent éprouver quelque étonnement, car ils n'avaient pas remarqué que le fort fût encore occupé et qu'on y logeât des canons. Ils ne connaissaient pas, eux, le canon du Père Joseph, qui s'illustra ainsi dans bien d'autres campagnes.

A la clôture des missions, le diligent ouvrier du Seigneur allait lui-même dans les forêts choisir un bel arbre, bien droit et élevé, pour en faire la croix. Il se trouvait toujours un propriétaire heureux de lui fournir ce bois, tandis qu'une souscription procurait le crucifix.

L'érection de ce calvaire, souvenir et monument de la mission, était la cérémonie dernière, soigneusement préparée et attendue avec impatience.

Les vêpres terminées, une procession solennelle se déroulait à travers les rues des villages et allait quelquefois au loin, dans la campagne, à un carrefour des routes ou au sommet d'une colline, pour dresser triomphalement le précieux trophée de la victoire remportée dans la paroisse, victoire qui perpétue dans le monde celle du Golgotha : « *Super crucis trophæo, die triumphum nobilem.* En face de ce trophée de la croix, que toute langue chante le noble triomphe du Christ! »

La foule le chantait par des cantiques et des vivats enthousiastes. Les jeunes gens qui avaient accompagné la

croix en brillante cavalcade, le chantaient à leur manière, en déchargeant leurs fusils, remplissant les vallées et faisaient résonner les échos des montagnes de leurs salves de mousqueterie, tandis que dans le lointain, les sourds grondements du canon s'associaient à toutes ces voix et leur donnaient une gravité et une solennité impressionnantes.

Dans ce cadre tout militaire, le Père Joseph apparaissait plus guerrier que jamais, dressé sur un tertre, auprès de l'arbre de vie, pour dire lui aussi l'hymne de louange, et dans une allocution pathétique, faire passer dans l'âme de ses auditeurs ses sentiments de ferveur, de reconnaissance, d'amour, et aussi de générosité et de bravoure, en face des batailles que l'avenir tient en réserve.

Au nom du Roi des rois, qui, de la croix a voulu faire son trône, il donnait le mot d'ordre aux soldats, dont il venait renouveler l'énergie.

Il ne manquait pas de rappeler à ses auditeurs, à cette occasion solennelle, les devoirs pratiques qui leur incombait, de remporter à tout prix la victoire, indiquant sans crainte le terrain sur lequel l'ennemi a transporté ses attaques et qu'il nous faut adopter nous-mêmes, sous peine de battre l'air de nos coups d'épées : le maintien des traditions familiales, l'école, les élections, la presse. C'était, en un mot, le rappel et l'abrégé de tous les enseignements de la mission.

« C'est en 1886, écrit un curé, que j'ai eu le bonheur d'assister pour la première fois à la cérémonie belle et touchante d'une plantation de croix présidée par le Père Joseph, à Puntous, doyenné de Castelnau-Magnoac.

« L'emplacement de cette croix était au hameau dit des Quatre-Chemins, au croisement des routes de Tarbes et de Lannemezan, à plus d'un kilomètre de l'église paroissiale.

« L'ardent missionnaire était alors jeune, dans la plénitude de ses forces et de ses moyens d'action. Emporté par son amour du divin Crucifié, il parla avec une chaude éloquence, tourné vers le soleil qui illuminait son visage, ruisselant de sueur et semblant ne s'apercevoir de rien, tandis que

l'écoutaient tous les habitants de Puntous, et un millier de personnes venues de toutes les paroisses des alentours.

« La fête fut grandiose et laissa dans les âmes, non seulement des fidèles, mais des prêtres nombreux qui y participaient, un souvenir ineffaçable. »

Le Père Joseph, pour des raisons de symbolisme, voulait des croix très hautes. Sur le calvaire, elle ne s'élevait pas beaucoup au-dessus du rocher, elle était humiliée dans les ténèbres. Maintenant qu'elle est triomphante, il faut qu'elle aille en quelque sorte chercher son auréole dans la lumière et dans le ciel même. Il l'appelait la croix aérienne, la croix céleste.

« Je suis partisan des hautes croix, écrivait-il, parce que une haute croix est un étendard royal, l'étendard de l'unique Roi Jésus. Il faut que la croix domine les plus hautes maisons et qu'elle soit vue de loin. »

Il y avait encore souvent, dans ces campagnes, des arbres de la liberté. Le zélé missionnaire voulait qu'au-dessus de ces branches, qui n'abritaient plus, hélas! que la tyrannie, s'élevât toujours plus haut l'arbre de la véritable liberté, la croix. Et cette croix, sur bien des places, a supplanté l'arbre vétuste, qui, ayant honte de lui-même, tombait lamentablement et s'en allait au feu.

Cette haute croix, on la voyait s'élever à l'entrée des villages, ou auprès des églises, sur les collines et au creux des vallées, et à les voir ainsi s'élever dans les airs, avec des proportions inusitées, longues et amincies, on n'avait pas de peine à les reconnaître et on disait : « C'est une croix du Père Joseph! »

Il en a ainsi ensemencé toutes les Pyrénées et les plaines des Landes. Beaucoup d'entre elles, aujourd'hui, sont tombées ou de vétusté ou par suite des coups de vent auxquels les exposait davantage leur élévation même. Mais le souvenir demeure des missions prêchées par l'homme de Dieu et de ses enseignements. Il a laissé dans toutes ces régions la trace de ses pas par le renouvellement spirituel qu'il y a opéré et les vertus qu'il y a fait germer.

Son nom y demeure en bénédiction, et son souvenir passe à la nouvelle génération qui ne l'a pas entendu, comme celui d'un prédicateur légendaire.

Le Père Joseph était de belle taille, sec, élancé, sur la fin de sa vie légèrement courbé. Ses traits étaient fins et énergiques : lèvres amincies, avec une barbe peu fournie, courte, en pointe, qui lui donnait une ressemblance avec certains portraits de saint François de l'école espagnole. Son front était haut et large et ses yeux d'une vive expression. Il les tenait habituellement baissés, mais quand il les relevait sur ses amis, il les regardait bien droit, tandis que son visage d'ascète s'illuminait d'un bon sourire. Dieu lui avait donné, au physique, les qualités qui impressionnent les peuples et donnent autorité à ceux qui doivent parler.

Chacune de ses missions était une épopée, où, à côté des solennelles fusillades et des victoires retentissantes, il y avait le feu quotidien des sermons.

Là encore, s'affirmait la manière du vaillant Capucin, qui ne ressemblait à aucune autre, ressortissant, comme nous l'avons dit, uniquement du genre militaire. Il était, en chaire, un général donnant des ordres, exposant une consigne, lançant des hommes au combat. Sa phrase incisive, tombait comme un coup d'épée : un style nerveux, contondant, où les idées tenaient plus de place que les mots; des épithètes pittoresques, savoureuses, rares mais cinglantes, un peu crues parfois, d'autant plus accessibles à un auditoire populaire; au lieu du souci de l'élégance, de la force et de la vigueur partout : tel était le Père Joseph.

Sa voix faible et voilée prenait de l'ampleur au bout de peu de temps, sa taille se redressait et l'effort qu'il faisait pour parler l'obligeait parfois, à cause de son mal de cœur, à se tenir la poitrine à deux mains, comme si elle eût menacé d'éclater. Il avait des mouvements superbes d'indignation, de colère, et tout son être parlait quand, dans un geste de dédain et de mépris, il semblait rejeter tout son être loin de ce qu'il venait de dépeindre comme un objet d'horreur.

Il avait une façon impressionnante de prononcer certains mots qui revenaient souvent sur ses lèvres : « terrible, immense, sublime », accentuant les syllabes, fermant les yeux et relevant la tête, comme si les trouvant insuffisants, il avait voulu ajouter à leur force.

Emporté par sa fougue oratoire, on eût dit un lion secouant sa crinière, prêt à bondir sur sa proie; un torrent déchaîné emportant tout sur son passage; ou encore un ange de l'apocalypse, monté sur son coursier, dévorant l'espace et frappant des coups redoutables.

Au lieu d'un glaive, c'était une massue qui s'abattait sur la tête des impies, ou une violente décharge d'artillerie, ou encore les fulgurantes explosions de la foudre.

Mais c'est uniquement contre l'ennemi des âmes qu'il se déchaînait ainsi, gardant pour tous un fond de bonté que l'on devinait dans son âme et qui paraissait dans toute sa physionomie et faisait contraste avec la vigueur de ses paroles.

Pour les meneurs, pour les chefs, pour les hommes néfastes qui corrompent l'opinion et trompent le peuple, qui donnent le scandale de leur apostasie et de leur malice, qui persécutent l'Eglise et conduisent la France aux abîmes, il n'était pas tendre, certes; mais même alors qu'il les anathématisait, et que les accents de sa colère, comme une rafale, faisaient courber toutes les têtes, on sentait passer dans son souffle de la pitié et de l'amour, non seulement pour les victimes, mais pour les coupables eux-mêmes, qu'il appelait à la conversion. Si ceux qu'il combattait l'avaient vu de près, ils eussent été étonnés de le trouver si droit, si magnanime, si chevaleresque et de voir son regard si candide et si loyal; la sympathie qui se dégageait de toute sa personne les eût bien vite gagnés. Avec quelle généreuse affection il recevait ainsi les convertis et les désabusés!

C'est l'amour seul qui inspirait sa conduite, où l'amertume n'apparaissait que comme remède inévitable : il ne frappait que pour guérir.

C'est l'amour qui enflammait son zèle, provoquait son courroux et amenait sur ses lèvres les paroles vengeresses, paraissant parfois invectives et diatribes, alors qu'elles étaient surtout des accents de douleur. C'est pour les empêcher de nuire et protéger les faibles qu'il marquait au fer rouge les francs-maçons, ennemis de Dieu et exploiteurs du peuple.

Même quand son éloquence prenait cette forme un peu violente, il se possédait admirablement et ne disait rien qu'il n'eût préparé et médité, rien qui pût paraître une allusion à des personnes; aussi, ses ennemis, intéressés à le prendre en faute, et l'épiant de très près, ne purent jamais l'accuser, en vérité, d'avoir excédé dans ses paroles.

Pourtant il traitait tous les sujets, choisissant même de préférence les plus brûlants, fonçant droit sur l'ennemi, sans ménagements, sans précautions oratoires, sa littérature ignorant volontairement les nuances, fidèle au précepte de Boileau :

« J'appelle chat un chat et voleur un larron. »

Les curés, l'entendant parler avec cette liberté qu'il tenait des apôtres, s'étonnaient d'abord et quelques-uns tremblaient. Mais le peuple était intéressé et, devant le succès de la méthode, chacun s'inclinait. Les prêtres qui savent que seule la vérité délivre et qui souffraient du silence dans lequel ils devaient s'enfermer, applaudissaient le courage du capucin et faisaient son apologie auprès de leurs confrères. Quelques-uns parlaient à demi-voix de ses imprudences, de ses audaces; mais, somme toute, quand ils voulaient un prédicateur capable de remuer leur paroisse, c'est à cet audacieux qu'ils avaient toujours recours.

Il y avait par exemple un sujet délicat entre tous, que la prudence humaine interdisait de porter dans la chaire et qu'aucun prêtre n'osait aborder : la politique. Les laïques se considèrent comme maîtres sur ce terrain, qu'ils gardent jalousement, n'y permettant pas l'intrusion des prêtres.

Quand ceux-ci veulent s'y aventurer, ils encourent les colères et les haines, ils irritent les esprits, perdent leur prestige et compromettent la religion et la cause même qu'ils veulent défendre. Préjugé bien invétéré dans la race humaine, qui est devenu, de nos jours, une des grandes causes de l'impopularité des prêtres, des défaillances de la foi, de la crise religieuse et des persécutions. L'anticléricalisme dont nous souffrons est-il autre chose que cette démarcation sauvagement défendue par tous nos ennemis entre la politique et la religion?

Eh! bien, le Père Joseph, sur ce terrain, manœuvrait avec une parfaite aisance. Il attaquait de front la mauvaise politique, défendait contre elle, par piété, la religion dont il était le ministre, et par charité, le peuple qui en est la victime. Il ne voyait la politique qu'au point de vue religieux et ramenait tout ce qui touche ce sujet à la notion surnaturelle. Par quel miracle ces incursions si franches, si loyales, mais si caractérisées, étaient-elles tolérées? Comment les hommes, si chatouilleux sur ce point, l'écoutaient-ils sans murmures et sans plaintes, acceptant ses solutions et n'y trouvant rien à reprendre? Comment sur ce point, le hardi missionnaire obtenait-il des succès?

Peut-être n'y a-t-il pas de meilleure preuve de l'ascendant qu'il exerçait sur le peuple, de l'autorité que lui donnait sa vertu, de la réputation de sainteté dont il jouissait auprès de tous, que cette sécurité à aborder un terrain interdit, sur lequel tout autre n'aurait trouvé que déceptions amères et échecs retentissants.

Le Père Joseph avait des droits que n'avait pas le clergé des paroisses et les missionnaires ordinaires. Tout lui était permis; il avait licence de tout dire, et de cette licence, il profitait largement.

Et combien y gagnait l'intérêt des âmes, de la religion, de la patrie, qui se confondent toujours sur notre terre de France et que le Père Joseph, fortement nourri des connaissances théologiques et des doctrines sociales, ne savait pas

séparer! Son talent spécial consistait à savoir faire ces incursions sur le terrain prohibé par les préjugés, en ne traitant jamais que de la religion et de l'intérêt des âmes.

C'était au nom de la religion qu'il entrait sans transition et sans ménagement sur le terrain électoral, disant aux hommes leur devoir, et, sans allusions aux personnages, se tenant uniquement dans le domaine des principes, il faisait le portrait et instruisait le procès des mauvais candidats, les stigmatisant et leur arrachant souvent les chances de succès.

« Pour avoir de bonnes élections, disait-on dans les Pyrénées, il faudrait faire passer le Père Joseph quinze jours avant dans chaque paroisse. »

De fait, quand il avait prêché quelque part, on était sûr qu'aux élections suivantes, les mauvais candidats seraient éliminés.

Il menait encore, contre les mauvaises écoles, une campagne formidable qui dut bien souvent jeter dans la fureur certains maîtres d'école.

L'Université, pour lui, soit l'autorité civile d'où émanaient ces écoles, était sa bête noire. Il la poursuivit toute sa vie, ne cessant de prononcer contre elle le *Delenda Carthago.*

En 1910, il écrivit pour dénoncer ses méfaits et la démasquer comme l'ennemi le plus fourbe, le plus dissimulé et le plus dangereux, une série d'articles dans les *Etudes franciscaines,* qu'il réunit en brochure, et qu'il aurait voulu répandre comme opuscule de propagande et de combat.

Elle portait en exergue : « Sauvons l'âme de nos enfants! » et avait pour titre : *Nature de l'enseignement officiel.*

Sa préface est un coup de clairon. Prévoyant que la bataille va s'engager à fond sur ce terrain, il veut que les catholiques y prennent dès maintenant position, de manière inexpugnable.

L'Université est rationaliste, elle l'avoue elle-même et c'est là un péril suprême pour la foi et la patrie. Il faut un effort intensifié, énergique, général, si nous voulons sauver de notre malheureux pays ce qu'il est possible d'en sauver.

Le rationalisme, dit-il, c'est la plus scélérate de toutes les hérésies passées, futures et possibles : car c'est la négation totale.

Jamais hérésie n'a autant haï et proscrit Jésus-Christ. Or, il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens : celui-là seul existe et vit. Affirmer Dieu et nier Jésus-Christ, c'est affirmer un Dieu qui n'existe pas; c'est nier Dieu. Donc arrière les tartuferies et fourberies des maçons Ferry et Paul Bert, et autres apostats, proscripteurs de Jésus.

Jamais hérésie n'a banni aussi radicalement toutes les vérités morales et religieuses, n'a autant massacré la raison humaine et tout bon sens.

Jamais Satan n'a placé entre les mains de ses amis un instrument aussi puissant de perversion universelle et de toutes les démolitions.

Jamais hérésie n'a tant avili les caractères. Les pires forbans constituent l'élite de nos sociétés rationalistes. Leurs intellectuels et écrivains sont les pires malfaiteurs, qui acheminent les masses populaires vers la démagogie, qui est la suprême corruption.

Et il montre cette Université rationaliste et impie portant sur son front, comme caractère distinctif, le signe de la bête. Il faut la combattre comme le démon lui-même dont elle est l'émanation. Si nous ne le faisions point, la France aurait le droit de s'étonner, de s'indigner, car nous serions coupables à son égard de trahison.

Mais déjà les articles du Père Joseph avaient fait du tapage. Le gouvernement impie y avait vu une attaque directe et le ministre de l'Instruction publique crut devoir les dénoncer du haut de la tribune de la Chambre.

Bonne aubaine, dont s'applaudissait le Père Joseph, et qui lui valut du coup la sympathie des catholiques et de tous les hommes de bien, dont il défendait la cause.

Le correspondant de l'*Union*, dans la région, en fit la matière d'un article intéressant. Après avoir donné la physionomie du solitaire de Mont-de-Marsan, il disait :

Voilà le criminel dont le grand Maître de l'Université a essayé de flétrir les saintes audaces, en plein Parlement.

Aller porter des félicitations au cher coupable était tout naturel de notre part. Nous y allâmes.

Assis à son bureau, dans une pauvre chambre, grelottant un peu de froid, le capuce sur la tête, il travaillait.

« Comment! Père Joseph, c'est ainsi que vous faites parler de vous?

— Je fais parler de moi? Que dites-vous?

— Mais la vérité. Vous n'avez donc pas lu l' « Univers » de ce jour?

— Non, pas encore; je n'en ai pas eu le temps.

— Nous allons le lire. Je vous apporte même l' « Officiel ». Et vous êtes en excellente compagnie. Vous êtes cité après le Cardinal de Bordeaux et après Monseigneur de Bayonne.

— C'est vraiment trop d'honneur; je n'en mérite pas autant.

— Voici donc ce qu'on vous reproche (Journal Officiel, 17 février 1911, p. 707) :

« M. le Ministre de l'Instruction Publique. — Je veux prouver qu'une campagne abominable de pression, d'intimidations et de violence est menée contre l'école laïque, au mépris de la liberté de conscience des pères de famille républicains.

« Jadis, écrit le Père Joseph dans les « Etudes franciscaines », les mahométans, très habiles marins, opéraient à l'improviste des descentes sur les côtes des pays chrétiens, y faisaient une razzia de tous les enfants qu'ils élevaient dans le mahométisme. Nos parlementaires opèrent aussi une razzia de tous les enfants français pour les jeter dans l'école rationaliste qui fera de nous nécessairement un peuple rationaliste; or, la civilisation rationaliste sera la plus ignoble, la plus scélérate de toutes celles qui se seront succédé sur la terre. »

Et plus loin : « Le corps universitaire renferme dans son sein des maîtres éminents par leur savoir et leur foi; quelques violettes ou roses très parfumées qu'on jette dans un égoût ne diminuent pas les exhalaisons pestilentielles qui s'en dégagent » (exclamations à gauche). « Les écoles normales d'instituteurs doivent être condamnées solennellement; elles le sont déjà par la théologie et le Saint-Siège. Il faut qu'on sache dans toute la France, que ce sont des chaires de pestilence, que les professeurs, parents et élèves seront coupables de péché mortel et indignes d'absolution... Nos écoles normales sont des usines d'impiété et d'anarchie : elles sont l'agent le plus actif de la dépravation de notre pays (bruits à gauche).

« Chaque école officielle est un nid de vipères, puisque avec le rationalisme il n'y a rien de défendu. »

« Messieurs, voilà un Père franciscain qui aurait grand besoin des leçons de fraternité évangélique qu'a donné ici même l'autre jour M. Lemire. »

« M. Paul Lerolle. — Il ira les chercher dans la « Lanterne ».. M. le Ministre de l'Instruction Publique. — ...et qui devrait bien se conformer aux conseils de douceur de saint François d'Assise » (Rires et applaudissements).

Pendant cette lecture, le Père souriait, de ce sourire « franciscain », que M. le Ministre n'a jamais vu dans son entourage, parce qu'il reflète la sainteté.

— Que pensez-vous de cette citation, mon Père?

— J'en suis ravi; mais c'est bien incomplet. On devrait lire mon travail; je l'ai mis en brochure. Si je l'ai entrepris, c'est parce que le péril est extrême; l'enseignement officiel est rationaliste, il est partant le plus corrupteur qu'on ait jamais imposé au pays.

Je ne me contente pas de l'affirmer; je le prouve. M. le Ministre a-t-il réfuté mes preuves? Il n'en a pas nommé une seule. Or, je démontre que le rationalisme est la plus scélérate de toutes les hérésies passées, futures, possibles; car il est la négation totale de toutes les vérités morales et religieuses. Jamais hérésie n'a autant haï et proscrit Jésus-Christ, c'est-à-dire le vrai Dieu. Jamais Satan n'a placé entre les mains de ses suppôts un instrument aussi puissant de perversion universelle. Jamais hérésie n'a autant avili les caractères.

Mon étude jette de vives lumières sur tous ces points.

— « C'est vrai; plusieurs revues l'ont reconnu et ont recommandé votre brochure.

— Mais que dites-vous de la tolérance évangélique, dont parle M. le Ministre?

— L'Evangile stigmatise les pharisiens, leur doctrine et leur hypocrisie. N'est-ce pas Jésus, le bon Sauveur, qui a dit de ceux qui tuent l'âme des enfants qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent jamais nés?

— Mais les conseils de douceur de saint François?

— Notre Séraphique Père n'a été un pacificateur qu'après avoir été un grand justicier; l'extrême sévérité c'est l'extrême charité; c'est en exterminant l'erreur qu'on sauve les âmes. J'essaie de marcher sur les traces de notre saint Fondateur. La lutte s'impose

si nous voulons éviter les pires catastrophes. Nous adopterons la devise des chevaliers de Malte : « *Obsta ad supremum.* »

Nous avons fait du chemin depuis et bien des yeux se sont ouverts. Des hommes qui ne sont ni croyants, ni conservateurs, à la vue des 15.000 instituteurs communistes, des 80.000 qui sont affiliés à la C. G. T.; à la vue surtout des maux causés par l'école sans Dieu, qui est l'école sans morale; de l'enfance qui se corrompt, des crimes qui se multiplient partout, plaident aujourd'hui la même cause. Le Père Joseph n'était coupable que d'une plus grande clairvoyance et d'un courage plus généreux à dénoncer un mal qu'il faudra bien guérir un jour, si on ne veut pas que la France meure.

L'intervention du Père Joseph sur ce terrain brûlant ne nous invite-t-elle pas à faire un examen de conscience et à nous demander si nous nous sommes mis assez tôt, assez unanimement et assez vigoureusement à cette tâche si nécessaire, combattant l'ennemi principal et opposant à ses empiètements une digue infranchissable? Au lieu d'aller au plus pressé, de réaliser l'*Obsta ad supremum*, que le Père écrivait sur la couverture de son livre, n'avons-nous pas tergiversé, divisé nos forces? A chacune de nos hésitations pourtant, le laïcisme encouragé a fait un pas en avant et nous menace aujourd'hui de l'école unique, l'école du diable.

Les succès qu'obtenait le Père Joseph dans ses diverses campagnes nous montrent que la victoire n'était pas impossible, et qu'il suffisait pour la remporter, d'avoir confiance en Dieu, de faire appel à ses propres forces et d'y mettre le prix.

« En ce temps-là, écrit un curé, les francs-maçons étaient les maîtres dans le Magnoac. Et la plupart des curés n'y avaient aucune autorité et n'exerçaient aucune influence sociale. Ils paraissaient accepter assez docilement l'injonction des Loges : « Les prêtres à la sacristie! » Et tout allait à la dérive, vers l'enfer. Des mauvais journaux et des mau-

vais lieux partout. Le dimanche profané et consacré uniquement aux danses et aux dissipations. Beaucoup de scandales, d'impiété et de libertinage. Des instituteurs de plus en plus nombreux se faisant les curés du diable. Telle était la situation, tandis que les prêtres terrorisés par leurs ennemis et craignant de plus grands maux, gardaient le silence et ne faisaient rien pour endiguer le torrent funeste.

« Mais le Père Joseph vint et changea l'opinion du peuple et la mentalité des prêtres. Il ne convertit pas les francs-maçons, certes, qui moururent tous dans l'impénitence, excepté l'un d'entre eux et de premier rang, qui dût cesser de jouer un rôle politique, s'étant retiré publiquement d'une loge de Toulouse pour revenir à la pratique de la religion chrétienne.

« Avec le bon Père Joseph, nous, prêtres, sommes sortis de plus en plus de notre sacristie pour nous occuper activement de tout ce qui intéresse nos paroissiens. Encouragés par lui, nous avons fait la guerre aux mauvais journaux, aux agents de la secte, sur tous les terrains, y compris le terrain électoral, organisant ainsi d'une manière efficace, la résistance catholique.

« La conséquence ne se fit pas attendre. Aux élections législatives, le canton de Castelnau-Magnoac donna bien longtemps, chaque fois, une forte majorité au candidat opposé aux francs-maçons. Les instituteurs, voyant qu'ils recueillaient dans leur rôle une popularité à l'envers, cessèrent leurs attaques contre les prêtres et contre la religion. Peu à peu les paroisses devinrent plus chrétiennes et un progrès pût être constaté à chaque visite que nous faisait le Père. »

Avec la politique, il y avait un autre sujet scabreux que les prédicateurs, par timidité ou ignorance, n'osaient traiter, de sorte que le mal empirant toujours, a fini par provoquer les angoisses de tous : c'était le désordre du foyer, l'égoïsme des époux, la profanation du mariage, les calculs criminels à l'encontre des desseins de la divine Providence et des sain-

tes lois de Dieu, causant la plaie, le chancre qui envahit toujours et menace de mort la société elle-même.

« Ce mal causait des ravages partout, écrit un curé et tuait toute énergie dans les âmes et tout esprit chrétien; le Père Joseph vint et l'attaqua de front. Il en fit, en quelque sorte, le thème principal de ses prédications; n'était-ce pas le mal par excellence, le plus répandu comme le plus funeste, celui qu'encourageaient les préjugés et les passions, et qu'il fallait par conséquent tout d'abord enrayer? Ces prédications courageuses, portant le fer dans la plaie, eurent pour conséquence, dans toutes les Pyrénées, une augmentation notable de la natalité, et les statistiques des paroisses qui enregistraient lamentablement le déficit des naissances, passèrent à des chiffres opposés : partout heureusement la vie reprenait le dessus et le nombre des berceaux dépassait celui des cercueils. A la dernière guerre, on a dit que la France a eu cinq mille au moins de ses soldats et défenseurs, qui, sans les prédications du Père Joseph, n'eussent pas vu le jour. »

Le vaillant lutteur ne comprenait point le silence sur un point d'une telle gravité et ne craignait pas de dire en public, d'un personnage que l'on accusait de trop d'indulgence à cet égard : « S'il venait se confesser à moi, je ne lui donnerais pas l'absolution. »

Combattre ce mal était bien pour lui l'œuvre nécessaire, urgente, la plus pressante de toutes, et écrivant à ses amis, à M. Dupuy, curé de Laloubère, puis plus tard à Mgr Froment, il les tenait au courant de tous ses travaux, de toutes ses missions et en donnait des nouvelles, disant surtout en quel état étaient les paroisses dans lesquelles il passait, au point de vue de la natalité.

Il était fier de sa famille devenue, à Aurensan, un exemple à cet égard et il écrivait à sa nièce : « A chaque naissance, c'est un prince du ciel qui vient à vous, un nouvel ange gardien, une nouvelle protection de Dieu. »

« Quand nous rencontrions sur notre chemin, raconte un curé, une femme en qui s'annonçaient les signes d'une ma-

ternité prochaine, il était saisi d'un très grand respect; baissant les yeux, il la saluait bien bas et me disait ensuite : « C'est le tabernacle de Jésus ! La mission de la femme chré- « tienne est sublime. »

Une guerre suppose non seulement l'attaque, mais la riposte de l'ennemi. Celui-ci, poursuivi avec acharnement, devait chercher à se défendre et à déchaîner contre l'homme de Dieu, toute son armée de libres-penseurs et de francs-maçons, furieux d'être démasqués et si vigoureusement fustigés.

Dans les campagnes, ces mécontents n'ayant ni le nombre, ni la force, ne pouvaient guère que maugréer. Il n'en était pas de même à la ville, où les citoyens « conscients et organisés » se tenaient sur la défensive, essayant même de passer à une attaque.

Cette tactique fut employée notamment à Dax, sans autre résultat que de rendre la secte grotesque et odieuse, et d'accentuer le succès de l'indomptable missionnaire, qui écrivait à la suite :

« La mission a été bonne, bien qu'elle n'eût été annoncée qu'à la dernière minute et presque improvisée. Avec les batailles, nous avons tout de suite attiré beaucoup de monde. Nous avons des auditoires... même trop nombreux.

« Tout s'est pourtant passé tranquillement pendant quinze jours. Mais le mardi saint, comme je devais étrangler le diable, la franc-maçonnerie s'est remuée et a voulu défendre son chef. Elle a expédié pour cela plus de cent cinquante manifestants de tous les points de la ville. Quelques chuchotements pendant que je parlais ne m'ont guère troublé.

« Mais à la fin, on a fait partir quatre pétards, ce qui a causé quelque tumulte, car l'église est très vaste, la foule y était entassée et il était facile d'y créer du désordre.

« Donnant toute ma voix, j'ai pu dominer le bruit et cingler le visage des francs-maçons de quelques bons coups de cravache.

« Le mercredi, nous avions encore bataille et les manifes-

tants sont revenus; mais cette fois ils se sont tenus cois.

« Cette levée de boucliers et cette attaque corps à corps de la franc-maçonnerie contre un prédicateur, dans une ville où elle a une loge, est une chose fort normale. Et je m'en réjouis, parce qu'elle a fait du bien.

« J'ai reçu plus de cent tertiaires, dont quelques hommes. M. le curé me disait que si j'étais resté huit jours de plus, j'aurais confessé tout le monde. La mission a bien créé un mouvement, mais elle n'a pas atteint tout le monde, hélas! Le mal est bien plus profond que nous ne l'imaginons. »

La colère de l'ennemi se manifestait encore d'autre façon. Le Père Joseph en donnait des nouvelles en ces termes à son confident ordinaire, M. l'abbé Dupuy :

« Je vous écris aujourd'hui pour vous annoncer que je suis encore menacé d'un procès.

« Vous savez que j'ai passé les derniers quinze jours du carême à Eauze. Le dimanche 31 mars, je faisais, le soir, la strangulation du diable. J'ai attaqué l'ennemi vrai, comme je le fais d'ailleurs partout : enseignement, presse, franc-maçonnerie. J'ai été dénoncé au parquet et j'ai dû comparaître au commissariat de police de Mont-de-Marsan, et répondre sur six chefs d'accusation, qui sont de pures insanités, inventions de voyous du plus bas étage. Leur énoncé en prouve la fausseté. Jamais prédicateur n'a pu dire de telles énormités. Comme il faut que la magistrature soit descendue bas, pour accueillir ces dénonciations!

« 1° Il ne sort des écoles laïques que des voleurs et des assassins;

« 2° Ces écoles sont des lieux de perdition où les parents ne peuvent envoyer leurs enfants;

« 3° Attaques contre l'enseignement de l'Etat, le gouvernement, la presse. Les écoles normales fabriquent des ouvriers de Satan, qui, à leur tour, vont former dans les campagnes des générations d'athées et corrompent la jeunesse, la lançant dans les voies de la débauche, de la luxure et du vol.

« 4° L'Etat abuse de son autorité pour dépouiller la société;

« 5° Il vole les contribuables pour instituer des écoles d'assassins;

« 6° Ceux qui fréquentent les écoles sans Dieu vont courir les mauvais lieux et se rendent coupables de tous les crimes (Ils étaient ici décrits dans des termes qui relèvent non de la chaire, mais de la rue ou simplement des bureaux du commissariat).

« J'ai écrit aussitôt à mon avocat, qui me répond en quatre pages :

« Il me paraît bien difficile que le Parquet donne des suites à la dénonciation qui lui a été portée. Rien de plus embarrassant pour le ministère public, dans des affaires de ce genre, que de rétablir, à l'aide de témoignages, le texte d'un discours incriminé. La grossièreté invraisemblable des propositions que les dénonciateurs vous attribuent, l'énergie de vos protestations et aussi probablement des attestations honorables que vous seriez en état de produire, si elles étaient nécessaires et qui corroboreraient votre démenti, mettraient le Parquet, je l'espère, dans l'impossibilité d'asseoir une prévention sur des bases certaines. »

« Dans mon indignation, continue le Père Joseph, j'avais qualifié mes dénonciateurs de façon un peu vive. Le commissaire m'a conseillé une atténuation, et j'ai alors donné ces mots pour toute réponse : ces témoignages sont non seulement faux, mais invraisemblables.

« Je suis d'ailleurs bien tranquille. Si c'est un crime de démasquer les sectaires et les institutions qui ruinent la foi, j'ai la conscience très chargée et très noire. La société est sauvagement attaquée par les ennemis du Christ. Comme petit missionnaire des campagnes, j'ai poussé quelques cris d'angoisse et d'indignation, je m'en fais une gloire, et je ne crains rien, même naturellement, parce que je sais que je ne suis pas digne de souffrir pour la cause catholique. »

Les commissaires et les magistrats en tout cas, sentirent combien serait ridicule et odieuses des poursuites contre ce prédicateur qui n'avait fait, après tout, qu'user de la liberté de la chaire, et ne donnèrent pas d'autre suite à la dénonciation.

Sur ce terrain, les francs-maçons ne pouvaient aller qu'à de honteuses défaites. Mais on était au temps du Concordat, et ces ennemis, détenant le pouvoir, entendaient bien en user pour ligotter l'Eglise de Dieu, l'annihiler et la détruire.

On dénonça au préfet de Tarbes le Père Joseph comme un énergumène, un ligueur intraitable, un redoutable ennemi du gouvernement; mais là, le vaillant missionnaire trouva un défenseur dévoué autant qu'habile.

Le vicaire général, M. Théas, se contenta de dire au détenteur de l'autorité : « Le Père Joseph est un saint, un homme du bon Dieu, et s'il est redoutable, ce n'est ni par son talent, ni par son éloquence, mais uniquement par sa vertu, qui frappe les peuples. A cela nous ne pouvons rien, ni vous, ni moi. Croyez-moi, Monsieur le préfet, laissons-le en paix poursuivre son œuvre et n'en faisons pas un martyr. — Vous voulez dire, Monsieur le vicaire général, que les mesures que nous prendrions contre lui augmenteraient sa popularité, lui feraient une auréole. — Exactement ! »

Le préfet comprit ce langage et ne donna pas d'autre suite aux réclamations de la secte.

Plus tard, cependant, au moment de la suppression des Congrégations, en 1903, l'évêque de Tarbes craignit, contre le vénérable religieux, des représailles spéciales. On avait de l'arriéré à lui faire payer et la situation déjà aiguë réclamait du calme et de la prudence.

Il fallait éviter aussi les mesures persécutives qui menaçaient le diocèse et Lourdes en particulier. Le régime abject qui ne reculait devant aucun attentat et aucun crime, n'avait-il pas menacé de supprimer les pèlerinages, de s'emparer des sanctuaires?

Mgr Schœpfer, dans sa prudence, avait cru bon, à ce mo-

ment, et de dissoudre sa Congrégation des missionnaires de Lourdes et d'exiger des religieux de tous les Ordres qu'ils ne parussent, dans son diocèse, pour y exercer le ministère, que sous l'habit ordinaire ecclésiastique. La bure monastique lui semblait une provocation à ceux qui l'avaient bannie, un geste inutile et capable d'attirer les foudres gouvernementales sur les œuvres dont il avait la garde.

A un curé qui allait appeler le Père Joseph dans sa paroisse, il répondait en conséquence. « Je donne les pouvoirs à l'abbé Frazer de Villas. Par prudence, il devra, pour cette prédication, revêtir le costume des prêtres du diocèse. »

Le Père Joseph, prévenu, songea à aller trouver le prélat et à plaider devant lui sa cause et celle de son habit, dont il ne voulait pas se dépouiller. On l'avait poursuivi déjà de ce chef, mais les tribunaux avaient jugé que l'habit ne fait pas le moine, que le port du costume ne constitue pas un délit, la loi étant dirigée seulement contre l'association.

De l'évêché, on répondit au religieux qu'il serait reçu, à la condition de se présenter en soutane.

« Combes n'a pas pu m'enlever ma bure, écrivit alors le Père au vicaire général; Monseigneur, sûrement, ne voudra pas m'imposer cette défaite. »

Il y eût, avec le ciel, des accommodements. Monseigneur ferma les yeux, les prêtres usèrent de diplomatie, si bien que l'abbé Frazer de Villas continua de prêcher tout comme auparavant; mais c'était un abbé en robe brune, avec corde, sandales et capuchon, et son nom légendaire ne pouvait être changé : il était toujours pour le peuple le Père Joseph.

Tant qu'il eut la liberté de parler et de combattre de front les maux si graves qui menaçaient les âmes et l'avenir de la société, en un mot, tant qu'il pût être lui-même, le vaillant lutteur opéra des merveilles.

Mais il ne lui fut pas toujours loisible de mener la guerre comme il le voulait.

« Je viens de prêcher ici, écrivait-il, une mission dont je ne suis pas satisfait. M. le curé m'affirme pourtant qu'il

a compté près de cent cinquante retours. Il y a quelques années, chez ce même curé, qui avait alors une autre paroisse, j'avais eu une mission magnifique. On ne me laisse pas attaquer le mal comme par le passé : cela me diminue. Des efforts très sérieux que je fais pour prêcher d'autres sujets, ne me réussissent pas. Le divin Maître a voulu que je fisse cette petite croisade contre le mal principal actuel, qui nous perd, et là, j'étais dans mon élément.

« Mais les évêques, mécontents de mes procès, me recommandent d'être prudent... Je n'userai pas longtemps de cette prudence.

« A Sainte-Thérèse de Tarbes, avec nos luttes corps à corps avec le malin, j'avais attiré cinq cents hommes. La nouvelle mission que nos Pères viennent d'y prêcher en a réuni à peine la moitié.

« Que les bons n'abandonnent pas aux méchants notre département! Qu'ils tiennent bon et qu'on lutte partout! »

Lui-même lutte ainsi et non pas seulement par la parole ou par la plume, mais par une action intelligente et active.

Il cherche à organiser les catholiques, à les rendre militants, sonnant le clairon, les appelant à la bataille.

C'est dans ce but qu'il fonda partout le Tiers-Ordre et le Tiers-Ordre militant.

« Avec le Tiers-Ordre, il faut, écrivait-il, que nous chassions les Juifs et les francs-maçons de notre région. Quand on se bat pour la cause catholique comme je le fais, on ne peut pas manquer, à certains moments, d'être en butte à des charges terribles. Il faut, dans ces circonstances critiques, des amis et des défenseurs qui m'aident puissamment. »

« Nous sommes en pleine bataille, écrit-il encore. Toute l'armée de nos ennemis dirige un feu nourri et meurtrier sur toute la ligne de l'armée catholique. Donc, il faut nous battre sans nous laisser distraire. »

Une arme puissante et bien nécessaire pour cette lutte, c'est la bonne presse. Le Père Joseph la recommande en même temps que le Tiers-Ordre.

A côté de la croix matérielle, il a laissé dans une paroisse, à la suite d'une mission, la *Croix* vivante et parlante, le bon journal qui va continuer son œuvre. Il est tout fier de compter dans cette paroisse, avec une autre qui lui est limitrophe, 153 abonnements.

« Que voulez-vous que fassent les francs-maçons, maintenant, écrit-il, avec cent tertiaires que j'ai reçus et toutes ces bonnes lectures? Ils seront pulvérisés, je l'espère. »

Il est désolé de voir les catholiques, en France, si peu unis, si timides surtout, si peu entreprenants, si peu militants. Ces faiblesses, ces hésitations encouragent l'ennemi, qui devient, lui, de plus en plus agressif, menaçant toutes les libertés. Les Congrégations sont sur le point de succomber, l'enseignement chrétien est très compromis, la séparation de l'Eglise et de l'Etat est inscrite à l'ordre du jour, partout s'accumulent les ruines, et il pousse ce cri de détresse : « Nous n'avons pas voulu serrer nos rangs, former une armée compacte pour résister à l'ennemi. Que sera l'avenir? »

Sa nature droite, son tempérament batailleur s'accommode mal des compromis, des transactions, des concessions dont a tant abusé la diplomatie de notre époque. Pour lui, en face du mal, il est toujours farouchement intransigeant.

Il aurait voulu, au moment de l'exécution des lois, non pas des protestations platoniques, mais une résistance active, des actes d'énergie. Se soumettant néanmoins aux décisions de la sagesse, il fait cet acte de résignation, bien méritoire sous sa plume.

« Nos vues ne sont peut-être pas les meilleures. Dieu nous sauvera sans doute dans ces luttes qui nous paraissaient nécessaires. La persécution va opérer, il faut l'espérer, la concentration de toutes les forces catholiques, et conservatrices et patriotiques, pour résister à nos ennemis, qui s'en prennent à l'âme même de la France. »

Ces dernières paroles, écrites pourtant plus de vingt ans à l'avance, ne semblent-elles pas annoncer prophétiquement notre belle Fédération catholique, nos grandioses assem-

blées diocésaines, l'action qu'elles amorcent, les triomphes qu'elles préparent?

Les catholiques vont aussi réparer un temps qui n'eût pas été perdu, si les consignes énergiques du Père Joseph eussent été suivies.

Sa Sainteté Pie XI ne semble-t-il pas les reprendre, quand il exhorte « à une *action diligente*, pour ramener les nations au Christ-Roi, attribuant le manque d'autorité de ceux qui devraient diriger le combat » à l'indolence ou à la timidité des bons.

« Ils s'abstiennent de résister, continue le Pontife, ou ne le font que mollement; les adversaires de l'Eglise en retirent fatalement un surcroît de prétentions et d'audace. Mais du jour où l'ensemble des fidèles comprendra qu'il leur faut combattre, vaillamment et sans relâche, sous les étendards du Christ-Roi, le feu de l'apostolat enflammera les cœurs, tous travailleront à réconcilier avec le Seigneur les âmes qui l'ignorent ou qui l'ont abandonné, tous s'efforceront de maintenir inviolés ses droits. »

Quelles belles et vaillantes paroles! Avec quelle joie le Père Joseph les eût accueillies et applaudies, s'il avait vécu assez longtemps pour les entendre!

CHAPITRE IV

Tiers-Ordre et Caisses rurales

Pour les besoins de ses campagnes apostoliques, le Père Joseph, nous l'avons vu, s'était fait de bonne heure le propagateur du Tiers-Ordre. C'est par cette association que la famille franciscaine maintient vivant dans le monde l'esprit du séraphique Père et continue son œuvre, qu'elle fait régner la piété dans les âmes et les rend aptes, comme aimait à dire le fervent capucin de Mont-de-Marsan, « à pratiquer tout bien et à combattre tout mal. »

Aussi est-elle fière, dans sa pauvreté, de ce joyau spirituel, ou pour mieux dire, de cette arme puissante qui, répondant aux besoins de tous les temps, a su remporter, à travers les siècles, de brillantes victoires. En ayant éprouvé l'efficacité, le Père Joseph était, plus encore que ses confrères, disposé à répondre aux appels de Léon XIII en faveur de la grande institution franciscaine. Ne suffisait-il pas que le Vicaire de Jésus-Christ montrât en elle le remède à tous les maux dont souffre notre siècle et l'appelât la grande milice du Christ? Ces mots de milice, d'armée, ce rappel des gloires du Tiers-Ordre dans le passé, le titre de « nouveaux Machabées » qu'avaient conquis les tertiaires, luttant, au moyen âge, contre les ennemis de l'Eglise et en faveur du peuple, tout cela avait électrisé le Père Joseph. Les paroles

du Pontife lui ouvraient des horizons nouveaux et lui faisaient rêver, pour le Tiers-Ordre, d'une croisade nécessaire dont il allait être à la fois et le Pierre l'Ermite et le Godefroy de Bouillon. Dans la guerre qu'il menait contre l'ennemi des âmes, quel secours spirituel il allait trouver de plus en plus, dans le Tiers-Ordre : une armée, une organisation, des armes spirituelles! Dieu le veut! disait-il en son cœur. Dieu le veut! puisque le Pape le demande. Et de toute son âme de chevalier, il se lançait dans l'action, se faisait grand recruteur de tertiaires et prédicateur ardent, convaincu de l'oportunité du Tiers-Ordre, de son excellence et de son efficacité pour former de vrais chrétiens généreux, pratiquants et militants.

Le Tiers-Ordre devint son grand moyen d'action, le levier avec lequel il soulevait les paroisses, avec lequel il aurait voulu soulever le monde.

Comme il était l'homme d'une idée, qu'il enfonçait à coups redoublés, comme avec un marteau, dans l'esprit de ses auditeurs, dès ce moment, il ne parla plus guère que du Tiers-Ordre; du moins, il y ramenait tous ses discours.

Dans ses missions, la glose de tous les soirs était uniformément le Tiers-Ordre, auquel il ajouta plus tard, comme nous le verrons, les Caisses rurales.

Il voulait y enrôler tout le monde, créer partout des Fraternités.

Quelques curés se montraient récalcitrants, mais devant ses énergiques exhortations, ils finissaient par se rendre.

« La paroisse où je vais prêcher, écrit-il à son confident habituel, est des plus florissantes. Le curé m'écrit que sur 1.200 habitants, il n'y a pas dix abstentions, on n'y lit pas de mauvaises feuilles et le mal des familles y est inconnu, le nombre des naissances surpassant de beaucoup les décès. Il ajoute qu'il ne la croit pas mûre pour les œuvres que je veux fonder. Et quoi! faut-il attendre que les paroises soient ruinées pour tenter de les sanctifier? Les œuvres qu'il voudrait y établir n'y feraient ni bien ni mal. Je lui expédie

huit pages serrées pour lui expliquer ferme que les œuvres que je propage sont nécessaires pour donner à une paroisse une organisation chrétienne : les bonnes lectures, les Caisses rurales et surtout le Tiers-Ordre, si spécialement recommandé par le Souverain Pontife, le Tiers-Ordre qui crée la religion profonde et implante dans les âmes la solide piété. »

Le zélé missionnaire veut, et il est d'accord, en cela, avec Benoît XV, qui donnait solennellement ce conseil dans une audience à des dames, que le Tiers-Ordre devienne le lieu de rendez-vous et la clef de voûte de toutes les œuvres. Là, se formeront des âmes d'élite qui seront, non seulement des membres de choix de toutes les autres associations, constituant comme la charpente solide soutenant tout l'édifice, mais qui en deviendront les chefs et les directeurs, donnant à toutes les œuvres une impulsion salutaire.

Sans renoncer à ce rôle, sans rien perdre de son esprit et de sa sève, le Tiers-Ordre ne devait-il pas, pour répondre aux appels de Léon XIII, élargir ses cadres, se donner un recrutement plus abondant, embrassant, à côté de l'élite, non pas la foule qui s'écarte d'elle-même, mais des groupes pieux, toutes les âmes de bonne volonté?

Le Père Joseph le pensait, comme beaucoup de ses confrères, et agissait en conséquence. Pour lui, le Tiers-Ordre était appelé à former non seulement les officiers de l'armée catholique, mais encore les soldats; le plus pressé était de recruter ceux-ci en plus grand nombre possible, et de faire de l'association franciscaine la grande ligue catholique populaire, universelle.

Mais n'y avait-il pas contradiction entre la nature du Tiers-Ordre, association de la vie chrétienne parfaite, de la pratique des commandements de Dieu, des engagements du baptême poussés jusqu'à leurs dernières conséquences, et cette nouvelle manière pratique de recruter les tertiaires, d'ouvrir les portes de cette milice de choix à des âmes vulgaires, à une foule amorphe? N'allait-on pas compromettre le but même du Tiers-Ordre, altérer son esprit, énerver sa

discipline, en faire une de ces associations quelconques dont le Père Joseph lui-même disait qu'elles ne font ni bien ni mal? Le grand nombre n'allait-il pas altérer la qualité des tertiaires, nuire à la perfection de l'œuvre et à son développement spirituel? Le zélé religieux ne se le demandait pas; il ne voyait qu'une chose : le Tiers-Ordre était l'association la plus parfaite, il fallait étendre son action. Des chrétiens tièdes, des chrétiens vulgaires, dans nos temps troublés, en face des persécutions qui passent les âmes au crible, il n'y en a plus aujourd'hui; ceux qui demeurent fidèles sont tous des chrétiens de choix, et s'il manque quelque chose à leur perfection, ils le trouvent précisément dans le Tiers-Ordre. Enfin, argument suprême, le Saint Père, qui recommande le Tiers-Ordre ne veut sûrement en modifier ni en affaiblir la vertu; il le considère tel qu'il est, comme éminemment propre à renouveler l'esprit chrétien dans le monde et à lutter contre les mauvais courants; il faut donc faire écho à sa voix, prêcher et répandre l'association, la fortifier et lui donner l'allure militante que réclame notre temps.

En un mot, plus le Tiers-Ordre est parfait, plus il importe d'en étendre les bénéfices et de lui amener des recrues.

C'est à quoi s'emploie inlassablement, au cours de toutes ses prédications, l'austère imitateur de saint François, qui ne veut pas seulement le suivre dans la pratique de ses vertus, mais prêcher à sa manière et user auprès des âmes des moyens qu'il employa autrefois, de l'arme précieuse que Dieu lui-même voulut mettre en ses mains.

Sa méthode de recrutement était qualifiée de pêche au filet par ceux qui procèdent avec plus de lenteur et de sagesse apparente, voulant une sélection réfléchie, soignée et qui s'appelaient eux-mêmes des pêcheurs à la ligne.

Les deux thèses pouvaient se soutenir : il était bon, même dans l'intérêt du Tiers-Ordre, qu'il y eût des religieux traditionalistes pour veiller au maintien de son esprit, d'autres à son extension et à sa popularité : le nombre et la qualité des tertiaires étaient ainsi également sauvegardés.

Et puis, les circonstances spéciales de temps et de lieu pouvaient parfois commander une différente manière d'agir.

Que si la méthode expéditive du Père Joseph en étonnait quelques-uns, d'autres l'approuvaient résolument; car par là, était combattu le préjugé si répandu et si funeste au recrutement, que le Tiers-Ordre est trop parfait, ses obligations trop difficiles, qu'il n'est fait que pour un choix de personnes dévotes, inaccessible à ceux qui n'ont qu'une religion ordinaire. N'est-ce pas de ce prétexte que s'autorise, pour s'exclure de la grande association, la masse des fidèles? N'est-ce pas l'obstacle principal que trouve le recrutement auprès de la jeunesse surtout, dont la règle et l'esprit franciscain devrait être pourtant la sauvegarde?

Cette méthode enfin, dans la région où prêchait le Père, si heureusement conservée encore aux bonnes mœurs et à la foi, n'avait pas les inconvénients qui, ailleurs, l'eussent rendue inefficace ou même funeste. Les religieux qui venaient après le Père Joseph visiter les Fraternités fondées par lui, les trouvaient sans doute quelque peu réduites, et c'était un bien; mais ce qui restait de l'arbre émondé était vraiment productif. Hélas! beaucoup de ces groupes ont disparu, mais ce n'est la faute ni du fondateur, ni de sa méthode. Dans d'autres régions, où l'on croyait avoir usé d'une sagesse plus grande, le même effritement s'est produit : il est aisé d'en voir les causes.

Par ailleurs, le tempérament du Père Joseph, l'allure spéciale qu'il donnait à son ministère, lui faisaient peut-être exagérer ce qu'il appelait l'esprit militant du Tiers-Ordre.

Sans doute, l'institution franciscaine avait joué dans le passé un grand rôle sur le terrain civique et social, qui ne se séparait pas, alors, du terrain religieux, sur lequel saint François s'était toujours uniquement tenu. S'il avait amené la paix aux cités d'Italie et au monde chrétien, c'est parce qu'il n'avait cessé de prêcher le précepte évangélique : Aimez-vous les uns les autres. S'il avait obtenu la réforme des mœurs chrétiennes, c'est parce qu'il avait fait dire aux

tertiaires : « Je promets d'observer les commandements de Dieu. » Il avait cherché en tout le royaume divin, et le reste lui avait été donné par surcroît.

Imprimer au Tiers-Ordre un caractère social quand l'équivoque est si facile avec le caractère politique et que les intrusions sur ce terrain même, au nom de la religion, deviennent si facilement dangereuses, c'était confondre un but secondaire du Tiers-Ordre avec ce qui fait son essence et ce qui est son but principal. La vie chrétienne parfaite suppose bien le combat à l'extérieur contre les ennemis de Dieu et le soutien de toutes les bonnes œuvres, conséquence de la foi et de la charité, mais elle est avant tout la pratique des vertus. C'est dans la vie intérieure, dans la piété que celles-ci trouvent leur aliment et leur condition d'existence.

Quelques-uns, oubliant trop cette note de l'esprit du Tiers-Ordre, qu'ils appelaient avec dédain la note mystique, tombaient dans une sorte d'américanisme et de modernisme que dut reprendre le Souverain Pontife Pie X. Si, en effet, on met de côté ces vertus intérieures, source et soutien de toute vie chrétienne, pour ne voir que l'extérieur et le côté naturel, pour n'apprécier que l'action, le mouvement, les œuvres, on construit un édifice sans fondement, on prétend recueillir des fruits sur un arbre sans s'inquiéter de ses racines, sans alimenter sa sève.

Le Père Joseph ne tomba pas dans ces excès, lui qui prêchait si fortement les vertus chrétiennes et les mettait à la base de tout. Pour lui, les œuvres, le combat, c'était précisément l'épanouissement de ces vertus, qui sont douteuses et médiocres et inexistantes, si elles ne se traduisent pas au dehors.

Mais dans les temps où nous sommes, en face d'ennemis si nombreux, si influents, si habiles, il estimait et avec raison que tout chrétien doit se souvenir qu'il est soldat, chevalier du Christ; à plus forte raison, les tertiaires, qui font profession d'être des chrétiens parfaits.

C'était la thèse qu'il soutenait et qu'il portait aux Con-

grès franciscains, où sa présence, estimée comme une bonne fortune, devenait un des attraits de ces assises solennelles.

Il y arrivait à pied, sans notes, sans références. Il n'était pas de ceux qui ont besoin d'écrire un discours méthodique, de préparer un rapport : il ne savait même pas à l'avance s'il aurait à parler, mais il se mettait en route, parce que ses supérieurs l'envoyaient et parce qu'il espérait s'instruire dans ces conférences et y puiser des suggestions utiles.

Lorsque l'occasion se présentait d'exposer ses idées, son zèle se donnait libre cours et il parlait de ce qui lui tenait à cœur. Tout rempli de son sujet, il faisait passer dans sa parole improvisée, un peu incorrecte, mais si pittoresque, une conviction si profonde, tant de piété et d'amour des âmes, qu'il tenait l'assemblée en suspens et provoquait des applaudissements unanimes. C'était vraiment de l'éloquence populaire, inspirée par un enthousiasme tout franciscain et un zèle surnaturel, qui lui donnait un intérêt passionnant et une force invincible. On comprenait en l'entendant ainsi que le Père Joseph eût tant de puissance dans les missions pour entraîner et enflammer ses auditoires.

Les organisateurs de ces Congrès, à Toulouse, à Nîmes, heureux de le posséder, faisaient habilement surgir le prétexte à l'intervention du Père Joseph, qui avait sur le rôle du Tiers-Ordre et son caractère militant, des idées si originales et si pratiques, et qui parlait en outre avec le même feu de ses chères Caisses rurales, auxquelles il eût voulu intéresser, pour le bien du peuple, et les prêtres, et les religieux, et tous les tertiaires.

Profondément convaincu de la vertu du Tiers-Ordre pour maintenir dans une paroisse la ferveur, la vie, il tenait à laisser, avec la croix, dans chaque village, une Fraternité, comme souvenir des missions qu'il prêchait.

Ainsi il donnait un cadre à la milice des bons chrétiens qu'il avait formée, car les tertiaires devenaient des entraîneurs et des instructeurs. Ainsi, son œuvre ne risquait pas

d'être éphémère; il laissait un groupe organisé pour la perpétuer et en garder les fruits. Il savait, en quittant le champ de bataille, que celui-ci n'allait pas être déserté, grâce aux soldats de choix à qui il confiait le soin de fortifier les positions, d'empêcher les retours de l'ennemi et de poursuivre les conquêtes.

Comme les manuels ordinaires du Tiers-Ordre ne relevaient pas assez, à son avis, le caractère militant, il entreprit d'en composer un qu'il intitula : *Ligue catholique avec le Tiers-Ordre de saint François.*

Il se donna bien du mal pour en venir à bout, étant plus habitué à parler qu'à écrire, et il souffrait de l'imperfection de son œuvre, qu'il eût voulue si belle. Comparant son style avec celui des maîtres qu'il lisait, il se décourageait et s'écriait avec quelque candeur : « Que ces gens sont forts pour écrire! »

Lui écrivait comme il parlait, et en le lisant on sentait la vérité de l'axiome : le style c'est l'homme.

Le sujet est souvent celui qu'il traite en chaire, et ceux qui l'ont entendu le reconnaissent facilement dans ce livre. On y retrouve la virilité de son style, ses envolées un peu brusques, l'usage fréquent des superlatifs. Les phrases sont courtes, coupées et hâchées, un peu monotones, mais combien vigoureuses, entraînantes, pleines d'une chaleur communicative, d'un souffle puissant, et à cause de cela, d'un intérêt soutenu. Nous n'avons pas la prétention de le comparer à ces puissants écrivains devant lesquels il se sent si petit et si insuffisant; mais en dehors de ceux-là, qui sont hors de pair, combien, écrivant sur des sujets de piété, demeurent, à côté de lui, atones et incolores!

Deux de ses amis, choisis par lui, étaient chargés de corriger le livre. L'un d'eux, religieux de l'Ordre, qui avait bien compris son œuvre et avait été un de ses collaborateurs dans les Pyrénées, lui suggérait une forme plus classique, plus de place donnée à l'explication de la règle, aux avis pratiques, à la direction spirituelle du Tiers-Ordre. Le livre paraissait

plutôt fait pour la propagande que pour la formation des Tertiaires. Il ne répondait pas à l'idée que l'on se faisait d'un manuel, à la manière traditionnelle de le comprendre.

Dans sa préoccupation principale de montrer le caractère militant de l'association, l'auteur avait laissé de côté toutes les autres notions que l'on avait jusque-là considérées comme essentielles. Mais c'était là précisément son but; il voulait compléter les manuels existants et écrivait : « Tout ce qu'ils ont d'important se trouve dans le mien, et j'ai de plus l'avantage de combler une lacune considérable des autres manuels, qui ne disent rien ou appuient très peu sur l'esprit militant du Tiers-Ordre. Ce qui manque au mien peut être facilement suppléé; il n'en est pas de même de la lacune que je signale.

« On me reproche encore, ajoute-t-il, d'avoir trop fait mon manuel pour les hommes; c'est une qualité et non un défaut. Je ne veux pas y mettre des hors-d'œuvre. Nous sommes en pleine bataille; l'armée de nos ennemis dirige un feu nourri et meurtrier sur toutes nos lignes : donc il faut nous battre sans nous laisser distraire. »

On lui a signalé aussi un manque de méthode. Beaucoup de sujets qu'il traite séparément, et il les embrasse tous, devraient être rattachés à quelque chapitre de la règle, sans quoi, il sort de son cadre, et l'ordre disparaît. « Outre les règles et les lois, répond-il, le Tiers-Ordre a un esprit qui se dégage de toute son histoire. En dehors des règlements, qui sont les mêmes pour tous, chaque régiment a son esprit particulier. L'esprit du Tiers-Ordre, c'est le dévouement absolu à tout bien, et cet esprit est plus important que la règle même. L'observance extérieure et matérielle des lois est un grand bien, mais c'est l'esprit qui anime et qui vivifie tout. »

Mais ces études étendues sur l'enseignement, la franc-maçonnerie, etc., ne sont-elles pas de ces hors-d'œuvre qu'il réprouve, des sujets à côté? Sa réponse est simple :

« Les prescriptions de la règle aboutissent à la vie parti-

culièrement chrétienne, donc vouées au combat contre Satan. Vu le caractère militant du Tiers-Ordre, le tertiaire devient un vaillant chevalier capable de tous les sacrifices, pour défendre toutes les nobles causes, qui se résument dans la cause catholique.

« Puisqu'il doit combattre les ennemis de la foi, il faut les lui faire connaître, de là les chapitres sur la juiverie, les écoles athées, l'université, la franc-maçonnerie. »

Pour modeler son style, il a recours à un lettré, son ami, le curé de Laloubère, et il le charge des corrections et embellissements : « Ce manuel est un vilain moineau, lui écrit-il; faites-en un faisan, un faisan au plumage brillant et aux chairs exquises. Que le petit livre devienne une œuvre de belle littérature et de forte doctrine! Il faut cela, pour mieux exterminer les francs-maçons. »

Mais comment corriger un style si personnel et si original? Il y a bien des imperfections, mais on ne peut pas plus y toucher qu'à un tableau de maître. On sent qu'au lieu de perfectionner, on enlèverait à l'œuvre tout son cachet, et on la changerait totalement.

Aussi, le Père Joseph ne se reconnaît plus lui-même dans ces phrases polies et brossées, où son idée perd son relief et une partie de sa force. Au lieu des contours un peu vifs qu'il excelle à lui donner, elle s'estompe maintenant et se noie dans le vague de certains mots. Ce n'est plus le cliquetis de son épée ni l'éclair fulgurant de sa lame, et les coups qu'elle doit porter retombent assourdis.

Il est inquiet, il consulte et reçoit du Père Exupère cet avis plein de sagesse : « On m'avait prévenu de ce que vous avez fait et j'avais assuré que le prêtre qui entreprenait de vous corriger m'étonnait fort. Il ne pouvait pas réussir : vous êtes irréductible, mon cher ami. Vous seul pouvez vous corriger dans la mesure du possible. Faites disparaître quelques incorrections, s'il y en a, et quelques répétitions, ajoutez ce qui peut manquer à la partie technique, et gardez votre physionomie. »

Garder sa physionomie, voilà ce à quoi le bon Père n'avait pas de peine à consentir. Il ne pouvait que rester lui-même, homme de combat, constamment armé contre les ennemis, qu'il dénonce et qu'il poursuit, les frappant de la massue, de la hâche et du sabre.

L'ouvrage est enfin publié et porte en exergue ces mots du Père Exupère : « Je vous félicite de ce coup de trompette à réveiller les morts. »

Il est salué avec enthousiasme par les militants et M. Harmel, pour ses ouvriers tertiaires, n'en veut point connaître d'autre.

Le Père Exupère cependant, homme de goût et de sens pratique, tout en se réjouissant du coup de trompette, trouve au livre une utilité plus étendue que celle d'un manuel du Tiers-Ordre, et il dit dans son approbation :

« Soyez certains que dans les pays où vous êtes connu, votre Manuel fera un bien immense; et, quand il ne servirait, après vos missions, qu'à rappeler votre souvenir et votre prédication, il serait à souhaiter qu'en partant d'une paroisse, vous en laissiez un exemplaire dans chaque famille. »

Continuer par le livre l'apostolat de sa prédication, c'était bien ce que se proposait l'ardent missionnaire, qui écrivait à son ami et confident de Laloubère, en un style un peu crû, qu'il trouvait de circonstance : « Mon but est, par ce petit volume, de plonger les francs-maçons dans la purée, de façon qu'ils en aient jusqu'au coude, et que même après six mois passés à se lécher, ils en soient encore tout imprégnés. »

Le Tiers-Ordre avait incontestablement procuré aux peuples, dans le cours des temps, des bienfaits sans nombre et spirituels et matériels : émancipation des communes, cessation des guerres féodales, liberté et élan vers la prospérité, s'inscrivaient dans l'histoire comme des fruits de la grande institution franciscaine.

Ces avantages n'étaient pas les seuls que les Frères Mineurs eussent apportés à leurs concitoyens; ils les avaient aussi affranchis d'autres tyrannies plus cruelles et humiliantes que celle des seigneurs. Le Père Joseph, qui étudiait passionnément l'histoire de son Ordre, voyait des hommes comme saint Jean de Capistran, le bienheureux Bernardin de Feltre, travailler avec un succès célébré à l'envi, pour arracher les pauvres aux maux de l'usure, en créant des monts-de-piété, des institutions charitables de crédit, et luttant contre les exactions des Juifs, alors tout puissants en Europe.

Cette puissance de l'argent, horrible plaie des temps modernes, venait de se révéler de nouveau, à la suite des désordres économiques causés par la Révolution. C'était la juiverie, dont les méfaits étaient dénoncés par un journal célèbre, avec une colère et une passion qui, étant donnée l'étendue du mal, étaient alors fort goûtées.

Malgré quelques exagérations dans l'exposé des faits, des outrances et des erreurs, la thèse était vraie. Le peuple était victime et contre le mal qui l'opprimait, des hommes généreux voulaient réagir.

Le Père Joseph, toujours chevaleresque, fier de trouver des modèles dans la lignée de ses ancêtres franciscains, se tenant toujours sur le terrain catholique, prenait aussitôt, comme nouveau but de guerre, à côté de la défense des intérêts spirituels du peuple, la sollicitude pour ses intérêts matériels, et, à la diffusion du Tiers-Ordre, il ajoutait la fondation des Caisses rurales.

Il voyait là d'abord un heureux prétexte pour faire sortir le prêtre de la sacristie, où ses ennemis veulent le confiner; car, par une inconséquence qui n'en est plus une, mais rentre dans la logique même des choses, les mêmes hommes qui donnent si facilement leur confiance à des candidats tarés, quand il s'agit de la politique, veulent des mains propres pour garder leur argent; ils cherchent des garanties de probité et savent fort bien, même quand ils sont impies, que le plus sûr dépositaire, c'est encore le curé.

La popularité de ce dernier, et par conséquent l'efficacité de son ministère, gagnait donc à l'établissement de ce crédit mutuel dans les plus petites paroisses.

Mais le Père Joseph était mû par un autre sentiment, l'amour du peuple, la charité pour les humbles.

Son cœur était trop près du Cœur de son Maître pour ne pas sentir ses battements, pour ne pas entendre le *Misereor super turbam* qui a inspiré tous les vrais apôtres et qui est devenu la devise de sa vie, tout entière consacrée au peuple. Il avait enfin un autre mobile en agissant ainsi : prouver la gloire de sa mère, la sainte Eglise de Dieu, Qui ne voit, en effet, que son intérêt, l'intérêt de l'apostolat est lié à la sympathie et au dévouement que les catholiques, les prêtres, les missionnaires montreront à la cause populaire? Quand l'impiété fait de si grands efforts pour capter la confiance des foules par les flatteries, les mensonges, les fallacieuses promesses, n'est-ce pas l'heure de montrer, par notre conduite plus que par nos paroles, où sont les vrais amis du peuple?

C'est ce sentiment qui a inspiré les belles encycliques de Léon XIII, celle en particulier de la condition du travail, comme les nobles entreprises, qu'en conformité avec ces renseignements pontificaux, les Harmel, les De Mun, ont fait en partie aboutir sur le terrain des affaires et à la Chambre elle-même, où des lois protectrices du faible ont été heureusement votées.

A côté de ces noms, il faudrait citer ceux de Louis Durand, qui fut le grand promoteur des Caisses rurales, et celui d'un capucin de Paris, le Père Ludovic de Besse, qui s'occupa activement et des œuvres d'apprentissage et des banques populaires.

A un rang plus modeste, on peut nommer le Père Joseph. Si son action fut plus restreinte, son amour du peuple ne fut pas moins ardent et son labeur moins intense.

Il fut le chevalier très imbu du sentiment de sa noblesse, et cependant ami des paysans, des ouvriers et des pauvres, à la fois très aristocratique et démocrate dans la vraie signi-

fication de ce mot. Ces deux mentalités d'ailleurs ne se contredisent qu'aux yeux des hommes superficiels.

Les nobles, c'était la thèse du Père Joseph et il la répétait à satiété aux membres de sa famille, sont établis, comme les rois, pour la défense du pays et le service de tous.

Si la haute classe sociale a oublié ses devoirs, si certains de ses membres, et ce sont ceux surtout qui ont versé dans la démagogie, ont déchu; s'ils se sont servi de leur nom et de leur titre uniquement pour nourrir leur orgueil, s'élever aux honneurs et écraser le pauvre, il ne faut pas en rendre responsable la noblesse qui demeure digne de son origine et qui est toujours grande de cœur, de sentiment et d'action.

Le Père Joseph était noble dans ce sens, et c'est en lui le cri de la race, autant que l'esprit d'apostolat qui lui disait d'aller au peuple, et de montrer, à défendre sa cause, énergie et dévouement.

De plus, bien que noble, il était devenu, par le hasard des événements, un roturier, un fils d'agriculteur, et, en même temps que cela lui donnait une ressemblance avec son auguste patron, le charpentier de Nazareth, et avec Jésus lui-même, le Sauveur du monde, il trouvait dans ce fait un nouveau motif de se consacrer à l'aide et à la défense des pauvres opprimés.

Il fallait entendre l'accent avec lequel il disait : « Fils de paysan, j'ai voulu, en me faisant religieux, servir de toutes mes forces la cause des paysans. » Il fallait le voir surtout au milieu des ouvriers et des hommes du peuple, leur tendant la main, leur parlant familièrement et leur montrant son dévouement absolu, avec une conviction et une franchise qui fondaient toutes les glaces et lui conquéraient les cœurs. Le pauvre se sentait aimé par lui, et il l'écoutait volontiers, lui accordant sa confiance, prêt à le suivre partout où il voudrait l'entraîner.

Par là s'explique l'ascendant qu'il sut conquérir sur les esprits et la liberté avec laquelle il put porter dans la chaire les sujets les plus délicats. Il possédait le cœur du peuple; de-

vant lui les préjugés se taisaient et non seulement on lui pardonnait ses hardiesses, mais on l'approuvait et on lui faisait confiance.

Ce peuple lui rendait d'instinct son affection et l'on se souvenait de lui longtemps après son passage dans une région.

Un capucin, voyageant sur les routes du Magnoac, rencontrait un cantonnier, qui aussitôt lui faisait des condoléances sur la mort du Père Joseph. Ce bruit avait couru dans les Pyrénées, d'ailleurs faux, heureusement, et le deuil était général. Heureux de le savoir encore vivant, le cantonnier faisait son éloge : « Celui-là est un véritable ami du peuple. Quand il prêcha dans notre paroisse, voyant le bien qu'il faisait et l'amour qu'il avait pour nous, les petits et les pauvres, je me promis de l'aider, en récitant pour lui, chaque jour, cinq *Pater* et cinq *Ave*. J'avais cessé, le croyant mort, parce qu'un saint comme lui n'a pas besoin de prières, mais je vais les reprendre. — Très bien, mon ami, vous ne tarderez pas à le revoir, traînant de nouveau ses sandales sur votre route, le front ruisselant de sueur et harassé de fatigue, et vous vous direz que ses marches et ses pénitences, comme ses prédications, sont toutes pour le peuple. »

Voici, de cet amour des humbles, un trait digne des Fioretti.

Sur une route où il chemine, tard dans la matinée, bien loin encore du presbytère où il compte prendre sa réfection, il rencontre un pauvre sans travail, un de ces trimards que l'on est habitué à mépriser et à craindre.

Cet homme voyant un religieux s'approche pour lui demander l'aumône. Le Père Joseph s'excuse de son mieux : il n'a rien, pas d'argent, pas de provision, et il le regrette. Le pauvre s'étonne, demande des explications, et touché, édifié de voir cet homme de Dieu mener une vie semblable à la sienne, prend en pitié sa détresse, car le Père a faim et est fatigué : « Mon Père, lui dit-il, j'ai là quelques morceaux de pain avec lesquels j'allais faire mon petit repas. Si vous

vouliez me faire l'honneur de les partager avec moi, je serais le plus heureux du monde. »

Et sans plus de façon, le Père et le trimard, le pauvre volontaire et le pauvre résigné s'assiéent sur le gazon, au bord de la route, et font une collation que saint François dut envier du haut du ciel.

De quels suaves entretiens fut marqué ce repas, si royalement servi par dame Pauvreté? Le Père Joseph ne nous l'a pas dit. Mais nous savons bien que, touché jusqu'au fond de l'âme de recevoir la charité d'un plus pauvre que lui, ayant surtout, comme le divin Sauveur, la faim et la soif des âmes, il sût rendre à ce pauvre l'aumône qu'il en recevait, en l'évangélisant, lui parlant de Dieu, de son amour infini, lui donnant en un mot, en échange du pain matériel, le pain de la vérité, qui fait vivre les âmes.

On sentait encore son amour du peuple à l'infini respect avec lequel, à la campagne, il saluait une pauvre femme. Un curé, qui l'accompagnait dans la visite des malades de sa paroisse, en demeura stupéfait. Ses lointains aïeux, à la Cour d'Angleterre, ne rendaient pas à la Reine un plus profond hommage.

Aimant passionnément le peuple et gémissant de le voir trompé et trahi par les aigrefins de la politique et de la finance, il admirait les hommes qui travaillaient, même sur un terrain peu orthodoxe au point de vue religieux, à l'arracher à cette emprise, à le libérer et à le sauver. Les thèses sociales qui tendaient à ce but lui étaient chères, et il se délectait dans la compagnie des penseurs éminents que furent les De Maistre, les Donoso Cortès et autres.

Ces sujets qui l'intéressaient, il n'hésitait pas à les porter dans la chaire, à en faire le thème de conférences peu banales aux religieux, aux prêtres, aux séminaristes, n'hésitant pas même à s'en inspirer, pour stimuler leur zèle, dans la morale qu'il faisait à ses pénitents.

Mais les thèses ne lui suffisaient pas. Il voulait l'action et la pratique à côté de la spéculation, et c'est pourquoi, trou-

vant en elles un moyen efficace de venir au secours des populations des campagnes, il fut un grand zélateur des Caisses rurales.

Il entretenait une correspondance suivie avec le Père Ludovic de Besse, mais surtout avec M. Louis Durand, dont les méthodes, sur le terrain où il manœuvrait, lui semblaient plus pratiques.

Nulle part sans contredit, le chrétien éminent qui s'était fait en France l'émule de Raiffeisen, ne trouva disciple plus convaincu, plus dévoué, plus actif que le Père Joseph. Se souvenant que Notre Seigneur donnait le pain aux foules et la santé aux malades, en même temps que la lumière évangélique, le zélé capucin prêchait les Caisses rurales comme les vérités de la foi. Le spirituel et le temporel s'harmonisaient à ses yeux et se complétaient l'un l'autre : il sauvait les âmes et pourvoyait aux besoins du corps. Les Caisses rurales revenaient sur ses lèvres comme un refrain familier, et formaient, avec l'annonce des cérémonies et le Tiers-Ordre, le sujet habituel de ses gloses.

La Caisse rurale devait être dans la paroisse, avec la croix et le Tiers-Ordre, le fruit de la mission et le souvenir de son passage. Les formules pour la recommander ne variaient guère et l'austère religieux n'y employait pas d'éloquence, sachant par expérience que les avis sont d'autant mieux retenus qu'ils sont faits en langage plus concis et plus clair, et que, à l'usage du peuple surtout, la meilleure figure de rhétorique, c'est la répétition.

Il a ensemencé de Caisses rurales toutes les Pyrénées, s'imposant des voyages pour aller stimuler le zèle des indifférents, encourager les paroisses fidèles et établir les caisses, même dans les lieux où il n'avait point prêché.

Que de fois il a profité d'un séjour de quelques heures dans un presbytère, entre deux étapes, pour obliger le curé à rassembler quelques notables, afin d'expliquer le fonctionnement des caisses, leur utilité et jeter ainsi les fondements de l'institution. Ses lettres continuaient ce qu'avait commencé sa présence.

Quelques prêtres zélés l'aidaient dans cette œuvre, M. l'abbé Dupuy, M. Fontan, de Tarbes. Il entretenait en eux la sainte flamme par des correspondances où se trahissait sa profonde horreur de Mammon et sa compassion pour les victimes qu'il fait.

« L'argent, dans les desseins de Dieu, leur dit-il, doit être le serviteur de la terre, et quand il garde cette fonction, il est excellent; mais s'il devient le maître, et c'est le cas aujourd'hui, il devient un affreux tyran. C'est ainsi, conclut-il indigné, que l'argent a toutes les faveurs et on les refuse à la terre. »

Il transmet à ses lieutenants la consigne de M. Louis Durand, qui voudrait l'Union des Caisses rurales de France, pour qu'elle devienne, comme en Allemagne, une grande force économique, s'unissant aux autres forces dont nous avons besoin pour défendre la foi. « Les catholiques doivent s'unir entre eux, leur dit-il, pour éviter la domination des Juifs et des francs-maçons, qui cherchent à accaparer l'œuvre du Crédit populaire. »

Un chrétien zélé de Bagnères-de-Bigorre, grand industriel, qui cherchait à réaliser parmi ses ouvriers le bien que faisait M. Harmel au Val-des-Bois, s'était mis également aux ordres du Père Joseph, et c'est par ses soins qu'une caisse rurale fut établie dans la petite ville. Elle devait, dans son intention, procurer l'intérêt matériel de ses ouvriers et les mettre à l'abri de certaines spéculations. Cette caisse rurale était la gloire du Père Joseph, qui disait fièrement : « C'est la première de France! »

« Elle fonctionna seulement deux ou trois ans, écrit le co-fondateur, mais il fallut la liquider, car elle ne pouvait, dans les centres ouvriers, rendre les mêmes services que dans les milieux ruraux.

« Les prêts sont utiles quand ils doivent favoriser la production; mais, dans des groupes d'ouvriers d'usine salariés, ils ne peuvent être que des avances de consommation. »

Cette judicieuse observation explique l'échec du Père Jo-

seph à Mont-de-Marsan, où pourtant ses suggestions, d'après une de ses lettres, avaient eu grand écho auprès des ouvriers et des patrons.

Même dans les campagnes, les caisses donnèrent quelques déceptions à ceux qui avaient escompté leurs bienfaits; elles ne produisirent point, en tout cas, les résultats qu'on était en droit d'en attendre. Des moyens humains n'ont jamais, pour un but surnaturel surtout, une efficacité parfaite.

L'homme de Dieu n'en fut ni troublé ni découragé. N'avait-il pas montré au peuple son zèle et sa charité s'étendant à tous les domaines? Sa prédication des vérités surnaturelles n'avait-elle pas acquis du fait de cette campagne sur un terrain matériel, une plus grande puissance, et n'avait-il pas par elle amené les hommes à l'amour et à la pratique de cette religion, qui cherche à leur procurer, autant qu'elle le peut, les biens utiles de ce monde en même temps que ceux de l'éternité?

Prêtres et prédicateurs y travaillent, et bien qu'ils exaltent la pauvreté, qui sera toujours une plaie de ce monde, mais aussi un moyen de sanctification; bien qu'ils exhortent à la patience et à la résignation, parce que malgré tous les efforts, les hommes, sur la terre, seront toujours au milieu des épines, et sentiront sur leurs épaules la croix de la souffrance; ils s'efforcent de soulager ceux qui souffrent, de panser leurs plaies et de sécher leurs larmes. Ils emploient leur influence pour donner à tous ici-bas la somme de bien-être et de confort qui est voulue par la Providence et qui est nécessaire pour la décence de la vie et l'honnêteté des mœurs.

Tel fut le but et telle fut l'œuvre du Père Joseph, qui prêchait dans la chaire le royaume de Dieu et sa justice, et luttait au dehors pour assurer à ses auditeurs le surcroît que promet l'Evangile, la paix pour les hommes, l'aisance honnête pour les familles, la prospérité pour les nations.

CHAPITRE V

Les Revanches de Satan

Le diable, si malmené par le Père Joseph, ne pouvait demeurer insensible à ses coups. Serré à la gorge, avec une balle dans la tête, une balle au cœur, et toujours vivant, hélas! il devait chercher à se défendre et répondre aux défis qui lui étaient portés. Ses réponses, c'étaient les cris d'animaux poussés au fond des églises, des pétards anodins, dont les femmes elles-mêmes n'avaient plus peur, et ces tracasseries sans conséquences qui faisaient sourire le vaillant lutteur, tandis qu'il disait, en se frottant les mains : « Le coup a porté! »

Mais l'ennemi usa d'autres armes, et Dieu le permit pour la sanctification de son serviteur, qui put ainsi ajouter le prix d'épreuves cruelles et de peines intimes à la rançon des âmes, qu'il payait déjà par tant de pénitences.

On ne fait du bien que par la croix. Or c'est précisément par la croix, l'arbre symbolique que plantait le Père Joseph à la fin des missions, que lui vinrent ces épreuves, vengeances du malin.

On n'est pas téméraire en attribuant à cette intervention la longue série des accidents qui surviennent au Père Joseph, quand on sait combien il s'est rendu redoutable à l'ennemi des âmes. Il est sage, expérimenté, il s'entoure de minutieu-

ses précautions et emploie des ouvriers adroits, accoutumés à ces travaux. Mais une fatalité le poursuit, une main invisible dirige les coups qui, d'une trace sanglante, marquent le chemin de ses missions.

C'est à Espieilh, petite paroisse des environs de Bourg-de-Bigorre que se produit le premier de ces lamentables incidents, durant une prédication qui se donnait du 4 au 19 avril 1889.

Par mesure de prudence, le Père Joseph renonçait à donner au peuple, comme le font les autres missionnaires, le spectacle impressionnant de la crucifixion avant l'élévation de la croix. Le peuple voyant déposer le crucifix sur le bois et entendant les coups de marteau, croit assister à la scène même du Calvaire. Quand, soutenue par les échelles et tirée par les câbles du treuil, la croix s'élève dans les airs, portant déjà le crucifix dans ses bras, l'émotion étreint les cœurs, et les cris retentissent, acclamations de triomphe et cantiques de louange, faisant écho aux imprécations et aux blasphèmes des juifs, quand mourait Jésus, victime de leur haine.

Mais on conçoit que cet appareil réclame des ouvriers exercés, qu'on ne trouve pas toujours à la campagne, et que même à la ville, l'élévation d'une croix déjà lourde, avec le poids d'un crucifix de fonte, n'aille pas toujours sans danger.

Le Père Joseph préférait faire dresser la croix d'avance et, au jour de la clôture, après avoir porté en procession le crucifix sur un lit de parade, on l'élevait seul jusqu'aux clous préparés et on le rivait à la croix.

Malgré ces mesures, un accident demeurait possible : les câbles, les treuils manquent quelquefois de solidité, et les ouvriers d'habileté ou de prudence. Il faut bien cependant s'adresser à ceux que l'on a sous la main, d'autant plus que leur susceptibilité est grande dans les villages et que leur honneur professionnel est en jeu. D'ailleurs, ne font-ils pas à tout instant et sans danger, pour la construction de leurs granges, des travaux aussi difficiles?

C'est ainsi qu'à Espieilh, le samedi 18 avril, veille de la mission, on dressait la haute croix qui devait être inaugurée et bénite le lendemain.

L'opération commençait, quand soudain un craquement sinistre se produit, jetant l'alarme parmi les hommes, dont quelques-uns cherchent à fuir, tandis que les autres, retenus par leur devoir, veulent éviter la catastrophe qui menace. Le treuil se rompt et la croix qui commençait à s'élever retombe pesamment.

Par elle ou par les débris du treuil, quelques ouvriers sont blessés légèrement. Mais l'un d'eux, nommé Dastan, père de huit enfants, n'a pu éviter un choc violent, qui l'a étendu sur le sol. On s'empresse autour de lui, on le transporte à sa maison. Le coup a porté à l'abdomen et provoqué sans doute une lésion intérieure; il meurt dans la nuit, malgré les soins qui lui sont prodigués.

La clôture de la mission se célébra dans le deuil. Toute solennité fut supprimée, et au lieu de la procession, du sermon au pied de la croix, il n'y eut, à l'église, qu'une cérémonie intime. Mais la foule y était accourue pour recueillir les leçons de la mort conjointement avec celles du Calvaire, et c'était encore un bienfait de la mission, la marque de son succès.

Si tous étaient dans la consternation, on peut deviner combien le cœur du missionnaire était déchiré et meurtri. C'est sur lui que le poids si lourd de cette croix était tombé, et son cœur sensible souffrait pour la malheureuse famille en larmes, et aussi pour lui-même, pour la responsabilité qu'on ne manquerait pas de lui attribuer, pour les conséquences et les répercussions qu'allait avoir cet accident, pour sa réputation de missionnaire et pour son ministère même.

Aussi fut-il extrêmement sensible au témoignage de sympathie que l'abbé Dupuy, avec un compagnon, s'empressa de lui porter. La nouvelle de la catastrophe s'était vite répandue dans la région, et l'ami de cœur du Père Joseph avait hâte, ayant célébré les offices du dimanche, de venir jusqu'à lui.

Le missionnaire qui, depuis deux jours, avait vécu des heures mortelles, ne put, en sa présence, prononcer un mot, mais son visage trahit une émotion profonde, et lui, si fort, si maître de lui-même, lui qui pleura si rarement dans sa vie, donna à ce moment, libre cours à sa douleur et se mit à fondre en larmes.

Oui, vraiment, l'ennemi avait pris ce jour-là une grande revanche. L'arbre sacré, qui devait perpétuer le souvenir d'une victoire redevenait, comme sur le Calvaire, l'arbre de la douleur, et c'est le missionnaire lui-même qui y était crucifié avec son Maître, partageant les horreurs de sa longue agonie.

L'impiété, comme on le pense, se hâta d'exploiter à son profit le pénible accident et triompha d'une manière ignoble. Que de ricanements sinistres! Que de blasphèmes contre la croix, la croix fatale, la croix meurtrière, la croix qui tombe sur ses adeptes et leur donne la mort!

La victoire de l'enfer ne fut point cependant aussi complète qu'il l'espérait. Y eût-il même une victoire?

Après un moment de stupeur, la confiance revint au vénérable missionnaire, qui n'était en rien responsable de l'accident. On avait vu, à Espieilh, le Père Joseph empressé auprès de sa victime, veillant sa dépouille, consolant ses enfants.

Il fit plus. Pauvre volontaire et dénué de ressources, il tendit la main pour eux et eut recours aux nombreuses Fraternités du Tiers-Ordre qu'il avait fondées. Les curés des paroisses qu'il avait évangélisées vinrent aussi à son aide, et il put largement secourir ceux que la chute de la croix avait fait orphelins. La famille lui voua une grande reconnaissance et le considéra comme son sauveur, et la paroisse ayant admiré déjà sa piété et son austérité, témoin maintenant de sa charité et de son dévouement, conçut pour lui une vénération plus grande.

Là et dans le diocèse, on vit en lui une victime, et tous les prêtres, à la suite des deux premiers consolateurs, comme

s'ils s'étaient sentis solidaires du vénérable religieux, eurent pour lui une estime plus grande et une confiance plus entière.

Vains avaient été les efforts de celui qui est l'homicide par excellence : l'apostolat du Père Joseph n'en fut ni arrêté ni gêné et les paroisses continuèrent à l'appeler comme elles l'avaient fait jusque-là.

M. l'abbé Dupuy, qui était venu si généreusement s'associer à la douleur du Père Joseph, allait lui devenir plus uni encore dans une nouvelle épreuve, qui le touchait de plus près. Il semble que Dieu voulut sceller l'amitié de ces deux hommes si semblables et si dignes de se comprendre par une épreuve commune.

Laloubère avait hâte de bénéficier, à son tour, d'une mission donnée par le vaillant missionnaire, et le digne curé, avait pu enfin s'assurer son concours. Les cérémonies de la mission se déroulèrent comme à l'ordinaire, et l'enthousiasme du peuple et la satisfaction du pasteur en consacraient le succès.

La clôture devait se faire le dimanche, 7 mars 1890.

La croix devait être plantée sur la place principale, en face du portail de l'église, et tandis qu'on mettait la dernière main aux préparatifs, que l'on ornait le brancard du crucifix et que les jeunes gens soignaient leurs montures pour la brillante cavalcade du lendemain, les ouvriers dressaient la croix sur son socle.

Le Père Joseph était tout absorbé à son travail des confessions, quand soudain, on entend un grand bruit, des cris s'élèvent jetant l'alarme dans le village et parmi les personnes qui prient dans l'église. C'est l'accident d'Espieilh qui vient de se renouveler et dans les mêmes conditions : un treuil rompu, la croix tombée, et, à ses pieds, un cadavre.

C'est le malheureux ouvrier à qui le travail avait été confié, Jean Matedarré, qui a été victime.

Le Père Joseph, se trouvant tout près, accourt à la hâte et se trouve en face de ce navrant spectacle qui arrache à son

cœur un cri d'angoisse. Le blessé respire encore. On le transporte dans une maison voisine, où il reçoit les derniers sacrements. Il mourut le lendemain, jour de la clôture, qui fut pour la paroisse, au lieu d'une fête de triomphe, un jour de tristesse et de deuil.

Au lendemain de l'accident, commença pour le curé et pour le missionnaire une série de vexations, l'esprit de lucre cherchant à exploiter l'accident.

Le treuil avait été emprunté à un entrepreneur de Tarbes. Etait-il en bon état, en avait-on mesuré la puissance? S'il était insuffisant ou usé, ou déjà fêlé, n'était-ce pas le prêteur qui était responsable et ne devait-il pas donner à la famille de l'ouvrier écrasé la juste indemnité qu'elle réclamait?

Refusant de se reconnaître coupable d'imprudence, l'entrepreneur se défendait et suggérait une autre solution: faire payer cette indemnité à ceux qui avaient commandé le travail, le missionnaire et le curé.

Le Père Joseph se renseigna auprès d'un avocat de ses amis, qui lui donnait cette consultation : « Ce qui me paraît indiscutable, c'est que ni vous ni M. le curé ne pouvez être inquiétés. Vous n'avez voulu qu'une chose : l'érection d'une croix. Vous avez fourni un arbre en bon état et vous avez dit aux ouvriers : « Faites votre métier. » Que la chèvre ait été forte ou faible, que les ouvriers aient été ou non imprudents, ce n'était pas de votre compétence.

« Si vous eussiez employé les domestiques d'une maison à un travail auquel ils n'étaient pas aptes, vous auriez commis une faute. Mais vous vous êtes adressés à des hommes de l'art; vous ne pouviez mieux faire. »

Fort de cette réponse, le Père Joseph écrit au curé :

« Il est évident qu'en conscience, je ne suis tenu à rien. Mais pour le bon renom de notre Ordre, pour le bien de mes missions, je ne puis pas laisser en peine ce brave ouvrier.

S'il n'est pas indemnisé des frais si lourds de ce procès, il est ruiné avec sa famille. Nous ne pouvons pas admettre qu'une mission ait un tel résultat. »

Aussi noble que généreux, il ne veut pas admettre non plus que le pasteur de la paroisse, au budget déjà si onéré, soit astreint à payer cette indemnité. « Rejetez la responsabilité sur moi, lui écrit-il. J'ai été l'âme de ce travail. C'est moi qui ai voulu cette haute croix. On ne pourra pas m'extraire grand argent. On aurait beau me distiller, mon essence ou quintescence ne donnerait pas un liard. Ni le curé ni le missionnaire n'ont aucune responsabilité aux yeux de Dieu et au point de vue de la conscience. Mais si l'un des deux doit être attaqué, je préfère que ce soit moi. On aimerait mieux s'en prendre à vous, parce qu'on vous sait quelque fortune. Mais c'est moi qui dois me présenter : il me semble que l'honneur de notre saint habit le demande. Or, en fait d'honneur, le moine doit pousser ce sentiment jusqu'à l'extrême délicatesse. »

Le tribunal de Tarbes donna la sentence qu'avait prévue l'avocat : le prêtre et le religieux furent mis hors de cause : mais le vrai responsable, l'ouvrier chargé de famille, était condamné à payer une somme au-dessus de ses moyens.

C'est alors que se montra l'esprit chevaleresque et la charité du missionnaire.

Déjà, avec la permission de ses supérieurs, il avait fait l'abandon de ses honoraires de mission; mais cela était bien loin de suffire.

De nouveau, comme à Espieilh, il fit appel à ses amis et aux Fraternités du Tiers-Ordre, et ce fut partout, pour l'aider à payer cette dette d'honneur, une émulation de générosité, qui le consola grandement et montra que sa popularité de missionnaire, loin de perdre à ces épreuves, n'avait fait que s'accroître.

Mais le coup le plus violent de la malice de Satan, celui qui eut le plus grand retentissement et qui, si l'on peut employer ce terme, fit le plus long feu dans les Pyrénées et les

départements limitrophes, fut, à Lannemezan, l'éclatement du canon du Père Joseph et la mort d'un pauvre enfant, qui se trouvait trop près.

La responsabilité de l'homme de Dieu, hors de cause lors des accidents précédents, l'était encore plus en cette douloureuse circonstance. La main de l'ennemi des âmes par contre s'y voyait plus clairement.

Redoutant toujours plus ce rude lutteur, le malin cherche par quel moyen il pourra lui nuire davantage, détruire son prestige, le rendre odieux et détourner de lui les âmes sensibles. Il trouvera cet effroyable stratagème : le faire passer pour le meurtrier d'un enfant. Il brisera en même temps dans ses mains cette arme pacifique, ce canon qui n'a grondé jusqu'ici que pour augmenter l'allégresse du peuple, mais qui, de sa voix puissante, a déjà consacré si souvent les défaites de l'enfer.

C'était le dimanche 12 mai 1895. La population s'apprêtait à la grande cérémonie du soir et déjà sur toutes les routes du plateau, on voyait se diriger vers la petite ville des groupes du voisinage, heureux de venir participer à la fête. Le canon, arrivé dès la veille, avait été confié à des mains qu'on croyait sûres.

Mais le gardien, au lieu de tirer lui-même, comme il était convenu, les coups réglementaires, commit l'imprudence d'en laisser la manœuvre à un tout jeune homme. Les camarades de celui-ci, quelques vauriens, qui auraient mieux fait sans doute de suivre à l'église la cérémonie religieuse, vinrent sur la place pour lui prêter main-forte. C'était au moment de la cérémonie et la procession atteignait le cimetière où devait être élevée la croix. Le Père Joseph, dirigeant les exercices, écoutait les bruyantes détonations avec une joie et un enthousiasme que l'habitude de ces solennités ne parvenait pas à diminuer.

Il ne se doutait pas que son cher bronze était devenu un jouet et un jouet dangereux, que chacun venait le manier et le charger à volonté, que ceux qui auraient dû le surveiller

l'avaient abandonné aux mains de quelques étourdis. Ceux-ci, pour augmenter la force des détonations, étaient allés jusqu'à le bourrer de cailloux. Un enfant de quinze ans, inconscient du danger, d'autant plus qu'il était, pauvre avorton, difforme et presque idiot, s'approcha pour mettre le feu et ne se retira pas à temps. Le coup partit sec et sinistre. Le mortier volant en éclats, avait tué sur le coup le malheureux innocent.

On juge de l'émotion du missionnaire, quand la nouvelle lui fut portée au pied de la croix qu'il allait planter. Toute la paroisse la partagea. Mais elle fut sévère au peu fidèle gardien du mortier. Et les tribunaux, sur l'exposé des faits, condamnèrent à cinq ans de surveillance l'imprudent jeune homme qui avait laissé jouer avec le canon un pauvre inconscient.

Personne n'aurait songé à incriminer le Père Joseph, car toute la population connaissait les faits, et son innocence était plus qu'évidente.

Mais le démon songeait à utiliser sa cruelle victoire. Il trouva facilement, au chef-lieu de canton, parmi les francs-maçons, des aides et des appuis. On alla auprès des malheureux parents, on excita leur cupidité, on leur fit entrevoir la possibilité de soutirer la forte somme au capucin, qu'on ferait passer comme coupable d'homicide par imprudence.

Mais où était cette imprudence? Le Père pouvait-il être responsable d'une arme, non dangereuse en soi, que des gamins s'étaient appropriés à son insu, et dont ils avaient usé malgré sa volonté? Le vrai responsable était connu, jugé, châtié; qu'avait de commun le missionnaire avec cet imprudent, qu'il ne connaissait même pas? Enfin, les parents avaient subi sans doute une peine morale bien cruelle et le Père Joseph plus que personne avait souffert et s'était associé à leur deuil; mais la mort de l'enfant, un avorton à jamais invalide, loin d'être pour eux une perte matérielle, appréciable à prix d'argent, était plutôt une délivrance.

Le procès fut cependant intenté et le tribunal complaisant

donna raison à cette famille peu scrupuleuse, mais il n'osa pas condamner à la prison un religieux universellement vénéré.

Ce fut pour l'enfer une première défaite. Il y en eut une seconde, car le verdict fut accueilli dans toutes les Pyrénées avec une indignation bien légitime. L'opinion générale non seulement absolvait le prétendu accusé, mais le voyant injustement persécuté, elle l'acclamait avec un plus grand enthousiasme. Mais où la déroute de l'ennemi fut complète, c'est au tribunal de Pau, où, poussé par tous ses amis, le Père Joseph avait porté sa cause.

Un nombre considérable de prêtres de Tarbes l'y avaient suivi et la foule lui fit, à son entrée au prétoire, une véritable ovation. On crut un moment que la Cour, éclairée par l'exposé des faits et impressionnée par les plaidoiries, allait casser le premier jugement et proclamer une innocence qui frappait tous les yeux. Cette innocence, elle la reconnaissait équivalemment dans les considérants du jugement, mais elle se crut obligée de confirmer la sentence de Tarbes, réduisant cependant l'indemnité réclamée. Ce jugement était, en somme, un succès pour le Père, un acquittement moral. Le peuple le comprit bien ainsi. Les prêtres présents, se cotisant, purent avant leur départ payer et l'indemnité et les frais du procès.

Malgré les efforts de la partie civile, les parents, qui portaient de leur enfant impotent un deuil léger, n'eurent pas même la consolation de la bonne aubaine pécuniaire que les ennemis du capucin leur avaient fait entrevoir. Ne recevant qu'une somme si minime, ils regrettaient sûrement leurs démarches et des frais supplémentaires qui restaient à leur charge.

Quant au Père Joseph, il sortit triomphant de la pénible épreuve. Il pouvait continuer à passer la tête haute sur les routes qu'il avait tant parcourues jusque là, auréolé maintenant d'une gloire nouvelle, chacun le proclamant persécuté par la justice et victime des francs-maçons.

Mais il y eut pour lui, à ce douloureux épisode, une conséquence qu'il considéra comme désastreuse. Ses supérieurs lui conseillèrent de renoncer pour jamais au canon. Il comprenait sans doute lui-même que cet instrument de guerre, bien que très pacifique, n'aurait plus, dans les paroisses, la même popularité; que sa vue pouvait trop cruellement rappeler l'accident fatal, que sa voix serait devenue, par le fait même, quelque peu lugubre, qu'en un mot, user de nouveau de cet engin eût été donner prétexte aux critiques et aux attaques des ennemis. Il se résigna à prêcher seul désormais et à se priver des offices de ce compagnon auquel il était si habitué.

Ce ne fut pas sans regret : sans son canon, il ne se sentait plus lui-même; la guerre qu'il menait, les coups qu'il assénait à l'ennemi semblaient réclamer cet accompagnement bruyant; et il manqua désormais quelque chose à la solennité des clôtures de missions. Mais qu'importait les triomphes extérieurs; l'ennemi infernal n'en était pas moins vaincu et les âmes arrachées à son pouvoir.

Car le vaillant missionnaire continua ses prédications toujours avec le même prestige, la même ardeur, le même succès. Il se plaignait un peu cependant de n'être plus si fréquemment appelé dans les paroisses, d'être tenu à l'écart par quelques curés timides. Si son ministère fut, en effet, dès cette époque, un peu plus restreint, cette cause y est pour une très légère part; en réalité, le bon Père commençait à vieillir, sa voix s'altérait, devenait faible, un peu rauque. Bien qu'il cherchât, dans ses prédications, à faire les efforts accoutumés et à lancer ses invectives et ses foudres, on l'entendait à peine et on souffrait de la fatigue qu'il s'imposait. Cette voix dont il avait tant abusé, elle s'était brisée, en même temps que son canon.

Etait-ce encore là un effet de la puissance de Satan, s'acharnant, par une permission spéciale de Dieu, sur le vaillant missionnaire, comme autrefois sur le saint homme Job? Notre Seigneur n'annonçait-il pas à saint Pierre que le terrible ennemi avait demandé à le cribler comme on crible le froment?

Vaincu sur un terrain, l'enfer devait, modifiant sa tactique, lui livrer d'autres combats. Le héros de cette persécution eût trouvé de mauvais augure que les francs-maçons, qu'il continuait d'attaquer avec la même vigueur, lui eussent laissé une tranquillité même relative.

Serait-il un bon soldat, celui qui craindrait les coups au service de son maître, pour la défense de sa patrie? N'y a-t-il pas, pour les braves, une volupté secrète à considérer leurs blessures, et une gloire très estimée à verser leur sang et même à sacrifier leurs membres?

Comme les apôtres, le vaillant capucin aspirait à souffrir pour le nom de Jésus-Christ et il se serait réjoui de la persécution, si elle n'avait frappé que lui. Combien il a désiré et espéré la prison!

Il croyait bien parfois l'avoir méritée par ses audaces en chaire, ses critiques contre le gouvernement et les écoles, mais la prison ne voulait pas de lui, le démon aurait craint de lui donner cette auréole. Il soupirait après le martyre, mais il craignait de le désirer trop vivement, d'une manière naturelle, et dès lors d'en être indigne. Il écrivait, à propos de sa jambe qui le faisait cruellement souffrir, et qu'il avait dû envelopper d'un bas élastique : « La pauvrette était accoutumée à plus de liberté. Mon mal ne m'empêchera pas de marcher, mais il me tuera. Ah! combien il serait préférable que je fusse occis par les francs-maçons! Quel grand service ils me rendraient! »

Ses adversaires, malgré leur haine, n'osent pas l'occire, ou Dieu ne leur en donne pas la puissance; mais d'autres moyens s'offrent à eux, qu'ils vont employer avec une satanique volupté. Ils vont forger des lois pour le juguler, le chasser de son couvent, le jeter en exil.

Ce sont les jours sombres de 1880, l'article 7 de Ferry, les décrets contre les Congrégations et leur exécution. Il n'y a là pourtant qu'une rafale qui passe bien vite. Les religieux ont protesté et ont revendiqué leurs droits de citoyens. Pliant un moment sous le coup de la force brutale, ils se sont relevés,

ont brisé des scellés ridicules et ont réintégré leur demeure, sauvant ainsi dans le pays de France la liberté opprimée.

Le Père Joseph n'a pas quitté son couvent de Mont-de-Marsan. Seul avec un compagnon, il n'a pas cessé son observance de la règle, surtout, il n'a pas interrompu son ministère.

La sinistre opération des malfaiteurs légaux a abouti à un échec; mais ils se sont fait la main, et ils s'apprêtent à avancer dans la voie odieuse où ils se sont engagés, à reprendre la persécution par des moyens plus violents et plus efficaces. C'est une loi qu'ils votent maintenant contre les religieux, escomptant le succès de leurs crochetages et de leurs spoliations.

Ce sera l'œuvre du père Combes et de son régime abject, ou plutôt de la franc-maçonnerie, qui ne renonce jamais à ses desseins infâmes, même alors qu'ils déshonorent et qu'ils ruinent la France.

La terreur règne, tandis que les couvents sont pris d'assaut, et que religieux et religieuses, *manu militari*, sont expulsés de leurs demeures, et jetés sur toutes les routes de l'exil.

Le Père Joseph trouve anodine la résistance passive opposée à ces attentats sacrilèges : « J'ai protesté, écrit-il, j'ai dit tout ce que je pouvais dire et, vu ma situation, fait ce que je pouvais faire.

« Mais au milieu des tristesses de l'heure présente, j'ai une consolation. Les capucins ont eu une vaillante attitude. Dans plusieurs couvents, ils ont été superbes. Cette intrépidité a réjoui la France catholique et, après la tempête, elle aidera à nous reconstituer. »

Ce qui le console aussi, et est pour lui un autre gage de résurrection, c'est que le peuple s'est montré sympathique aux persécutés. « Le dimanche avant notre expulsion, j'ai convoqué la population pour la cérémonie d'adieux et les remerciements. La chapelle a été bondée et la foule très bienveillante. J'étais aussi à Mont-de-Marsan, en 1880; nous

avions eu des manifestations hostiles; cette fois aucune; nous n'avons pas entendu une insulte. »

A défaut de protestation plus efficace, la présence du Père Joseph, avec son habit, sera dans la ville une affirmation vivante du droit des religieux.

Mais n'y a-t-il pas là une provocation, un mépris de la loi, un délit que la franc-maçonnerie victorieuse se doit de dénoncer et de châtier? Les tribunaux sont saisis. Encore une fois et ce ne sera pas la dernière, l'intraitable capucin comparaît devant des juges, non en coupable, mais en accusateur et en vengeur : il réclame hautement la liberté. Il a gain de cause, car la loi a oublié d'interdire le costume religieux et de dire aux Français comment ils doivent se vêtir. La thèse absurde du ministère public est rejetée et la jurisprudence établie sur ce point. Fier de cette liberté, qu'il vient en quelque sorte de conquérir de haute main et de cette nouvelle victoire sur l'enfer, le Père Joseph gardera son habit jusqu'à la mort.

Cependant, les vautours se sont abattus sur leur proie, et les liquidateurs commencent leurs déprédations. Quelques-uns, au déshonneur même du gouvernement qui les emploie, s'enrichissent aux dépens des Congrégations, dont le milliard imaginaire fond à vue d'œil. Les tribunaux s'emploient maintenant à liquider ces prévaricateurs et les envoie en Calédonie. Mais pouvait-on réclamer d'eux une probité que l'Etat lui-même foulait aux pieds? A voleur, voleur et demi! Ces mots ne pourraient-ils pas servir d'exergue au régime abject, qui était alors le triomphe de Satan?

Le couvent de Mont-de-Marsan va être vendu, son jardin morcelé, ses murailles renversées, l'humble chapelle, si utile en ce quartier populaire, fermée et rasée. Le Père Joseph, par son énergie et aussi par le prestige de sa sainteté, que tous subissent, même les impies, fait ce miracle d'arrêter les démolisseurs, de faire reculer les voleurs et de reprendre son bien.

Les affiches judiciaires annonçant la vente de ce bien

d'Eglise, s'étalaient sur les murs. Aussitôt auprès de chacune d'elles vient se coller une autre affiche, signée du capucin, qui disait en substance : « Cet immeuble qu'on vous propose d'acheter, c'est le nôtre. Nous n'avons renoncé à aucun de nos droits sur lui. Nous sommes les seuls et uniques propriétaires, et personne n'a le droit de le vendre sans notre permission. Si quelqu'un l'achetait, qu'il sache qu'il serait excommunié, et s'il n'est pas assez chrétien pour comprendre le sens de ce mot, je lui dis tout crûment, qu'il serait un voleur et complice de voleurs. »

Il y avait là le délit caractérisé d'empêchement apporté à un acte judiciaire. D'où le procès que le Père Joseph attendait.

Appelé chez le procureur, il s'y rendit la tête haute et répondit fièrement.

« Quelle est votre situation? lui demande-t-on.

— Prêtre et missionnaire.

— Mais vous n'êtes pas dans l'*Ordo* du Diocèse.

— J'ai une situation libre que Monseigneur reconnaît.

— Mais pourquoi portez-vous cet habit?

— Vous savez bien que j'en ai le droit. Il n'y a pas de loi qui le prohibe.

— Vous êtes donc toujours capucin?

— Et je m'en fais gloire.

— Mais de quel droit?

— Du même droit que vous avez à exercer la magistrature.

— Quels sont vos moyens d'existence?

— Je n'ai jamais rien volé à personne.

— Reconnaissez-vous les faits qui vous sont reprochés?

— Si vous ne m'avez convoqué que pour cela, nous perdons notre temps, vous et moi; mon affiche le dit assez et elle est publique. Je n'en retire rien. »

L'émoi était grand au Parquet. Il n'y eût pourtant cette fois contre le terrible capucin, ni mobilisation de gendarmes ni mouvement de troupes. Loin d'opposer aucune résis-

tance, il s'offrait à la prison et raillait ceux qui n'avaient pas le courage de la lui imposer.

On le traduisit en correctionnelle.

Pour sa défense, il avait composé, pour la lire devant le tribunal, une diatribe qu'il vint présenter à Mgr Froment.

« Qu'en pensez-vous? lui demanda-t-il. » Et le vénérable archiprêtre, avec la liberté qui lui donnaient ses rapports quotidiens avec le Père Joseph : « Je pense, lui dit-il, que vous ferez bien de retrancher d'abord la moitié de votre prose, puis la moitié de l'autre moitié. » Le Père Joseph, qui ne péchait pas cependant par des longueurs de style, sourit et comprit. Il retrancha le tout, se réservant de répondre sur place ce que les circonstances lui inspireraient.

Le jour de l'audience est venu. L'élite de la ville est là, et noblement, le clergé a fait escorte au capucin.

Premier acte de la mémorable séance. Le procureur se lève pour lire le casier judiciaire de l'inculpé, assez chargé, comme nous l'avons vu. Il espère un coup de théâtre et il obtient son effet, mais non pas comme il l'avait prévu. Le Père écoutait en souriant.

Le magistrat était-il bien convaincu lui-même de la gravité de ces condamnations, toutes obtenues au mépris de la justice, pour plaire à la secte? Il racontait avec des trémolos l'accident de Lannemezan, la mort d'un enfant. Le Père l'interrompit soudain pour lui dire : « Homicide par imprudence, si peu coupable, qu'on ne m'a condamné que pour la forme, et à un minimum d'amende, parce que l'enfant était un chétif. »

Cet euphémisme pour désigner un pauvre infirme, un idiot, déchaîna une tempête de rire.

L'air de tristesse répandu sur le visage du Père à l'évocation de ce souvenir, contrastait avec cette hilarité déplacée, qui malgré tout avait déridé les juges et servait la cause de l'inculpé.

Mais ce fut une bien autre affaire au second acte de la séance, quand le procureur, ayant terminé son réquisi-

toire, le tribunal demanda au Père Joseph ce qu'il avait à dire pour sa défense.

Celui-ci se leva lentement et très maître de lui-même, la tête renversée en arrière, comme il le faisait en chaire dans ses moments d'éloquence, il commença son discours :

« Je félicite, dit-il, M. le procureur d'avoir si bien saisi ma pensée et fait ressortir ce que j'ai voulu dire, que le pillage de mon couvent serait un acte criminel. Il l'a fait en des termes d'une précision et d'une éloquence que je n'aurais pu égaler. Et je le remercie en même temps d'avoir donné à ma parole la publicité solennelle de ce tribunal de justice. La réclame que vous faites à mes revendications vaut mieux que toutes mes affiches, et vous me l'avez faite gratuitement. »

L'assemblée éclata en applaudissements que le président réprima avec difficulté. Ce jour-là, les juges eurent de la peine à être sérieux et la pauvre justice déjà boiteuse acheva de perdre l'équilibre.

Le Père Joseph fut condamné, comme il s'y attendait.

Mais sur le conseil de ses amis et pour donner à ses réclamations un plus grand retentissement, il fit appel, et c'est en Cour de Pau que l'affaire eut son dénouement.

L'avocat, voulant sauver son client, se proposait de plaider la bonne foi, ou les circonstances atténuantes, l'exaltation du zèle, l'indignation excusable du religieux lésé; mais le Père Joseph ne l'entendait pas ainsi et préparait son coup de théâtre.

Il eût lieu à l'ouverture même de la séance : à l'étonnement général, le Père se lève et dit : « Je demande à faire une déclaration préalable. »

Puis, se recueillant : « Ce qui se passe ici, dit-il, c'est l'éternelle lutte du pot de terre contre le pot de fer. Le pot de fer, c'est M. Ménage, qui a pour lui le gouvernement, l'argent, l'influence; le pot de terre, c'est le Père Joseph, qui est pauvre, persécuté, sans aucun pouvoir. Le pot de terre sera brisé, le Père Joseph sera condamné; mais rien

ne m'empêchera de dire après, comme avant ma condamnation, parce que c'est la vérité, que la spoliation des religieux est la plus grande escroquerie du siècle. »

Les juges étaient atterrés, le public ne se contenait pas de joie, et l'avocat, voyant sa plaidoirie compromise, s'effondrait à son banc, découragé devant cet inculpé qui, au lieu de se défendre, se compromettait davantage.

Après un silence impressionnant, le Père Joseph continua : « Si je suis condamné, je demande la prison. Vous serez obligé de me la donner quand même. Car, condamné à l'amende, je ne la paierai pas. Parce que d'abord je ne la dois pas, et secondement, parce que je suis pauvre et ne puis pas la payer. Vous ne pourrez pas non plus vendre mes meubles, je n'en ai pas; le grabat du Père Joseph : trois planches et une paillasse, ne paierait pas le prix de la vente. »

Les juges, sentant l'odieux et le ridicule de leur situation, le condamnèrent, pour la forme, à une amende, qu'un généreux bienfaiteur du Père Joseph solda le soir même. Et comme un général victorieux, qui demeure malgré tout sur ses positions, le glorieux condamné regagna ses quartiers.

L'ennemi, qui se serait fort réjoui de le voir en prison, car il l'aurait ainsi arrêté dans son apostolat et ses conquêtes, enregistrait une défaite de plus. Grandi dans l'opinion par la liberté apostolique et le vaillant courage avec lequel il soutenait contre tous la cause des religieux, il pouvait continuer son œuvre auprès des âmes. Comme un vétéran habitué aux coups et méprisant ses blessures, il passait, invincible, à travers tous les feux et toutes les mitrailles, acclamé par les catholiques qui étaient fiers de lui, et imposant le respect même à ses ennemis.

CHAPITRE VI

Derniers Combats

La rafale a passé, accumulant les ruines, laissant dans le deuil l'âme du grand lutteur, sans rien abattre de son énergie et de son zèle.

Dans la maison qui lui sert de refuge, il demeure seul et son âme qui malgré ses grands travaux, est celle d'un anachorète, goûte la joie austère de cette solitude. Il peut enfin observer sa règle comme il l'entend et vivre comme ces capucins du commencement de la Réforme, dans une pauvreté parfaite et une contemplation continuelle.

De ces hauteurs où il se complaît, l'amour des âmes le fait cependant descendre, pour aller encore prêcher les missions qu'on lui demande, ou pour donner au clergé de la paroisse de la Madeleine un concours précieux.

Il se fait le vicaire dévoué, mais quelque peu intermittent, de Mgr Froment, qui lui prodigue plus que jamais les marques de sa confiance et de sa vénération.

A cinq heures du matin, le Père Joseph ayant terminé dans sa chambre d'ermite ses oraisons et ses offices, franchit le seuil de l'église et, en attendant les pénitents, parcourt les stations du chemin de la croix; puis il célèbre la première messe et revient à son poste de confesseur jusqu'à une heure avancée de la matinée. Il le reprend dans

l'après-midi et cela régulièrement tant qu'il n'est pas occupé aux missions, pour le grand avantage de la population pieuse, qui peut choisir ses jours, toujours sûre de trouver un confesseur à l'église.

Il ne faudrait pas croire que le vénérable religieux apprécie de sa vie de solitude la liberté qu'elle lui donne et l'affranchissement de la vie commune : il sait bien que celle-ci est la plus parfaite et la plus méritoire des pénitences, parce qu'elle exige un renoncement continuel et fait pratiquer à tous les instants l'obéissance et la charité. Il a le vrai sens de la vie religieuse et la nostalgie de son couvent le hante douloureusement. Il s'évade quelquefois de Mont-de-Marsan, et son bâton de voyage à la main, muni de son obédience, il prend le chemin d'Oyarzun où, à huit kilomètres de la frontière espagnole, ses frères exilés peuvent continuer à vivre librement en religieux. Là fleurit l'observance si chère au Père Joseph, avec le lever de minuit et même les marches à pied, car on est en pleine campagne et sans les moyens perfectionnés de communication auxquels on est habitué dans les villes.

Pauvreté et pénitence y sont aggravées par l'exil et néanmoins les capucins, des jeunes pour la plupart, supportent vaillamment et joyeusement les austérités et les privations, n'ayant d'autre sujet de tristesse que ceux que leur apportent les nouvelle venues de France, où la persécution continue ses sévices.

Le Père aime à se reposer au milieu de cette communauté si vivante, en attendant qu'il vienne l'édifier, avec celles de Burgos et de San-Pedro-de-Cardeña, en prêchant les retraites conventuelles. Il peut constater la vérité de ce que lui ont écrit les supérieurs et qui jette son âme dans une extase de joie : ces jeunes religieux expulsés veulent être capucins plus que jamais, capucins jusqu'au cou, capucins jusqu'aux moëlles.

En 1912, il se trouve dans la capitale de la Castille pour un chapitre qui y est réuni, et ses frères veulent le dédom-

mager des ennuis de sa solitude en célébrant là solennellement ses noces d'or sacerdotales. Un poëte a composé en son honneur une gracieuse pièce de vers, qui chante sa vaillance et sa vertu, ses combats et ses victoires, l'assure surtout de l'ardente sympathie et de la vénération de toute la Province de Toulouse.

De retour à Mont-de-Marsan, le Père reprend le cours de sa vie ordinaire, solitaire et apôtre à la fois.

Il aide non seulement le clergé de la ville, mais aussi les prêtres des environs et s'attire encore là les foudres gouvernementales.

« J'ai remplacé pendant trois dimanches, écrit-il, le curé de G..., malade. Les deux premiers dimanches, je me suis contenté de faire, de l'autel, quelques observations et recommandations, et le troisième, j'ai lu une publication de mariage. Le préfet a été mis au courant et a écrit à l'évêque. (Le Concordat était encore en vigueur).

« Monseigneur, sans blâmer le curé de m'avoir appelé, lui a conseillé de se contenter de célébrer lui-même, puisque sa santé se remet, une messe unique, plutôt que de m'exposer aux vexations d'un gouvernement persécuteur. »

Le Père Joseph comprend bien les raisons du prélat, mais il ajoute à sa lettre.

« La loi contre les Congrégations, si draconienne qu'elle soit, n'interdit ni la prédication, ni la messe, ni la confession. Combes prend sur lui de nous défendre de prêcher; mais ce faisant, il est en plein arbitraire. J'ai quelque envie de ne pas subir les fantaisies du ministre et du préfet, et d'envoyer à celui-ci une lettre ouverte pour le lui dire. A chacun de se défendre, sans compter sur le voisin... Je prierai et verrai...

« Je veux bannir toute crainte et m'en remettre à la Providence. »

Si la lettre ne fut pas écrite, nous pouvons être sûrs que ce fut pour un tout autre motif que celui de la crainte, sen-

timent que ne connut jamais un homme de fer comme le Père Joseph.

En même temps que la paroisse de la Madeleine, quand les prédications ne l'appelaient pas au dehors, il s'efforçait de se rendre utile au grand séminaire, où professeurs et élèves, vénérant depuis longtemps sa vertu, l'accueillaient désormais comme un confesseur de la foi.

Nous devons à la bienveillance du P. Pontneau, S. J., qui prit place lui aussi à cette époque, comme directeur spirituel auprès des jeunes clercs et devint bientôt un ami de cœur du bon Père Joseph, quelques canevas des sermons que faisait l'austère capucin à cette jeunesse cléricale.

Le Père Joseph s'y retrouve tout entier dans le choix des sujets et dans le dévelopement qu'il leur donne, dans la force des idées et la saveur du style.

Les deux premiers résument des instructions sur la pénitence et la prière, données en novembre 1917.

LA PENITENCE

Dans les circonstances actuelles, en face de la guerre la plus meurtrière qui fut jamais, il faut parler du dogme de l'expiation. Un peuple qui n'a plus l'expiation sera châtié. Ou pénitence volontaire ou pénitence envoyée par Dieu.

Un peuple qui ne fait pas pénitence, par le fait même il déclare : qu'il n'a pas péché, qu'il est impeccable, qu'il est égal à Dieu...

La religion doit commander quelques pénitences. Il y a une pénitence officielle : abstinences et jeûnes. Quelle différence entre autrefois et aujourd'hui!

Qui ne fait pas pénitence, qui n'accepte pas la pénitence imposée par l'Eglise, s'estime sans péché, impeccable, ne se gare pas contre le péché, il pèchera encore plus.

On jette le gant à Dieu, Dieu le relève. Dieu envoie des pénitences.

Nécessité de la pénitence. — Dans l'épreuve de la liberté, l'homme est tombé... Péché d'Adam, péché personnel et péché col-

lectif... Mon péché à moi, ma désobéissance à moi. Je suis pécheur, je dois être pénitent... Pénitent sur terre, citoyen du ciel.

Le Rédempteur expire dans un océan de douleurs : *vir dolorum*. Il expie...

Par la pénitence on apaise Dieu. Ninive sauvée de la ruine par la pénitence. Que de mal dans nos villes surtout, quels désordres! La terre est l'écho de l'enfer. Tableau de ces désordres : Une haine implacable contre Dieu... Des fleuves d'insultes contre la religion. Les impies attaquent l'œuvre divine, s'opposent au règne de Dieu pour établir le règne de Satan, le règne de l'athéisme, de la luxure et de toute convoitise .Lois perverses contre le mariage. Les païens ne descendirent pas plus bas. Exhibitions malsaines. Crimes contre nature. Par centaines de mille, des enfants tués avant de naître. Traite des blanches... On s'acharne à pervertir nos populations. Un peuple qui n'est pas chaste n'est plus catholique.

Dans le domaine social, on excite à la haine des classes. Les syndicats basés sur cette haine. Un peuple empoisonné par l'erreur, livré aux révolutions. La Révolution, voilà l'ennemi...

La pénitence est nécessaire pour réparer tant de mal... Ces erreurs cesseront ou le monde ira aux abîmes... Rois ou empereurs, s'ils veulent régner pour eux, tomberont... Qui doit régner? Jésus-Christ.

Les modèles. — Les grands convertisseurs étaient des bourreaux de leur corps. La loi du bon Dieu est tout pour eux. Ils jettent des entraves aux instincts d'orgueil et de luxure.

Au séminaire, comment pratiquer la pénitence? Par la régularité... Cloche obéie au lever et ensuite... Par le silence... Par le travail. Ce lévite veut s'instruire, orner son intelligence, se rendre capable de défendre les intérêts de l'Eglise. Lévite très cher au cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ... Habitudes de régularité conservées plus tard, opposées aux habitudes de mollesse... Aucune vertu sans violence à sa nature... Les grands pénitents sauvent le monde. Ce qui nous manque le plus, c'est la pénitence. Avec l'observation des règles, on vole dans le chemin de la perfection; sinon, aucun progrès. Quand on veut canoniser quelqu'un, s'il est digne de l'être, on examine s'il a été sévèrement régulier... Il y a assez de santé pour pratiquer la règle, s'il n'y en a pas assez pour des macérations...

Les plus grands intérêts sont en jeu, l'existence de la patrie, de la France catholique. La France disparaissant, ce serait un grand malheur pour le monde : souffle d'apostolat, générosité, magistra-

ture morale; mission de soutenir la chrétienté; beauté des gestes, surtout des chevaliers du moyen âge, héroïsme à jet continu.

La Révolution sépare violemment l'homme de Dieu... L'homme se fait dieu.

LA PRIERE

« Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez... « Demandez et vous recevrez. » Pourquoi vous n'avez pas obtenu... Toute prière bien faite obtient... Une augmentation de grâce vaut plus que l'univers... La prière est toute-puissante pour sauver les âmes et les sociétés. La prière est toute-puissante contre le mal. Les ennemis : *a)* Satan. Ses pièges... Nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang, mais contre les puissances des ténèbres... Ils sont nombreux les esclaves de Satan.

b) Le monde. Il exerce ses séductions même sur nous... Le fuir.

c) Nos passions sont l'ennemi le plus dangereux.

Comment vaincre? Assistance du ciel; la prière.

Victoire sur l'orgueil. L'orgueil, la grande blessure. Pour vaincre, il faut l'humilité. D'un côté : Humilité, Jésus, le ciel. De l'autre : Orgueil, Satan, l'enfer. Parfaitement humble, parfaitement saint. — Victoire sur la sensualité : Le corps réclame. Rester chaste... Un séminariste doit être un ange de pureté. Plus tard, l'autel. — Jésus, lis se plaisant au milieu des lis. Un courant immense de chasteté part de Jésus; les saints s'y baignent, se purifient toujours plus. — Le Cœur de Jésus, océan de toute vertu... Un agent surnaturel seul explique la civilisation catholique : âmes transformées, familles transformées, sociétés transformées. Société transformée : le moyen âge avait résolu le problème : détruire le despotisme en haut, la révolte en bas. Les grands sont les pères des peuples; les petits sont pleins de respect.

Avantages de la prière. — Par la prière, on se remplit de l'esprit du bon Dieu : *Os meum aperui et attraxi spiritum.* On prend l'esprit des personnages qu'on fréquente. Jeanne d'Arc vit avec le ciel : une pureté ineffable est empreinte sur son visage; beauté angélique; saintes pensées. Par la prière, toutes les vertus. — Si tu vis près de Jésus, je te dirai qui tu es.

La prêtre doit aimer la prière pour être le bon pasteur, l'homme de Dieu. Un bon pasteur a toujours un troupeau... L'homme de

Dieu, pour être digne de le conduire, se plaît aux longues visites au très saint Sacrement... Il prend sur ses épaules les péchés de son peuple : il attire des bénédictions; il applique les mérites de la Passion à toutes les âmes...

Les hommes sans prière sont bien petits. Avec la prière, ils sont grands : un Charlemagne, un saint Louis. Nos hommes du jour, des polichinelles tournant selon la ficelle qui les meut; ils se vendent au plus offrant.

Le prêtre peut tomber bien bas, s'il n'est pas homme de prière. Le prêtre, vraiment prêtre, est un grand bienfaiteur. Par lui, la chasteté de la jeunesse, qui sans lui se perd. Des régions toutes matérialisées : quel mal! L'agent surnaturel manque; le levier puissant qui fait monter les âmes très haut manque; au lieu des sommets, les bas-fonds, les cloaques.

Les saints prêtres sauvent les sociétés.

De brillantes civilisations disparaissent; les châtiments, les fléaux sont proportionnés à la grandeur des crimes.

Le préservatif : Pénitence et prière.

Il est des âmes qui se font victimes : sur un lit d'agonie, une personne souffre longtemps. Pas une plainte, pas une minute de défaillance.

Il faut prier. Saint Alphonse de Liguori est en chaire, il s'arrête, il s'écrie : « Nous serons tous sauvés, si nous prions. »

Notre bonheur sur la terre est dans la prière. Nos joies solides et profondes, nous les trouvons dans les conversations avec Notre Seigneur, dans les longues stations devant le tabernacle. Il est si doux de parler avec Jésus, le meilleur des amis, le Dieu de la pureté, de la charité! Quel bonheur! Après ces joies de la terre, les joies du ciel.

Une des dernières exhortations du Père Joseph est un éloge de la virginité, thèse chère à son cœur.

La société a deux bases : la virginité et le mariage.

Une jeune chrétienne se marie, c'est pour se dévouer.

La virginité, au moyen âge, pratiquée sur une large échelle. Elle se consacre aux œuvres de miséricorde.

Thèse chère au Père Joseph.

Qu'arrive-t-il, si la virginité n'est pas pratiquée?

Regardez les peuples barbares; il y a excessive multiplication de l'espèce humaine.

On y remédie par des guerres d'extermination; ce n'est pas une solution.

En Chine, par le massacre des enfants; ce n'est pas une solution.

Dans nos pays gâtés par la Révolution, par la stérilité volontaire, ce n'est pas une solution.

Jésus seul a trouvé la solution morale : la virginité.

Le prêtre surtout sera un chaste, un austère, un pénitent. Grand honneur que le vœu de virginité! Une grande grâce que d'avoir échappé au monde. Un grand ministère pour un prêtre de garder les populations chastes.

Il fait la guerre au mal. La corruption partout. Son bonheur est de garder chastes ses jeunes gens, ses jeunes filles, plus grand que le bonheur d'un honnête père de famille ou d'une honnête mère de famille.

Il se fait justicier... Ne touchez pas à cette enfant... Je suis le pasteur, j'en dois rendre compte.

Pour exercer son ministère avec cette force, il faut qu'il soit chaste, que sa vertu soit éclatante.

Moyens — Oraison. Sauvez l'oraison, elle vous sauvera. Humilité : Malheur aux orgueilleux! — Eucharistie : Chair de péché vivifiée par la chair du Christ et son sang immaculé.

Ces allocutions, vivantes, fortement senties, étaient une sorte de colloque, tantôt avec ses auditeurs, tantôt avec le ciel. L'orateur élevait souvent la tête, fermant les yeux, accentuant ses paroles, cherchant à les buriner dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient.

A certains moments surtout, son visage si énergique s'éclairait, laissant paraître les sentiments de son âme et les faisant passer dans l'âme des jeunes clercs. C'était la véritable éloquence, naturelle et spontanée, sans rien d'étudié, ni de recherché, et qui émouvait d'autant plus qu'elle était dépourvue d'apprêt et de prétention.

« Quand il parlait, par exemple, de la sainte Trinité, qu'il appelait l'ineffable, l'adorable Trinité, il avait, disent les professeurs, une attitude séraphique, les bras étendus, le visage enflammé, quelque chose qui ressemblait à l'ex-

tase. Que de fois nous aurions voulu, à ce moment, le prendre en photographie! »

On se souvient surtout des dernières instructions qu'il donna au séminaire et qui furent vraiment le chant du cygne. Le bon Père, depuis si longtemps atteint dans ses forces, n'ayant plus qu'un souffle de vie, semblait bien, cette fois être au terme de sa course. Il parlait de Dieu comme le voyant déjà, tout baigné dans les lumières de l'éternité. L'impression chez les séminaristes était profonde : ils avaient en quelque sorte conscience de recueillir le testament de l'homme de Dieu, qui depuis vingt ans les avait tant édifiés.

Ce qui adoucissait, à Mont-de-Marsan, la solitude du Père Joseph, c'étaient les amitiés profondes dont il était entouré.

« Bien que très austère et rude en apparence, nous dit Mgr Froment, il sentait très vivement et se conquérait de grandes sympathies. Son cœur chevaleresque avait pour ses amis des délicatesses que ses dehors ne faisaient point soupçonner. »

Envoyant un exemplaire de son Manuel du Tiers-Ordre à un de ses amis, il lui disait : « Ce n'est pas un si pauvre présent qui peut payer la dette de ma reconnaissance. D'ailleurs, j'aime mieux rester votre débiteur, de façon à ce que vous ayez toujours droit à toute mon amitié. »

Amitié toute suave, toute surnaturelle, qui le portait à envisager par dessus tout l'âme de ceux qu'il aimait, à les conseiller, les exhorter, les voulant voir toujours à ses côtés, gravissant les dures pentes qui conduisent au ciel, toujours parfaits et toujours saints.

A M. Dominique Soulé, qui fut son bienfaiteur et son précieux auxiliaire dans l'établissement des Caisses rurales, il écrivait :

« Vous maniez avec tant de sagesse, d'habileté, de succès, les intérêts matériels. Je souhaite que vous soyez plus heureux encore dans la poursuite des biens spirituels.

« Je supplie Marie, que vous invoquez tous les jours, Ma-

rie, notre tendre Mère du ciel, d'avoir toujours sa main sur vous et sur les vôtres, pour vous protéger pendant la vie et à l'heure de la mort.

« Que notre Père saint François vous maintienne tertiaire fervent. Un capucin fait passer avant tous les autres les intérêts spirituels de ceux qui lui sont chers. »

Il l'exhorte en conséquence à l'amour profond de Jésus eucharistique, expression délicate qui signifie, sous sa plume la communion et la communion très fréquente.

Lui envoyant ses souhaits de fête, il fait d'abord l'éloge de son saint patron, « le vainqueur des Albigeois, qui, terrassant cette immonde hérésie révolutionnaire, a été le pacificateur du Midi de la France », puis il lui dit : « Que le Sauveur Jésus vous donne santé, bonheur, longues années et prospérité à votre industrie; mais surtout qu'il vous accorde cette grande consolation, que votre famille soit toujours des plus chrétiennes et des plus édifiantes, et partant exerçant autour d'elle une heureuse influence!

« Puissiez-vous christianiser vos nombreux ouvriers! Ce doit être difficile, avec le courant révolutionnaire qui passe sur nos têtes. »

En 1917, il lui écrit encore, comme pour trouver auprès de cet ami un soulagement à l'angoisse qui étreint toutes les âmes françaises à cette heure d'épreuve.

« Au temps de mon actif et quasi continuel apostolat, j'étais si bien accueilli par votre sainte mère et par vous-même, quand je passais par votre ville, et j'étais si heureux de vous demander l'hospitalité.

« Je me souviens délicieusement de ces années où nous luttions avec entrain contre les ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise et partant de la France.

« Le cataclysme sans pareil qui s'abat aujourd'hui sur le monde fait toucher de la main la nécessité de se remettre sous la houlette maternelle de l'Eglise. On parle de Société des Nations, pour régler pratiquement les différends entre les peuples. Insuffisante et misérable solution, si nous ne revenons pas au Christ.

« En réalité, deux voix retentiront dans le monde jusqu'à la fin des temps : la voix du Pape et la voix du canon. La voix du Pape, si les peuples veulent être régis par le droit et la justice; la voix du canon, pour les chefs et les peuples qui veulent satisfaire leurs ambitions ou leurs passions, en employant la force brutale au mépris de tout droit. »

Mais c'est surtout au très digne archiprêtre de Mont-de-Marsan, son protecteur, son confident, son soutien et son guide, que le Père Joseph a voué une affection et une vénération sans bornes.

De retour à sa résidence, c'est auprès de lui qu'il se rend aussitôt, comme auprès de son supérieur; c'est lui qu'il consulte dans toutes les occasions, ne faisant rien sans son avis. Demeuré seul dans la ville, sans aucun confrère, à qui serait-il allé, sinon à cet excellent prélat, qui lui était si dévoué, qui jouissait de l'estime de tous et était l'oracle de sa paroisse et de la ville?

Mgr Froment rendait largement à son vertueux ami et son affection et sa confiance. Il l'aida en de multiples occasions et lui rendit de précieux services.

C'est à son intervention notamment, que le Père Joseph dut, avec le concours de généreux bienfaiteurs, de pouvoir soustraire le couvent à la rapacité des liquidateurs et en empêcher la profanation. L'immeuble vacant fut affecté d'abord au service des œuvres, servit d'ambulance pendant la guerre, et put enfin abriter de nouveau les religieux, qui étant revenus pour défendre la France au moment du péril, ne voulaient plus reprendre le chemin de l'étranger.

Aussi, n'est-ce pas seulement le Père Joseph, qui garde une profonde reconnaissance à Mgr Froment, mais l'Ordre tout entier, qui associe son souvenir à celui de M. Malet, l'un fondateur du couvent et l'autre sauveur et restaurateur.

L'amitié des saints, toute surnaturelle, a des manières de se manifester quelquefois déconcertantes.

Le vénérable archiprêtre tombe gravement malade et toute

la paroisse est dans la consternation. La nature du mal, l'âge avancé du prélat, les fatigues auxquelles il s'est condamné pour un ministère que son zèle a rendu très actif, justifient toutes les inquiétudes.

Plus que les autres, le Père Joseph souffre à la pensée de perdre cet ami si cher, dont il est le directeur depuis de longues années. Il connaît les richesses de cette âme qui s'est confiée à lui, et, ne quittant plus le chevet du malade, il lui prodigue les soins les plus empressés, calmant ses inquiétudes, lui suggérant des prières, l'encourageant et le soutenant en vue des derniers combats qu'il va affronter. Il a vu cette âme si belle dans toute sa vie et la trouve maintenant dans des dispositions si parfaites, qu'il la considère déjà brillant au milieu des élus et en vient à désirer son sort.

Le triomphe semble prochain. Il n'y a plus d'espoir et les médecins se tenant en permanence au presbytère, n'ont que de sinistres pronostics. Le mal fait des progrès rapides, la mort ne peut tarder, la nuit qui commence sera sans doute la dernière.

La ville entière connaît ces nouvelles et prête l'oreille, le matin, pour entendre le glas si redouté. Et voici que seul l'*Angelus* est sonné : aucun glas ne le suit. L'espoir n'est pas revenu pour cela, c'est l'angoisse qui continue, car on ne doute pas de l'issue fatale, précédée d'une longue agonie.

Cependant peu à peu, la nouvelle se répand qu'il y a du mieux dans l'état du malade. Une heureuse réaction s'est produite durant la nuit et les médecins se sont retirés, déclarant qu'il n'y a point désormais de danger immédiat. Les paroissiens de la Madeleine ont prié avec tant d'instance, qu'ils ont retenu sur la terre leur pasteur bien-aimé. La joie est grande au presbytère : partout, on s'adresse des congratulations, et le Père Joseph, certes, partage les sentiments de tous, mais lui qui ne vit plus en ce monde et ne pense qu'au ciel, s'oublie un instant et s'écrie : « Tout de même, c'est dommage! Il était si bien préparé! »

Quelques-uns comprennent le sens surnaturel de cette phrase et se contentent de sourire, mais d'autres en sont franchement scandalisés. Le propos fut répété plus tard au malade lui-même, qui avait déjà repris ses forces et ses fonctions.

Il en rit de bon cœur. Bien plus, très surnaturel lui-même et digne disciple de l'austère religieux, il se dit, dans sa grande humilité : « Le bon Père a raison. L'important, puisqu'il faut mourir, n'est-il pas de le faire au bon moment, quand nous sommes le mieux préparés? »

Mais la couronne que le Père Joseph avait vue si belle devait acquérir encore plus d'éclat. Dieu qui ne fait rien à-demi, prolonge merveilleusement la vie du saint prélat, qui continue à faire du bien aux âmes et à lier des gerbes pour le ciel.

Pour occuper les loisirs du Père Joseph, Mgr Froment, non content de lui fournir un confessionnal, théâtre intime d'un bien dont Dieu seul connaît le secret, lui demandait quelquefois de monter en chaire pour édifier son peuple.

Sachant la grande dévotion du prédicateur pour le Cœur de Jésus, dont il recommandait toujours le culte, érigeant ses statues, réclamant devant lui des lumières, lui avait demandé le sermon de cette fête.

Toujours zélé à corriger les abus et à donner à ses instructions un but pratique, une forme apostolique, le Père Joseph vint trouver l'archiprêtre.

« Il y a ici un désordre : les boulangers travaillent le dimanche. J'aurais bien envie de prêcher sur ce sujet.

— Je crois, mon bon Père, répondit le prélat, qu'avec l'auditoire pieux que vous aurez, vous ferez mieux de prêcher le Sacré-Cœur, son amour, ses bienfaits. C'est un sujet qui doit vous plaire et nous entendrons votre parole avec édification. »

Il y avait bien, en outre, une question d'opportunité. Mais l'archiprêtre n'en disait rien, sachant que le Père Joseph n'entrait point dans ces combinaisons, étant habitué, au

contraire, à foncer droit contre l'obstacle et à aborder de préférence les sujets brûlants.

Cependant, le prédicateur n'est qu'à-demi convaincu. Le jour du Sacré Cœur, il dit en quelques mots ce que lui a suggéré M. l'archiprêtre, mais aussitôt, emporté par son zèle, il en vient au point délicat : « Le Sacré Cœur demande la réparation, dit-il. Or, il y a ici un scandale, une source de péchés qui l'attriste : c'est dans les boulangeries en particulier, la profanation du dimanche. » Et c'est jusqu'à la fin le thème unique du sermon.

Ce n'est pas seulement à l'église et en chaire, que le zélé religieux fait la guerre aux abus et aux scandales. Il les poursuit jusque dans la rue, et sa popularité, à Mont-de-Marsan, lui permet des interventions presque audacieuses.

Les ciseaux, dans la toilette des femmes, commençaient déjà leurs ravages; une victime de ces coupures indiscrètes, s'affichant dans une tenue sommaire, se trouva sur le chemin du capucin.

L'interpellant sévèrement, celui-ci la menace de la police. La police! elle a autre chose à faire qu'à veiller à la décence des rues. Les agents requis ne se dérangent pas. « Ce n'est pas notre affaire, disent-ils, nous n'y pouvons rien », « Eh! bien, dit le Père, je vais procéder moi-même. » La femme qui l'a nargué jusqu'ici, apercevant un geste semblable à celui de Notre Seigneur saisissant les fouets pour chasser les voleurs du temple, est saisie de frayeur et détale en vitesse.

De Mont-de-Marsan, le missionnaire, qui ne se résigne pas au repos, rayonne dans les paroisses des Landes, des Pyrénées, de la Gironde, de l'Agenais. Il est confesseur attitré aux retraites ecclésiastiques d'Auch, où les prêtres lui témoignent une confiance particulière. « Je ne puis oublier, écrit à sa mort Mgr Ricard, les services qu'il nous rendait chaque année, dans cet important ministère. »

Il était moins appelé qu'autrefois, nous en avons dit les motifs, pour les missions dans les paroisses. Quelques-uns

cependant, par vénération pour lui, voulaient recevoir les derniers restes de cet apostolat si fructueux, entendre cette voix à demi-éteinte, qui fut autrefois si puissante, s'édifier de ses paroles et de ses vertus, jouir des dernières lueurs d'un astre qui baissait à l'horizon. Et le vénérable missionnaire, sans souci de ses fatigues, de ses infirmités, de ses souffrances, reprenait sans hésiter son bâton de voyage, et, brûlant de zèle, comme dans ses plus beaux jours, il allait, plein de confiance, vers des travaux que les années lui rendaient toujours plus onéreux et plus ardus.

Parmi ces paroisses, il en était une qui avait un désir spécial d'être évangélisée par lui : c'était celle de Souvigné, en Charente, où il avait été curé autrefois, et qui, nous le savons, lui avait donné quelques déboires. La réputation du fervent missionnaire était arrivée jusqu'à ses anciens paroissiens, qui sentaient le besoin de le dédommager en se mettant docilement à son école. C'était après la guerre, le curé de cette paroisse trouvait encore si vivant le souvenir de l'abbé Frazer de Villas, sa réputation de zèle et de vertu si fortement établie, qu'il résolut de l'appeler de nouveau sur ce terrain, où depuis cinquante ans, il n'avait pas reparu.

La distance est grande de Mont-de-Marsan à Ruffec : pour un vieillard presque octogénaire, dont les jambes ravagées de varices se gonflent démesurément, et qui ne connaît que les marches à pied, quel douloureux et dangereux voyage !

Devant le bien à faire, pour cette population à laquelle il est demeuré surnaturellement attaché, le vaillant missionnaire ne recule pas. Quelle joie pour lui si, avant de mourir, il peut recueillir dans son ancienne paroisse les fruits spirituels qui lui manquèrent autrefois !

Son passage fut marqué par un renouveau religieux, un rapprochement de l'église, que l'on n'attendait pas. A si longue distance de son pastorat, la paroisse s'était à peu près renouvelée, et seuls survivaient quelques vieillards qui

l'avaient connu. Les nouveaux le virent arriver avec curiosité, et se montrèrent avec lui « très honnêtes », comme on dit dans le pays. La venue de tout capucin a toujours produit cet effet en Charente, où, à cause de la douceur des mœurs, on tient l'anticléricalisme en très médiocre estime.

Mais pour le Père Joseph, l'émotion fut plus grande. Son habit, son visage d'ascète, son aspect de sainteté frappaient vivement le peuple. On voyait sa fatigue, on devinait ses pénitences. Et puis il était « si honnête lui-même », il avait un si bon sourire, il savait si bien dire à chacun un mot aimable, demander des nouvelles, caresser les enfants, que tous disaient ses louanges et que les glaces se fondaient. Surtout on venait l'entendre, et bien que sa voix fût bien faible, de le voir si convaincu, vivant lui-même ses enseignements les plus austères, on était ému, on revenait à Dieu, si bien qu'il était possible dans cette paroisse de piété très ordinaire, d'établir le Tiers-Ordre. Ce résultat ravissait le Père Joseph et lui rendait un peu de sa jeunesse, en lui rappelant ses meilleurs succès de prédication.

Il profite de ce voyage en Charente pour voir en passant ses confrères de Cognac. Dans les rues de la coquette cité, cette apparition soudaine de la pauvreté fait impression. Ainsi avait dû paraître autrefois le Poverello dans les villes opulentes de la Toscane et de l'Ombrie, et sur les routes de la campagne, où, brûlé par le soleil, il mangeait le pain de l'aumône et étanchait sa soif à l'eau fraîche des ruisseaux.

Ne portait-il point la ressemblance du séraphique Père, ce moine qui s'avançait lentement et péniblement, courbé sur son bâton, les épaules pliant sous le poids de la fatigue, les yeux baissés vers la terre, le visage modeste et souriant, le regard perdu en Dieu. Avec quelle éloquence parlait sa pauvre robe, couverte de la blanche poussière des routes de Charente, et le crucifix qui s'étalait sur sa poitrine et le marquait comme le chevalier et l'ambassadeur du Christ!

Le dimanche, il prêcha à l'église Saint-Antoine, à un auditoire populaire. Sa voix était tellement cassée, qu'on ne réussit pas à l'entendre, mais on était saisi par son aspect et on se disait : « C'est un saint! »

Ce cri s'échappait aussi, vers ces temps-là, des lèvres d'une pauvre réfugiée, qui ne s'attendait pas à trouver dans nos régions un tel spectacle. « Il y a donc encore des saints sur notre terre. » Elle n'avait fait que l'entrevoir.

Cette opinion était générale. « Quand il passait dans les rues, écrit-on d'une ville du Midi, c'était une vision du ciel et chacun disait : « C'est un saint! »

La maison dans laquelle vivait le Père Joseph à Mont-de-Marsan, avait une certaine apparence, car elle servait de lieu de réunion et de cercle pour les soldats, les ouvriers; mais dans les quartiers occupés par le saint ermite, brillait non seulement la pauvreté franciscaine, mais le désarroi des expulsions.

Quelques misérables chaises sauvées du naufrage et des ustensiles bosselés, des assiettes ébrêchées et hors d'usage. La cuisine était d'ailleurs le seul appartement du rez-de-chaussée que le Père consentait à habiter. La bonne de M^lle^ Voirgard apportait les provisions; Catherine, une vieille tertiaire, venait allumer le feu et préparait la maigre pitance.

Au deuxième étage, quelques vieux meubles, des livres entassés partout, des caisses au contenu hétéroclite. L'ordre n'y régnait pas absolument, car la bonne Catherine n'avait pas la permission d'entrer dans ce domaine réservé, où le saint religieux maintenait jalousement et farouchement sa clôture.

Une cellule de capucin était en réserve pour les confrères de passage, qui avaient l'illusion de se retrouver au couvent.

L'un d'eux, prêchant la retraite aux tertiaires, comptant sur la bonne, ne se mettait point en peine au sujet de cette cellule, qu'il trouvait d'ailleurs, à son retour, pro-

pre et en bon état. Quelle fut sa surprise et sa confusion, quand il s'aperçut que le vénéré solitaire, très discrètement, se chargeait lui-même de ce soin et se faisait son humble serviteur!

Malgré l'abandon dans lequel il vivait, Mgr Froment et ses vicaires remarquaient la propreté exquise du Père Joseph, dans sa personne et dans son habit, comme s'il eût été exempt des infirmités qu'amène la vieillesse. Il y avait là, sans doute, instinct de race, souci de bonne éducation, mais surtout application de vertu qui, estimant la pauvreté, veut la rendre honorable et garde dans les soins du corps l'ordre qu'elle met dans les affaires de l'âme.

La vie était dure, à la rue Dulamon. Même plus tard, quand il fut possible de donner un compagnon au Père Joseph, de par sa volonté expresse, toutes les observances de la vie conventuelle y furent en honneur. Il y avait là, non seulement les trois jours d'abstinence par semaine et les trois carêmes de l'Ordre, même celui qui demeure facultatif, mais surtout les privations qu'imposait la pénurie des ressources : aliments mal préparés, froids, gâtés; une soupe réchauffée, faite depuis quatre jours, quelquefois aigre. Qu'importaient ces détails au capucin austère, inexorable, qui ne connaissait que sa règle et la sainte pauvreté!

Il ne tolérait aucune provision : c'eût été pour lui manquer de confiance en la Providence divine. Un jour, un bienfaiteur a fait apporter un fromage de Hollande. Le Père Joseph le renvoie. Ne se donnant pas pour battu, le donateur l'envoie une seconde fois. Le Père Joseph en coupe une légère tranche et fait remettre le reste. Il a sauvegardé à la fois les droits de la charité et de la pauvreté.

Dans cette maison si austère, le fervent religieux maintient, malgré la pauvreté, les traditions franciscaines de l'hospitalité. Une fois par an, à la fête de saint François, il invite Mgr l'archiprêtre et ses vicaires à un repas que ces derniers appellent : le grand festin de gala.

Lui-même, dans ces circonstances, trace le menu, vou-

lant que tout se passe simplement et que dame Pauvreté y soit bien respectée.

C'est ainsi qu'une année, de bonnes personnes ayant apporté trois poules, sans se mettre en peine de diversifier les plats, on eût à table successivement la poule au pot, la poule en sauce et la poule rôtie, avec dessert à l'avenant.

Une autre fois, MM. les vicaires veulent agrémenter ce dîner et apportent du champagne. Au dessert, avec grand mystère, ils l'introduisent sur la table et commencent à dégager le bouchon. Le Père Joseph, très sérieux, contemple cette cérémonie dont il ne voit pas l'importance, car il ne sait sûrement pas ce qu'est le champagne.

Soudain la détonation se produit, le vin fuse, les verres, car on n'avait pas de coupes, se remplissent et les vicaires de triompher.

Le Père Joseph intrigué, goûte aussitôt ce vin dont la mousse va couler, puis il le retire de ses lèvres avec une grimace, et au lieu d'un toast, on entend ce mot : « Ce vin est piqué! »

Mais les jeunes abbés aussi étaient piqués et déçus de voir l'insuccès de leur geste. Ayant réfléchi, ils comprirent l'austérité de l'homme de Dieu et demeurèrent très édifiés. Ils savaient d'ailleurs combien il était délicatement charitable et vraiment reconnaissant.

Le vénéré vieillard se consume pourtant de misère dans cette solitude. Très frileux, avec un habit usé et rapiécé, sans tricot, il grelotte et on tremble toujours de le voir tomber de froid. Ses pauvres pieds toujours nus s'enflent l'hiver, et semblent devoir tomber en lambeaux.

Ses supérieurs songent à donner enfin satisfaction à son grand désir de vie conventuelle et lui assignent la résidence d'Oyarzun. Mgr l'évêque d'Aire, voyant le vide qu'il va faire à Mont-de-Marsan, supplie le Père Provincial de retirer cette obédience : « J'aurais été mieux au monastère », écrit le Père Joseph, heureux cependant de continuer à s'immoler pour les âmes et pour sa règle. Et c'est à Mont-de-Marsan que se continue sa passion.

Quand la surveillance policière organisée autour de lui s'est un peu relâchée et qu'il peut recevoir un compagnon, il se réjouit, non pas à cause du secours matériel qu'il va en recevoir, mais parce qu'il pourra ainsi mieux garder sa règle, instituer dans sa maison une sorte d'observance conventuelle. Avec ce frère unique, il vaque aux oraisons, silences et offices; il se lève à minuit avec une régularité inviolable, se donnant ainsi à lui-même, ce qu'il ne pouvait faire en gardant ces pratiques quand il était tout seul, l'illusion d'être dans un couvent.

De sorte que la présence du bon Frère Gilles, qui devait lui être un secours, devient pour lui l'occasion de s'imposer de nouvelles fatigues et de plus austères pénitences.

La grande guerre éclate. Le Père Joseph y voit un châtiment de Dieu et un remède. « Nous avons tant usé de compromissions, écrit-il à un ami, que le bloc sauveur ne s'est pas formé. Nous n'avons pas été assez fermes dans la défense de l'Eglise, ni contre la mauvaise presse, ni contre l'enseignement, ni contre les profanations du mariage. Aussi le mal va grandissant : les sentiments religieux et les bonnes mœurs baissent de plus en plus. Encore quelques années et je ne sais s'il y aurait encore un remède à la corruption générale. Puisse la tempête qui se déchaîne, ramener un renouveau de ferveur! »

Hélas! le renouveau a été bien faible et bien passager, et le vénérable solitaire a pu voir, avant de mourir, comment il a été noyé sous la vague du plaisir.

Son neveu est tombé au champ d'honneur, il en est fier et écrit à son sujet : « Il a honoré son nom par une bravoure jamais démentie ni découragée, malgré les épreuves. Les officiers de son bataillon se sont côtisés et ont fait placer une plaque de marbre dans l'église d'Aurensan. L'inscription porte : « Au lieutenant De Frazer, le plus brave des soldats. » Surtout : « Il est mort très chrétiennement. » Les familles avaient autrefois constamment des membres consacrés à Dieu. Le sang des hommes appartenait à la religion et

à la patrie. On était en train d'oublier toutes ces nobles traditions. La guerre, peut-être, les ressuscitera. »

Pendant ce temps d'épreuve, il entretient autour de lui le courage et la confiance.

Que de larmes il a essuyées, que de consolations il a prodiguées pendant cette horrible guerre! Sa présence dans les foyers ravagés était une bénédiction du ciel.

« Il est venu me voir plusieurs fois, écrit une personne d'Auch et m'a aidée à offrir à Dieu mes cruels sacrifices, en priant pour mon fils, le lieutenant V... Que de réflexions consolantes il me faisait! Il aimait à regarder les décorations du cher disparu. « J'ai moi-même un neveu, me disait-il, dans le même corps où était votre fils, et lui aussi se bat comme un lion. » Quelques mois plus tard, il m'apprit sa mort, heureux, me disait-il, que l'un des siens fût tombé au champ d'honneur pour la France. Quelle âme remplie de patriotisme!

« Je l'avais vu aussi rempli de résignation, au moment où il venait de perdre son frère prêtre. M'annonçant cette nouvelle, le visage tout éclairé par l'espérance chrétienne, il ajoutait : « Bientôt ce sera mon tour! »

A l'issue de la grande calamité mondiale, le vaillant capucin se réjouit de voir au moins ses frères reprendre pied en France et revendiquer leur droit à la liberté.

Grâce à lui, parce que son énergie leur a conservé le couvent, Mont-de-Marsan est un des premiers postes qu'ils viennent réoccuper, y établissant un séminaire pour les missions confiées à leur charge dans le Levant et en Abyssinie.

La solitude de la rue Dulamon a cessé; de nouveau, à la Croix-Blanche, la cloche tinte, appelant et de nuit et de jour les religieux à la psalmodie de l'office. Le Père Joseph souvent a devancé l'appel, car le chœur est devenu sa demeure habituelle, et si, dans sa cellule, il travaille encore pour les âmes, il s'y livre, sous le regard du crucifix, de ce crucifix de missionnaire associé à toutes ses campagnes, à une prière incessante.

Sans s'apercevoir qu'il le crée lui-même par l'édification qu'il donne, il bénit Dieu d'être entraîné par le courant de ferveur qui règne dans le monastère; et de se trouver avec des jeunes, il est comme rajeuni lui-même.

Hélas! les années cependant ont marqué leurs traces, non point sur sa physionomie, toujours d'une expression pleine d'énergie, mais sur sa taille qui se courbe, et dans sa santé qui baisse.

« Je viens de passer par une rude crise, écrit-il en 1921, à M. Soulé. Le vendredi, 17 juin, je me suis trouvé mal au commencement de la messe. (Il avait eu trois syncopes successives et avait dû abandonner l'autel). J'avais une jambe enflée, avec une vive inflammation. J'ai gardé le lit près d'un mois, sans offrir le saint sacrifice. Le médecin, un ami dévoué, craignait une issue fatale. Je ne me doutais pas cependant de la gravité de mon mal. Une médication sévère a conjuré la phlébite ou l'embolie. Je suis hors de danger et le mieux s'accentue. Finies donc les belles chevauchées d'autrefois; ma jambe se mettrait en grève. Je suis dans ma quatre-vingt-deuxième année; je dois me préparer au grand passage. »

Et dire que dans cet état il veut, quelques jours après, aller encore à Poyanne.

Dieu lui réservait, avant le grand passage auquel il se préparait et les grandes récompenses de l'éternité, les joies d'un jubilé, qui fut pour lui, grâce à ses frères et à la belle couronne de ses amis, une sorte d'apothéose.

La prise de possession du couvent longtemps désert de Mont-de-Marsan ne pouvait être mieux célébrée que par ce triomphe du vaillant lutteur, à qui était dûe cette précieuse conquête.

Mgr l'archiprêtre, au repas, rappela gracieusement sa première rencontre avec le Père Joseph, et mêla spirituellement au panégyrique de l'ami qu'il connaissait depuis quarante ans, une fine critique qui en faisait mieux ressortir la beauté. Puis M. Miremont, supérieur des missionnai-

res de Buglose, qui, prématurément, a rejoint dans la tombe l'ami qu'il était venu fêter, le félicita en des termes d'une rare éloquence et d'une exquise délicatesse. Le Père Provincial, à la messe, avait déjà crucifié le jubilaire en redisant à tous ce qu'il avait été dans sa vie de missionnaire, dans sa longue épreuve de persécuté, et ce qu'il était encore auprès des jeunes religieux, qui se formaient à son exemple.

Ces religieux eux-mêmes, la veille au soir, lui avaient exprimé, comme les jeunes savent le faire, en belle littérature, en poésie et en musique, leurs sentiments et d'affection et de vénération. Le Père Joseph aurait voulu éviter ces compliments et ces fêtes triomphales : « Au moins, suppliait-il, que tout se fasse très simplement et ne faisons qu'une fête de famille. »

Les étudiants croyaient bien n'avoir pas excédé et avaient habilement commencé leur discours par la promesse de ne rien dire qui pût contrarier le jubilaire. « Pour vous rendre heureux, lui disaient-ils, pour vous béatifier, nous éviterons de vous canoniser. »

Quant aux prêtres et aux amis invités, ils étaient vraiment de la famille et la fête garda ainsi son caractère d'intimité.

Le Père Joseph, par charité, sut cacher la peine qu'éprouvait sa modestie à se voir ainsi loué, et il profita de la circonstance pour faire du bien à ceux qui l'entouraient, transformant ses réponses en exhortations spirituelles pleines de cœur et d'onction.

Il sut aussi les assaisonner d'humour, et dire à un généreux bienfaiteur, qui l'avait aidé à sauver le couvent et à qui on avait adressé des remerciements bien sentis : « On vous a fait des éloges, et on n'a pas osé vous dire que notre cave est vide et notre bûcher épuisé. Pour vous montrer combien la communauté vous aime, je vous enverrai sous peu un baril, pour qu'en souvenir de cette fête, vous ayez

la charité de le remplir, et de nous octroyer en plus une charrette de bois. »

A quoi l'interpellé, qui connaissait bien ces marques d'amitié, de répondre sur-le-champ : « Vous savez bien, mon Père, que je fais toujours honneur aux traites que vous tirez sur moi. »

Les joies de ce jubilé semblaient avoir donné au vieillard un renouveau de vie. La fin, pourtant, pour un tempérament si usé, ne pouvait beaucoup tarder.

Ceux qui connaissaient le genre d'existence du Père Joseph, disaient depuis de longues années : « Il mourra sur une route ! » Dieu cependant, voulant lui donner une récompense même dès ce monde, lui épargna cette mort tragique et le laissa s'éteindre doucement, dans son couvent et au milieu de ses frères.

D'autres, voyant ses efforts et ses fatigues en chaire, quand son cœur semblait sur le point d'éclater, tremblaient de le voir tomber ainsi, comme un guerrier sur son champ de bataille et dans le feu de l'action.

Le vaillant missionnaire eût bien désiré cette mort glorieuse, mais il en est une, d'un éclat plus modeste, qu'il ambitionnait par dessus tout : être martyr de sa règle.

Et c'est la fin que Dieu lui a donnée. Il est mort sur ce champ d'honneur, qui lui était encore plus cher que celui de l'apostolat.

Cette règle avait été, dans toute sa vie, la croix à laquelle il était demeuré cloué, sans pitié, sans rémission, sans repos et sans trêve.

Il l'observait à la fin, nous l'avons dit ,dans son couvent retrouvé, avec l'ardeur qu'il avait conservée des plus beaux jours de son noviciat.

Quelle édification pour les jeunes religieux de l'entendre partir le premier de sa cellule, traînant dans le corridor ses jambes affaiblies et ses pieds gonflés, scandant de son bâton chacun de ses pas vers le chœur; ou encore de le voir se tenir debout pendant les longs offices, mêlant sa voix

éteinte aux voix robustes de ses compagnons; et, après les repas, donnant à regret quelques instants à la récréation, pour revenir au chœur ou à sa cellule, s'absorbant dans le silence intérieur, ou lisant encore quelques-uns de « ces livres à forte doctrine », qui avaient toujours fait ses délices et où il aimait à se documenter pour sa prédication.

C'est ainsi qu'il était au chœur, avec ses frères, le soir du 28 novembre 1922. On venait de psalmodier l'office de complies, lesquelles, dans l'Ordre, sont suivies de la récitation solennelle des litanies de la sainte Vierge.

Sa dévotion pour Marie était la dévotion traditionnelle que saint François a léguée à ses enfants; jamais il ne manquait, le samedi, quand la rubrique le lui permettait, de célébrer la messe de l'Immaculée Conception. On venait précisément d'invoquer la Reine conçue sans péché, la Reine des Frères Mineurs, quand le pieux serviteur de cette Reine, frappé d'une congestion causée par le froid, s'affaissa à sa place. Il avait jusqu'au bout été fidèle à Marie, et il tombait à ses pieds, en la priant.

On dût le transporter à l'infirmerie, où on lui prodigua les soins les plus assidus. Mais le dévouement de ses frères et la science des docteurs étaient impuissants devant la mort, qui déjà s'annonçait.

Pendant les huit jours qu'il passa encore en ce monde, on ne peut pas dire qu'il eût sa connaissance, si ce n'est à certains moments, lorsque, par exemple, il reçut les derniers sacrements, comme aussi lorsqu'on commençait en sa présence l'*Ave Maria*, car alors ses lèvres remuaient et on voyait bien distinctement son effort pour répondre.

Monseigneur l'Evêque se hâta de lui écrire de Dax :

« Je suis profondément affligé de vous savoir malade. Mgr Froment vient de m'en prévenir. Si le médecin m'y avait autorisé, je serai venu vous voir, vous bénir, vous dire toute ma reconnaissance et celle de mes prêtres pour votre zèle apostolique; et vous dire aussi tous les vœux et

souhaits que je forme en demandant à Dieu de vous laisser longtemps encore au milieu de nous.

« Une petite prière, s'il vous plaît, pour l'évêque d'Aire et de Dax, qui vous garde une si grande affection et est si heureux quand il vous voit. »

Mgr Froment, quelques jours auparavant, ayant le secret pressentiment que le confesseur auquel, depuis quarante ans, il avait confié le soin de son âme, ne demeurerait pas longtemps sur la terre, avait voulu lui refaire, pour se préparer à la mort, mieux encore qu'il ne l'avait fait sur son lit de douleur quelques années auparavant, une confession générale.

Il vint tous les jours et plusieurs fois par jour visiter son saint ami, et passait longtemps près de sa couche, s'édifiant de voir l'agonie et la mort d'un saint. Le coma du malade semblait cesser en sa présence.

« Je lui posai, dit le prélat, deux questions au sujet de mon âme, et il me répondit : « Je fus dès cet instant et je suis demeuré toujours depuis dans une grande paix et une joie très grande et je me suis senti plus uni à Dieu : double grâce que je dois certainement à mon saint confesseur.

« En souvenir de l'amitié qui nous unissait, avec la permission de son supérieur, il voulut me léguer sa croix de missionnaire. Je la considère comme mon plus précieux trésor et comme une relique. Je la baise tous les jours : elle sera mon passe-port pour le paradis. »

L'avant-veille de sa mort, le Père Joseph reconnut encore cet ami vénéré, car lui prenant la main, il la serra et la retint longtemps.

L'état du malade demeurait stationnaire, tandis qu'autour de lui on multipliait les invocations et les prières. A un moment donné, le Père Valentin, son supérieur, se trouvant seul auprès de lui, fut témoin d'une scène des plus impressionnantes.

Le mourant se soulevait sur sa couche, tendant les bras, tandis que son visage s'illuminait, que son regard déjà voilé

semblait contempler un spectacle invisible à d'autres yeux que les siens : « Père Joseph, lui demanda le Père Gardien, vous voyez la bonne Mère? » Et lui, qui depuis plusieurs jours gardait un silence à peu près complet, de répondre clairement : « Oui! Oui! — Elle est bien belle, n'est-ce pas? — Oh! oui; oh! oui! » Et il retomba sur son séant, tandis que l'unique témoin de ce spectacle, en proie à la plus vive émotion, se croyait lui aussi transporté à la porte du ciel.

Les deux derniers jours, le malade ne donna aucun signe de connaissance. Le Père Sébastien, Provincial, s'était empressé d'accourir et assista à l'agonie du saint religieux, qui fut très courte. Le 5 décembre, à neuf heures du soir, très doucement, comme une lampe qui s'éteint, il rendit son âme à Dieu.

Par cette froide journée d'hiver, la petite cloche des capucins égrenait tristement des coups doubles espacés, qui disaient au quartier et à la ville le deuil du monastère.

Bien qu'attendue, l'annonce de cette mort résonnait douloureusement dans les âmes. Le Père Joseph était si connu à Mont-de-Marsan, on était si accoutumé à le voir passer, que sa disparition devenait un événement : c'était tout un passé qui allait, avec lui, disparaître.

Nous ne dépeindrons pas cette douleur générale, la procession des fidèles à la petite chapelle, où, sur une planche et deux traiteaux, la tête encapuchonnée et appuyée sur une poignée de sarments, l'homme de Dieu dormait son dernier sommeil. A ses mains jointes, tenant sa règle, si rigoureusement pratiquée et la discipline, symbole de sa pénitence, à ses pieds qui avaient parcouru tant de routes et se reposaient enfin, on faisait toucher des objets de piété.

La rumeur publique attribuait déjà au saint de Mont-de-Marsan des miracles : une mère le remerciait d'avoir ce jour là même, guéri son enfant; un saint prêtre qui priait

auprès du corps, affirmait avoir reçu une grâce intérieure de grand prix.

Couché sur cette planche, l'homme de Dieu apparaissait comme dans une auréole, implorant de Dieu des bénédictions, se montrant déjà, après avoir été leur modèle, le protecteur de ses amis, de ses frères et de tous les déshérités.

CHAPITRE VII

Au lendemain de la Mort

Les obsèques, célébrées le 8 décembre, furent un véritable triomphe. Il semblait que Marie, en cette solennité de l'Immaculée Conception, eût voulu associer à sa gloire son fervent serviteur.

Monseigneur de Cormont, retenu ce jour-là à Poyanne pour une ordination, regrettait vivement de ne pouvoir présider lui-même les obsèques d'un religieux qui avait tant édifié son diocèse. Cette cérémonie retenait également son vicaire général, qui s'excusait, et les directeurs du séminaire, qui ne pouvaient envoyer que deux représentants. D'un autre côté, beaucoup de prêtres ayant à célébrer dans leur paroisse l'Immaculée Conception, étaient empêchés de venir à Mont-de-Marsan. Sans ces obstacles, c'eût été tout le clergé des Landes qui fût venu faire cortège au religieux défunt.

Les prêtres furent cependant près de quarante, entourant, avec les religieux de la communauté, Mgr Froment, qui avait voulu donner à la cérémonie, dans le cadre de la simplicité franciscaine, une grande solennité. D'accord avec les supérieurs de l'Ordre, c'est lui qui la présidait et lui donnait pour cadre, au lieu de la petite chapelle des capucins, qui eût été bien insuffisante, la vaste nef de la belle église de la

Madeleine, où s'était écoulée dans le travail obscur du confessionnal, une grande partie de la vie du Père Joseph.

Après la levée du corps, au seuil de l'humble chapelle, le cortège s'organise de façon modeste et recueillie, comme le fut toute la vie de celui à qui on venait rendre les suprêmes devoirs.

Autour de ce cercueil du pauvre, traîné par le plus simple des corbillards, se presse la longue théorie des prêtres et des fidèles, les écoles catholiques de la ville, toutes les communautés, les tertiaires et les amis du couvent.

A mesure que le cercueil passe à travers les différents quartiers, tout un peuple s'incline dans une noble attitude de respect, presque d'admiration.

Ce silence, cette émotion d'une population tout entière, donne bien la mesure de la haute personnalité qu'était le grand et saint religieux.

Le Père Valentin, Gardien du couvent, célèbre la messe, après laquelle le Père Provincial monte en chaire et lit, au milieu de l'émotion générale, l'éloge du défunt.

Nous donnons, d'après *La Liberté du Sud-Ouest*, le texte de ce discours.

Depuis une quarantaine d'années, des religieux faisaient resplendir dans cette noble cité de Mont-de-Marsan la vie pure et sainte des grands moines du moyen âge. En les voyant passer à travers vos rues, parcourir pédestrement vos campagnes, à la façon des plus pauvres, vous songiez spontanément aux premiers disciples de saint François d'Assise. Envoyés par leur séraphique Père, ils s'en allaient, tels les chevaliers errants, apporter une consolation aux affligés, défendre les faibles, redresser les torts des puissants et des fortunés. Ils allaient avec leur bure modeste, leur tête rasée, leurs pieds nus, le crucifix sur leur poitrine, sans redouter les fatigues de la route, ni les rigueurs des frimas, sans craindre la menace des foules, ni les moqueries des libertins, jalonnant leur route de prières embrasées et de paroles réconfortantes. En les voyant passer, les âmes simples contemplaient émues cette vision du ciel, imploraient une bénédiction et se relevaient plus fortes pour les luttes de la vie.

Ainsi ces moines errants passaient en faisant le bien en jetant à pleines mains les semences de vertus célestes et de joies surnaturelles.

Dieu, mes biens chers frères, vous a fait la grâce de pouvoir contempler dans la personne de notre très regretté Père Joseph d'Aurensan, l'émule de ces grands moines, le vivant portrait du plus glorieux d'entre eux le séraphique Père saint François. Durant quarante ans, il a été des vôtres, il s'est fait votre concitoyen, il vous a donné une place de choix dans son cœur d'apôtre, heureux de venir retremper son âme au milieu de vous dans ce couvent, qui était son lieu de repos, après ses courses apostoliques à travers le Sud-Ouest.

Durant quarante ans, il a poursuivi sans faillir la réalisation de son double idéal : la pratique intégrale de l'Evangile et de la règle de saint François.

Durant quarante ans, il a poursuivi ce but avec une force de conviction et une ténacité de volonté qui ignoraient les moindres compromis, les plus légitimes atténuations.

Dans un siècle où, selon la juste expression de nos Livres Saints toutes les vérités sont amoindries par les hommes, où nous assistons à tant de lâches compromissions en face du devoir, son âme franche et loyale n'a jamais cherché à déguiser, à soi et aux autres, ce qu'elle croyait être la vérité évangélique et franciscaine.

De là, ce ton de ferme conviction, cette ardente foi, cette allure chevaleresque, avec lesquelles il proclamait partout, dans les chaires, dans le secret du confessionnal, dans les entretiens privés, les droits souverains de Dieu sur les individus, sur les familles et sur la société tout entière. De même que le chevalier indigné n'hésitait pas à tirer l'épée contre ceux qui contreviennent à l'honneur chrétien, ainsi ce moine armé du glaive de la parole de Dieu, frappait d'estoc et de taille contre les ennemis de Dieu et des âmes, sans souci des vaines délicatesses d'une foule toute à ses plaisirs et à ses lâchetés avilissantes.

Le Père Joseph fut non seulement un grand religieux, un grand apôtre; il fut aussi un grand Français. Il aima foncièrement son pays; il l'aima comme savent aimer les saints. Un homme comme lui n'a pas de leçons de patriotisme à recevoir de ceux qui, autour de lui, allaient proclamant que les hommes de sa trempe et de sa condition sont inutiles, sinon nuisibles à leur pays.

Pendant un demi-siècle, il a fait œuvre de bon Français en ravivant dans les souvenirs les grandes actions des Croisades; en

cherchant à inoculer dans les masses cette sève vigoureuse et féconde qui a permis à notre patrie de tracer un si lumineux sillon à travers les âges; en infusant dans les foyers français cet esprit chrétien qui, venant se greffer sur le sentiment patriotique, dispose le cœur des époux aux nobles dévouements qu'exige la grande loi providentielle marquée par le Créateur « Croissez et multipliez-vous. »

Oui, il est vrai que ces forts enseignements ont contribué à faire refleurir, en maints endroits, la désolante solitude d'un trop grand nombre de foyers déserts et toute une phalange de petites âmes s'empresse aujourd'hui autour de son cercueil pour bénir sa mémoire et lui redire : Merci! merci! Père Joseph! grâce à vous nous avons la vie! grâce à vous nous sommes chrétiens et français!»

Mais, mes bien chers frères, tout effet a une cause proportionnée; si la vie de cet apôtre a été si féconde, c'est qu'il était débordant des effluves surnaturelles, c'est que son âme avait puisé à flots, dans son commerce habituel avec le Christ, la vie qui fait les grands serviteurs de Dieu et les Saints.

La flamme de son ardente piété jaillissait de tout son être; on sentait en l'approchant un de ces hommes dont l'apôtre a dit que leur vie se passe dans le ciel. Son cœur était pénétré d'amour pour le divin Crucifié. La main ensanglantée de Jésus s'était posée sur lui, comme jadis sur saint François. Pour être digne de son divin modèle il allait au devant de toute souffrance physique et n'eut jamais pour son corps le moindre ménagement. Ardemment épris de stricte pauvreté et de rude mortification, il tressaillait d'allégresse quand s'offrait l'occasion d'imposer à son corps un surcroît de fatigue. Qui de vous n'a jamais rencontré ce grand vieillard de quatre-vingts ans, s'acheminant, courbé sur son bâton, à travers les routes landaises? Vous le plaigniez peut-être, mais lui se réjouissait d'infliger une fatigue de plus à son pauvre corps exténué par l'âge et la pénitence.

A cause de sa soif d'immolation, on le vit toujours fidèle aux observances les plus rigoureuses, heureux, par exemple, d'interrompre son sommeil, la nuit, pour se rendre au chœur afin de chanter l'office divin en compagnie de ses frères.

C'est ce qui lui valut de mourir fidèle à son poste, debout comme un vrai chevalier d'antan. Il y a huit jours à peine, on venait de chanter au chœur la prière du soir liturgique, les complies. Il avait répété ces paroles pleines de confiance amoureuse : « O Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains » et avait ajouté celles-

ci : « Sauvez-nous, ô Seigneur, quand nous veillons, gardez-nous dans notre sommeil, afin que nous ne cessions de veiller avec le Christ et que nous reposions en paix. » On entonnait une antienne à la Vierge Immaculée, lorsque soudain, le saint vieillard frappé de congestion, s'affaissa dans sa stalle. Quelques jours après, le bon Maître venait reprendre l'âme de son fidèle serviteur et la faire entrer dans la joie. Il ne nous restait plus que le corps du saint Père Joseph et le souvenir de ses vertus séraphiques.

Aujourd'hui, hélas! Mont-de-Marsan ne possède plus vivant celui qui fit toujours son admiration par ses hautes vertus, celui qui selon une expression jaillie de vos cœurs depuis sa mort, fut par ses pénitences et ses supplications, le vivant paratonnerre de cette pieuse cité. Mais c'est ici qu'il a voulu mourir, c'est à vous qu'il a voulu confier sa dépouille mortelle. Vous la garderez comme une précieuse relique.

Après lui avoir payé le tribut des suffrages que nous devons à nos morts, même aux plus saints, vous viendrez faire un pèlerinage à son tombeau. Au contact de cette pierre muette, vous sentirez l'influence mystérieuse de son âme invisible, qui vous parlera intimement, apaisera vos douleurs, affermira votre volonté, agrandira vos horizons et versera dans vos cœurs la sainte espérance d'aller le rejoindre au paradis.

Et maintenant, ô notre bien-aimé Père Joseph, qu'il nous soit permis de vous adresser une suprême parole. Pendant votre longue existence, vous n'avez eu qu'une seule aspiration, un seul idéal : faire régner le Christ dans votre âme et dans l'âme de vos frères.

Ce grand idéal de perfection auquel vous aspiriez, vous le possédez maintenant dans toute sa plénitude. Jouissez-en et souvenez-vous auprès de Dieu de ceux que vous laissez derrière vous dans cette vallée de larmes.

Souvenez-vous des habitants de cette ville qui ont tenu à cœur de faire honneur à votre dépouille mortelle après vous avoir donné toute leur affection pendant votre vie. Souvenez-vous de vos frères en religion qui garderont à jamais gravés dans leur cœur les traits de votre physionomie si franciscaine. Souvenez-vous des vénérables prêtres qui vous avaient confié leur âme et savaient apprécier les forts enseignements qui tombaient de vos lèvres. Souvenez-vous de celui qui, dans cette ville, fut pour vous l'ami des premiers jours, le père de votre âme. Il a tenu à vous offrir un témoignage de son indéfectible amitié en accueillant aujourd'hui dans cette église votre dépouille mortelle. Portez son souvenir auprès de Dieu et obtenez-

lui la réalisation des vastes désirs de son âme sacerdotale. Souvenez-vous enfin du premier pasteur de ce diocèse, qui était si fier de vous témoigner son affection paternelle et dont la bénédiction est venue vous consoler sur votre lit d'agonie.

O Père, tandis que votre âme reposera dans l'éternelle paix, jetez un regard sur ceux qui sont encore à lutter ici-bas et obtenez-leur la victoire suprême et la récompense du ciel!

Mgr Froment succède dans la chaire au Père Sébastien, pour adresser à son ami très cher un dernier adieu qui lui arrache des larmes. Dominant son émotion, il s'écrie :

« Le Père Joseph est mort et il a rendu sa belle âme à Mont-de-Marsan, parmi des cœurs amis qui avaient su apprécier sa vie si édifiante. Un mot, un seul mot, résume la vie du grand serviteur du Christ : il a vécu une vie toute surnaturelle et toute empreinte de la vraie doctrine du divin Maître.

« Surnaturel dans la pratique de ses devoirs, surnaturel dans l'obéissance à la vie religieuse du cloître, le Père Joseph était en tout et partout surnaturel. Laissant de côté les pures contingences de la vie, les soucis, les tracas, il n'aimait que les âmes et ne se dépensait que pour elles. Que de beaux traits pourront être écrits plus tard si un chroniqueur fidèle et bien averti se décide à mettre en relief une vie si belle par le fond et l'extérieur d'une existence vécue uniquement pour plaire à Dieu. »

Monseigneur s'arrête. Les mots sortent avec peine de son cœur si fortement brisé par la tristesse de la séparation.

« Père Joseph, dit-il, vous fûtes le confident de celui qui durant de longues années a été si heureux de vivre près de vous, partageant avec vous la préoccupation de gagner les cœurs et les âmes! Aux heures difficiles et pénibles, vous fûtes sans cesse à mes côtés et aux côtés des prêtres de notre cher diocèse! Du haut du ciel, désormais, songez à notre chère ville, à l'union de tous, et que dans tous les foyers brille d'un vif éclat le rayonnement des vertus que vous avez si bien pratiquées en aimant Dieu et la France! »

A ces éloges émus, firent écho les lettres qui venaient s'associer à la douleur des confrères du Père Joseph et de ses amis de Mont-de-Marsan.

« Le Père Joseph laissera parmi nous, disait un religieux,

le long souvenir de son austérité, de son amour de la règle et de son ardeur apostolique. C'est le passé qui disparaît, mais laissant un bel exemple de pratique des vertus religieuses. »

De sa mission lointaine des Galla, Mgr Jarosseau écrivait :

« J'assistais en esprit à ces funérailles et il me semblait que nous conduisions, non pas un corps au cimetière, mais une âme brillante à la céleste patrie... Devant ces belles figures, où nous aimions à voir la fidèle représentation des traits de notre séraphique Père saint François, et qui sont la gloire de notre Province de saint Louis de Toulouse, il faut nous incliner et souhaiter que surgissent, autour de leurs tombeaux, de nombreux imitateurs. »

« Nous le pleurons comme un père, disait le supérieur de Poyanne, et nous aimons déjà à le compter au nombre de nos protecteurs auprès de Dieu. »

Un autre prêtre, déclarant être plutôt porté à l'invoquer qu'à prier pour lui, ajoutait :

« J'ai eu la consolation de le voir, il y a huit jours, quand il commençait son dernier voyage, calme et tranquille, entre les mains de Dieu, ainsi qu'il entreprit tant d'autres courses avant de prendre la route du ciel. La vision de cette figure unique de religieux ne nous quittera pas, nous prêtres, à qui il a fait tant de bien. »

Une carte éloquente de l'abbé Fontan, ancien collaborateur du Père Joseph, nous dit qu'en apprenant son décès, un cri unanime a retenti à Tarbes et dans les Pyrénées : « Le saint est mort! »

« Je crois bien que le peu de bien qu'il y a dans ma paroisse, déclare un autre curé, nous le devons au Père Joseph. »

Et d'une autre paroisse : « Les œuvres qu'il a fondées chez nous, y perpétueront la mémoire du bon Père, moins cependant que ses vertus et ses austérités. Nous le considérions comme un saint. »

M. l'archiprêtre de Dax, empêché d'assister aux obsèques, parce que l'Immaculée Conception le retenait auprès de ses Enfants de Marie, exprime ses regrets et ajoute ces paroles significatives : « Il est des hommes que la mort peut ravir à la terre; leur souvenir reste à jamais gravé dans le cœur de ceux qui les ont connus. De ceux-là, est le Père Joseph; il n'y a qu'à écouter le concert unanime des voix qui proclament sa sainteté. C'était une des grandes figures du moyen âge égarée dans notre vingtième siècle. Peut-être certaines interprétations plus bénignes de la règle séraphique l'étonnaient-elles et répugnaient à son rude tempérament religieux; mais comment lui en faire un grief, quand pendant cinquante ans, il s'était formé à l'école des plus rigides observances?

« Ce qui est certain, c'est que dans toute notre contrée, qu'il a parcourue et évangélisée durant près d'un demi-siècle, il apparaissait, aux yeux de nos populations, comme l'incarnation vivante et fidèle de l'idéal franciscain. Et son esprit d'oraison, et ses austérités effrayantes, et son zèle des âmes, et, avec cela, son exquise affabilité, toutes ces vertus qui le caractérisaient, avaient mis sur sa physionomie ascétique une telle auréole, que même lorsqu'il ne pouvait plus se faire entendre dans ses prédications, sa vue seule et l'édification de ses exemples était le plus éloquent et le plus persuasif des sermons.

« Le bien qu'il a opéré dans notre région est incommensurable. Dieu seul en connaît l'étendue. Nous l'avons touché du doigt, nous, missionnaires diocésains, appelés à travailler dans les paroisses où il avait exercé son ministère. »

L'allusion était discrète, délicate à ces opinions particulières sur la règle, qu'aucune instance, aucun raisonnement ne put jamais modifier.

D'autres correspondants, ayant aussi remarqué cette ténacité du Père, non seulement à pratiquer ainsi la règle, ce qui eût été héroïque et admirable, mais encore à l'interpréter dans ce sens et à vouloir imposer sa thèse, indiquaient là

une ombre légère au beau tableau que formaient les vertus du Père Joseph.

Cette ténacité, nous l'avions signalée en montrant le religieux, nous nous devions de la rappeler ici, ne serait-ce que pour ne point paraître canoniser prématurément et sans réserves un religieux dont la vertu fut d'ailleurs très éminente.

« Tous le regrettent, disait une autre lettre, car on ne pouvait le connaître sans l'aimer, sans admirer sa charité et son abnégation. »

— « La perte est grande et la douleur profonde. Mais quand on songe à la belle couronne qui attend ce grand serviteur de Dieu dans l'autre monde et à la protection dont il nous fera bénéficier, on est consolé. »

— « Apprenant la mort du Père Joseph, dit encore un pénitent, j'ai pleuré toute la journée. Il m'a semblé qu'un appui indispensable m'avait été ravi et je me suis senti ébranlé, comme un édifice auquel on vient d'enlever son principal contrefort. C'est lui, le fidèle religieux, qui, malgré les rafales de la persécution, a maintenue allumée la lampe franciscaine dans les Landes; lui qui, par ses édifiantes prédications et ses marches sur les routes de notre région, a empêché les hommes des jeunes générations d'ignorer la silhouette des fils de saint François. »

A ce concert, se mêlait la grande voix de la presse, car, pour les Landes et toute la région du Sud-Ouest, le Père Joseph était une personnalité et sa disparition constituait un événement de premier ordre.

La *Croix des Landes,* lui consacrait, le 17 décembre, son premier article, signé : *Le Ligueur,* que nous allons donner comme résumant la vie tout entière du héros :

Il n'est pas une route de nos Landes qu'il n'ait foulée de son pied nu dans la sandale de cuir. Il n'est peut-être pas une bourgade de notre département qui ne l'ait vu passer dans son austère robe de bure ceinturée de corde, tête nue, infatigable, bravant le soleil et la pluie et la froidure, toujours souriant, toujours priant, toujours

poursuivant sans trêve et sans repos son admirable labeur d'apôtre du Christ, courant à la conquête des âmes qu'il aimait d'un ardent amour fraternel, à l'image de son inoubliable père spirituel, le grand saint François.

La république des Combes et des Waldeck-Rousseau, qu'on voudrait faire revivre aujourd'hui, avait fermé son couvent et dispersé ses frères sur le chemin de l'exil. Lui, il était resté, et, simplement, sans aucun souci de ces lois mauvaises qu'enfante la haine des sectaires, sans bravade, mais sans peur, dans la pleine tranquillité de son âme apostolique, il promenait par les rues, à travers les campagnes, cette robe proscrite, n'ayant d'autre but que de faire connaître, de prêcher la loi d'amour à ce peuple qu'attirent tant de convoitises malsaines, que divisent et que corrompent tant d'empoisonneurs patentés.

Les années avaient passé sur sa tête, son corps émacié par de continuelles et rudes austérités s'était affaibli, mais il allait toujours, inlassable ouvrier de l'Evangile, jusqu'au jour où la mort est venu le prendre, où sa tâche accomplie jusqu'au bout, il s'est doucement endormi dans la paix du Seigneur.

Saluez respectueusement cette tombe obscure où repose un pauvre moine, grand entre tous par les œuvres et par le cœur. Cet humble capucin qu'entourait d'ailleurs, et fort justement, la vénération publique, a mieux et plus utilement travaillé pour le bien du peuple et pour faire régner la fraternité entre les hommes que tant de politiciens verbeux dont les noms emplissent les gazettes, dont les statues encombrent les places de nos cités.

Oui, vraiment, le Père Joseph, issu d'une vieille et noble race, cachait sous sa grossière robe de franciscain un cœur assoiffé de charité, assoiffé de fraternité — la vraie fraternité, celle qu'il puisait dans les enseignements du Christ, son Dieu, et dans les exemples de son maître, le doux et saint fondateur de son Ordre, François d'Assise. Son cœur et son âme volaient instinctivement vers les humbles, vers les petits, vers les souffrants et les malheureux. Soit dans ses conversations, soit qu'il parlât du haut de la chaire, on sentait dans les paroles qui tombaient de sa bouche, comme la flamme se dégage du foyer, l'ardente effluve d'amour dont il enveloppait tous ses frères en Jésus-Christ.

De tous côtés, aujourd'hui plus que jamais, on entend des hommes, qui se disent « socialistes » se vantant de faire le bonheur de l'humanité, montrant au peuple un paradis terrestre dont ils détiennent la clef. Mais leurs discours sont chargés de haine et

c'est par la violence, par le bouleversement, par la destruction qu'ils prétendent ouvrir aux humains l'ère des futures félicités. Un vrai socialiste — si ce mot ne jure point appliqué à ce saint homme — c'était le Père Joseph.

Il ne briguait point les honneurs et le pouvoir, lui. Il ne courait pas après la richesse ou la renommée. Il ne spéculait pas sur la crédulité des foules ou sur leurs passions pour se rendre populaire et gagner leur faveur. Non. Dans toute la simplicité de son âme qui s'épanchait naturellement comme l'eau coule de la source, il prêchait à ses auditeurs les grandes vérités de la religion, la pratique des devoirs chrétiens, le respect des droits naturels et de l'autorité légitime et, par-dessus tout, les liens d'amour qui doivent nous unir tous pour le bien commun de la famille, de la cité, de la patrie.

La voilà la vraie fraternité, non pas celle qui est inscrite en lettres majuscules en tête des papiers officiels et sur la façade des monuments publics — fraternité de parade et de mensonge — mais la fraternité chrétienne, celle qui se résume dans ce grand commandement du Christ : « Aimez-vous les uns les autres »; celle que le tant regretté Père Joseph a toujours enseignée et pratiquée.

Spectacle incroyable, révoltant, qui ne peut même se concevoir dans une société civilisée : ce sont ces apôtres de paix, ces admirables religieux penchés sur toutes les misères humaines que l'on insulte, que l'on prescrit et que l'on chasse, alors que toute liberté est laissée, pleine et entière, aux misérables qui corrompent les mœurs, qui attaquent la famille et la propriété, qui veulent détruire la religion et la patrie!...

Ah! Père Joseph, tant aimé, tant vénéré dans nos Landes, qui, toute votre vie, avez prêché, pratiqué la fraternité et qui jouissez maintenant de la paix bienheureuse du ciel, puissent le souvenir de vos belles vertus et les enseignements que vous leur avez donnés rappeler aux Français, aux Landais en particulier, qu'ils ont été baptisés chrétiens, qu'ils doivent par-dessus tout aimer et défendre leur religion.

Puis c'étaient *Le Semeur* et la *Croix des Hautes-Pyrénées*, qui, intitulant leur article : *Un moine d'autrefois*, rendaient au Père Joseph un fervent hommage.

Les premiers compagnons de saint François d'Assise, ont parcouru l'Europe, un bâton à la main, et par l'austérité de leur vie et

leur langage tout apostolique, ils ont soulevé l'enthousiasme des peuples et les ont converti.

Le R. P. Joseph fut un de ces moines d'autrefois égaré dans notre siècle.

Il fut lui aussi un grand marcheur devant l'Eternel. Pendant plus de cinquante ans, on l'a vu quitter son couvent, pieds nus, tête nue, n'ayant pour tout bagage qu'un petit sac de bure suspendu à son épaule, trois ou quatre fois par an : au Carême, à l'Avent, et parfois même à la fin de l'été, et parcourant ainsi les Landes, le Gers, les Hautes-Pyrénées, finissant aujourd'hui une mission pour en commencer une autre le lendemain.

Ses pauvres jambes, lassées par ces marches sans fin, s'étaient criblées de varices, et il arrivait parfois dans les villages en laissant sur la route des traces sanglantes... Il a jeûné très rigoureusement et fait maigre jusqu'à la fin de sa vie, plus de cent jours par an, dormant à peine quelques heures et couchant toujours sur la dure.

Son esprit de pauvreté était extrême et parfois bien embarrassant, puisqu'il était impossible de lui faire prendre de l'argent, même pour le porter au Gardien de son couvent. C'est par ruse qu'un jour, à Bagnères, je crois, on parvint à remplacer sa vieille robe usée et déchirée par une toute neuve.

Comme vous pouvez le supposer, la prière de ce grand pénitent était continuelle. Dans ses grands voyages à pied, il partageait son temps entre la lecture du bréviaire, la récitation du chapelet et la contemplation de la belle nature, qui était encore pour lui une oraison.

Levé tous les jours à 4 heures, même au cours des plus pénibles missions, après une toilette sommaire, il se rendait immédiatement à l'église par tous les temps, et là, il restait plusieurs heures, prosterné devant le saint Sacrement.

Aussitôt que les portes s'ouvraient, il commençait à genoux sur le sol et les bras levés vers le ciel, l'exercice du chemin de la croix, en prêchant les grandes vérités du salut.

L'auditoire grandissait tous les matins et dès la première semaine de la mission, l'église se remplissait de gens qui ne pouvaient se lasser de voir et d'écouter cet austère pénitent, vrai portrait de saint François et des missionnaires antiques, qui prêchaient les vérités évangéliques toutes nues, sans aucun artifice de langage.

On devine, en effet, qu'un semblable prédicateur se permettait bien des libertés de parole et qu'il ne reculait pas même devant le mot trivial, s'il le jugeait utile pour mieux traduire sa pensée et la

graver plus profondément dans l'âme de ses auditeurs étonnés. Ah! « les saints laïques » auxquels la ville de Tarbes a dédié ses écoles et ses places, Danton, Paul Bert, Renan, J.-J. Rousseau ont dû sentir plus d'une fois passer sur leur front la main vengeresse de ce moine qui était des environs de Tarbes, et qui ne reconnaissait plus sa bonne ville, ainsi défigurée par ces trop illustres personnages.

On pourrait rappeler ici avec quel courage il défendit son couvent lors des expulsions, et avec quelle fierté toute apostolique il répondait aux juges lui demandant quels étaient ses moyens de subsistance : « Mes moyens de subsistance? Cela ne regarde que moi, tout ce que je peux vous dire, c'est que je vis honnêtement. »

Est-ce Victor Hugo qui a dit : L'éloquence est l'art de faire un trou et de mettre quelque chose dedans?

Ce fut toute l'éloquence du R. P. Joseph. Quand le soir, après l'instruction, il déclarait en se penchant vers ses auditeurs, avec un sourire malin sur ses lèvres, que le lendemain « il étranglerait le diable avec sa corde de capucin », on savait d'avance que toute la journée serait consacrée à flétrir les trois grandes œuvres modernes du diable la mauvaise presse, l'école laïque et la stérilité volontaire des familles : trois fléaux dont nous souffrons, et dont nous mourrons, si on n'y porte pas promptement remède.

On comprend qu'un missionnaire pareil devait impressionner les populations chrétiennes de notre pays et soulever leur enthousiasme, et que ses missions et ses retraites devaient produire les fruits de salut les plus consolants.

Combien de pécheurs n'a-t-il pas convertis! Combien d'âmes ramenées par lui au bien n'ont-elles pas gravi ensuite les degrés de la perfection! Les croix sans nombre que ce missionnaire a plantées, les statues de Saints qu'il a élevées, les confréries diverses du Tiers-Ordre qu'il a fondées partout, sont là pour témoigner de ces prodiges de grâces accomplis par cet homme de Dieu et en perpétuer le souvenir. Certes, pour assurer le succès de sa parole, il ne négligeait aucun moyen même humain, à l'exemple des missionnaires d'autrefois, cérémonies diverses, processions avec cavalcades et musique, et on se rappelle encore le *canon* qu'il apportait avec lui pour rehausser, par des salves d'artillerie l'éclat du jour de la clôture, qui était un véritable jour de triomphe pour le Christ. Mais c'est surtout à sa sainteté qu'il faut attribuer ses succès et on parle encore dans la paroisse des Minimes de Toulouse de la mission qu'il prêcha avec un confrère pendant un mois et durant laquelle les

deux missionnaires furent retenus au confessionnal plus de deux semaines à raison de huit heures par jour par des foules entières, converties et tout en larmes.

Et cet homme si austère, tout pénétré de la présence de Dieu, était sensible aux douceurs de l'amitié, et jamais ami ne fut plus fidèle à ses amis. Pour leur faire plaisir, pour leur rendre un service, il avait constamment la plume à la main, et parfois même, si c'était nécessaire, il entreprenait de pénibles voyages et faisait de multiples démarches.

Faut-il s'étonner qu'un homme qui avait pénétré si avant dans les arcanes secrètes du cœur humain, et dont l'âme était si haute et le cœur si aimant fût un causeur aimable et spirituel, et même intarissable, surtout, si, oubliant un peu notre époque où il semblait étranger, et passant à pieds joints le XVIII^e^ siècle, qu'il n'aimait pas, il pouvait évoquer devant ses auditeurs ravis les chevaliers bardés de fer du moyen âge... et leurs exploits...

Cet homme si bon et si pieux aimait beaucoup sa famille, à l'exemple de tous les saints; et il ne faut pas s'étonner s'il méconnaissait les bienfaits si vantés de la Grande Révolution, qui avait dépouillé son grand-père de ses biens et l'avait fusillé, et s'il s'oubliait parfois à exalter les prouesses de son neveu Frazer de Villas, lieutenant d'infanterie coloniale, qui par son courage chevaleresque et sa mort héroïque sur le champ de bataille, lui rappelait si bien les ancêtres de sa famille.

Il n'est plus! il est mort lui aussi les armes à la main sur le champ de bataille des missionnaires, frappé d'une attaque à la chapelle de son couvent, quelques jours avant la fête de l'Immaculée, qu'il avait tant célébrée durant sa longue vie de missionnaire, âgé de plus de quatre-vingts ans, après avoir prêché durant cette même année trois missions pendant le carême, suivies ensuite de plusieurs retraites.

« Le peuple de Mont-de-Marsan, écrivait naguère le Gardien du couvent à un ami, a canonisé le Père Joseph. C'était un spectacle vraiment touchant de voir la foule se presser autour de cette dépouille mortelle. On ne priait pas pour lui, on le priait. Ses obsèques ont été un vrai triomphe. »

Les populations du Gers et des Hautes-Pyrénées qu'il avait évangélisées tant de fois ont éprouvé les mêmes impressions et exprimé les mêmes sentiments en apprenant la disparition de leur vaillant missionnaire.

Le clergé de ces deux diocèses connaissait particulièrement le Père Joseph et le vénérait, parce qu'il l'avait vu à l'œuvre, à Tarbes dans le ministère des missions, à Auch dans le ministère de haute confiance que Monseigneur l'Archevêque lui avait donné depuis plusieurs années avec des pouvoirs permanents auprès des prêtres en retraite annuelle et mensuelle.

Plaise au ciel que le bien commencé par le Père Joseph se continue, et que, par ses prières, il suscite autour de nous des convertisseurs d'âmes semblables à lui!

C'était enfin la *Semaine Religieuse* d'Auch, qui, dans son numéro du 16 décembre, lui consacrait ces lignes :

Le bon et saint Père Joseph vient de s'éteindre, à l'âge de 82 ans, dans son monastère de Mont-de-Marsan.

C'est à dessein que nous disons : le bon et saint Père Joseph.

Qui n'a connu dans notre contrée cet admirable religieux, qui rappelait, même par plus d'un trait de sa figure austère mais si douce, saint François, dont il fut le fils fidèle et aimant?

Notre Gers l'a bien connu, car il le parcourait autrefois en tout sens pour y apporter la divine parole, mais où surtout il faisait rayonner, par sa seule tenue de religieux exemplaire, les plus pures maximes évangéliques.

Ce sont nos prêtres spécialement qui l'ont admiré de plus près.

Chaque année, à l'appel de Monseigneur qui l'honorait d'une affectueuse confiance, il était à nos retraites ecclésiastiques, pour y exercer son charitable ministère et prier pour les retraitants.

Il était encore là en septembre dernier, exemple vivant de la sainteté sacerdotale.

Et c'était toujours à pied que, pour mieux imiter son séraphique Père et ses premiers fils, on voyait cet admirable vieillard venir de Mont-de-Marsan à Auch, faisant les cent kilomètres de distance, en mendiant sur son chemin le pain qu'il lui fallait pour vivre.

Comme il nous manquera maintenant ce pieux et sage conseiller!

Ou plutôt du haut du ciel, il nous assistera toujours; car il est un de ceux pour lesquels on prie sans doute, mais que l'on invoque.

Dégageons, en terminant, les leçons que nous donne cette vie qui fut, selon l'expression consacrée, admirable, mais pas toujours imitable.

Il y eût là une vocation extraordinaire, comme Dieu en suscite en face des maux de l'humanité, à qui il veut donner un remède. Le monde actuel, perdu d'égoïsme, d'orgueil, de sensualité avait besoin d'avoir sous les yeux un exemple frappant d'humilité, de détachement, de pénitence. Les catholiques eux-mêmes, trop portés au pessimisme, qui engendre le découragement, à l'inaction, aux compromissions avec l'ennemi, furent opportunément poussées par lui au combat et aux habitudes chrétiennes. Enfin, il fut apôtre, associé à l'œuvre de Notre Seigneur Jésus-Christ, et il fallait pour cela qu'il fût uni à lui, qu'il s'immolât avec lui pour les âmes.

Ce fut la raison de ses austérités.

Le monde, en présence de cette immolation de toute une vie, de ce martyre continuel dans la pauvreté, le froid, la souffrance, héroïquement voulue, dira sans doute : « Mais Dieu ne demande point tout cela. »

Peut-être. En tous cas, il est des âmes généreuses qui le lui donnent, même quand il ne l'exige point, parce qu'elles l'aiment et qu'elles veulent lui ressembler, et marcher près de lui, dans les voies ardues du calvaire, parce qu'elles veulent, pour mieux faire son œuvre, porter en elle sa ressemblance.

Il est des âmes qui trouvent leur joie à lui donner ce surplus, parce que d'autres ne donnent pas assez. Elles donnent pour compenser ce qui manque à la somme de bien sans lequel le monde ne pourrait subsister.

Elles donnent leurs prières pour ceux qui ne prient pas.

Elles donnent les privations de leur pauvreté pour ceux qui se gorgent des richesses de ce monde et adorent le veau d'or.

Elles donnent leurs humiliations pour ceux qui ne rêvent que d'honneurs et vanités.

Elles donnent leurs pénitences pour ceux qui se vautrent dans la boue des plaisirs; elles donnent leur dévouement pour ceux qui n'ont pour eux-mêmes que vaines complai-

sances et pour le prochain que mépris et que haine; elles donnent leur vertu pour ceux qui croupissent dans le péché et le vice.

Et ainsi la balance est rétablie dans son équilibre.

Quand l'iniquité abonde, faites, Seigneur, qu'il y ait toujours auprès de vous des âmes saintes qui s'immolent, qui prient et qui paient la rançon de nos crimes.

Quand s'ouvrent devant nous les gouffres de la mort, répandez cette double vie et naturelle et surnaturelle que prêchait le père Joseph. Donnez la fécondité aux foyers, pour que la terre ait des ouvriers et le ciel des élus.

Quand la France subit des crises redoutables qui menacent son existence même, suscitez-lui des sauveurs, des apôtres, de vrais disciples de l'Evangile. Quand les caractères s'avilissent et s'effacent, donnez-nous des hommes.

Quand la vérité est combattue, obscurcie, donnez-nous des missionnaires qui la défendent; quand le sacrifice est devenu notre unique ressource, donnez-nous des prêtres.

Pour que nous ne périssions pas, Seigneur, conservez sur terre la race des héros, comme celui dont nous avons suivi les traces et donnez-nous des Saints!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — La préparation 9
CRAPITRE II. — Le religieux 25
CHAPITRE III. — Le lutteur 89
CHAPITRE IV. — Tiers-Ordre et Caisses rurales..... 89
CHAPITRE V. — Les revanches de Satan 109
CHAPITRE VI. — Derniers combats..... 127
CHAPITRE VII. — Au lendemain de la mort 155

Imp. FOURNIER, r. Constantine, Toulouse.

CATHOLIC THEOLOGICAL UNION
3 0311 00120 9217
WITHDRAWN

BX 4705 .J6943 E76 1926
Ernest-Marie de Beaulieu
Le pere Joseph d'Aurenson